ECOLE
DE CAVALERIE.

TOME PREMIER.



C Parrocel inv. B. Audran Sculp.

Valerio Sampierz

ECOLE DE CAVALERIE,

CONTENANT

LA CONNOISSANCE, L'INSTRUCTION, ET LA CONSERVATION

DU CHEVAL.

Par M. DE LA GUERINIERE, Ecuyer du Roi.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Par la Compagnie.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Chez { Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.
Prault, fils aîné, Quai de Conti.
Ganeau, rue Saint Severin.
Durand, rue du Foin.
Delormel, rue du Foin.
Hochereau, aîné, Quai de Conti.
Robustel, Quai des Augustins.
Pissot, Quai de Conti. }



A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE CHARLES

DE LORRAINE,

COMTE D'ARMAGNAC, DE CHARNY, &c. Pair & Grand Ecuyer de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de ses Armées, Gouverneur & Lieutenant Général de Sa Majesté en la Province de Picardie, Artois, Boulonnois, & Pays reconquis, Grand Sénéchal héréditaire de Bourgogne, Gouverneur des ville & citadelle de Montreuil sur mer.



ONSEIGNEUR,

Je ne puis justifier la témérité avec laquelle j'ose présenter à Votre Altesse,

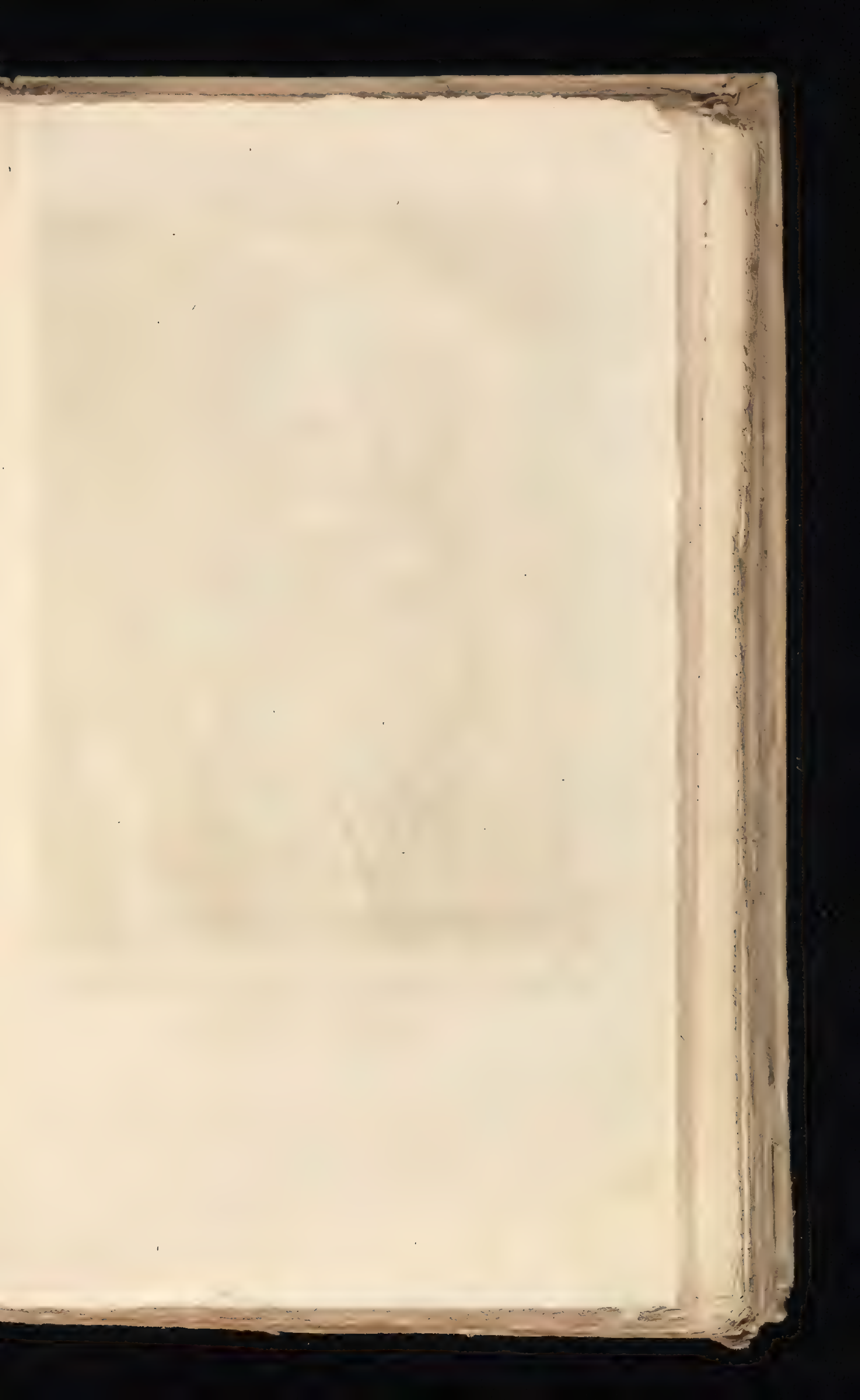
un Ouvrage ſi peu proportionné à ſes lumieres, que par l'application & la protection dont vous honorez l'Art de la Cavalerie, à l'exemple des plus grands Princes. Il eſt vrai, MONSEIGNEUR, *que ces connoiſſances profondes devroient redoubler mes craintes; mais je ſuis raſſuré par la bonté qui accompagne toutes les grandes qualités qu'on admire dans la perſonne de* VOTRE ALTESSE, *& dont l'auguſte nom de Lorraine peut ſeul remplir les idées mieux que la plus vive éloquence. Si je ne ſuis point aſſez heureux pour mériter une approbation qui ſeroit au-deſſus de tous les éloges, je me flate du moins,* MONSEIGNEUR, *que* VOTRE ALTESSE *me fera grace, en faveur du motif qui m'a fait entreprendre cette Ecole de Cavalerie pour l'utilité des Gentilshommes qui*

ſont leurs Exercices, & dont je me croirai toujours trop récompenſé par l'avantage de vous donner un témoignage public du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Alteſſe,

Le très-humble, & très-
obéïſſant Serviteur,
DE LA GUERINIERE.





Toquet Pinx. — S.H. Thomaßin Sculp.

François Robichon de la Gueriniere
Ecuyer du Roy.



PREFACE.

JE ne ferai point ici, à l'exemple de plusieurs Auteurs, l'éloge d'un Exercice, qui de tout temps a paſſé pour le plus noble & le plus utile; je dirai ſimplement que mon deſſein, en compoſant cet Ouvrage, a été de raſſembler & de mettre dans un ordre méthodique les principes qui peuvent faciliter aux amateurs de la Cavalerie la connoiſſance de tout ce qui y a rapport.

Cet Art, comme l'on ſait, renferme trois choſes eſſentielles, qui ſont, la connoiſſance du Cheval, la maniere de le dreſſer, & ſa conſervation: ce ſont auſſi ces trois objets, qui font la matiere de cet Ouvrage que j'ai diviſé en trois Parties.

Dans la premiere je donne le nom & la ſituation des parties extérieures du Cheval, avec leurs beautés & leurs défauts; & je traite de l'âge & de la différence des poils des Chevaux de différens Pays, de l'Embouchure, de la Ferrure, & de la Selle.

La deuxieme Partie renferme les principes pour dreſſer les Chevaux, ſoit pour le manége, ſoit pour la guerre, pour la chaſſe ou

pour le caroſſe ; en un mot, ſuivant les différens uſages auſquels on les deſtine. J'ai joint à cette Partie un Traité des Tournois, des Joûtes, des Carouſels, & des Courſes de Têtes & de Bague.

La troiſiéme Partie contient l'Oſtéologie du Cheval, la définition de ſes maladies, les remédes pour les guérir, avec un Traité des Opérations de Chirurgie qui ſe pratiquent ſur cêt animal : mais je me crois obligé d'avertir le Lecteur que je n'y ai contribué en rien. Il faut être verſé dans les matieres qui concernent l'Anatomie & la Médecine, pour entreprendre de traiter cette matiere ; autrement on tomberoit dans le défaut aſſez ordinaire aux Auteurs qui ont écrit des maladies des Chevaux : ce défaut eſt de donner des définitions confuſes & fauſſes, & des remédes qui par leur multiplicité ſe détruiſent ſouvent les uns les autres. C'eſt pour éviter de ſi dangereux inconvéniens, que j'ai eu recours à un Médecin de la Faculté, qui (à l'exemple d'Erouard, premier Médecin d'Henry IV. auquel ce Monarque avoit ordonné d'approfondir cette matiere,) a bien voulu employer ſes ſoins & ſes talens pour continuer de perfectionner une entrepriſe, qui fut preſqu'auſſi-tôt interrompue que commencée, par la mort inopinée de ce Prince.

On a ajoûté à cette nouvelle édition un petit Traité des Haras.

J'avouerai naturellement que ce n'eſt point de mon propre fonds que j'ai tiré la plûpart des principes que je donne dans ce Traité. J'ai non ſeulement puiſé ce qu'il y a de bon dans les meilleurs Auteurs qui ont travaillé ſur cette matiere ; mais j'ai encore conſulté les perſonnes qui par une longue expérience ont acquis la réputation de vrais connoiſſeurs. C'eſt avec de pareils garans que j'oſe mettre en avant des régles & des principes, dont la théorie eſt d'autant plus certaine, qu'elle eſt fondée ſur l'autorité & ſur la pratique des plus habiles Maîtres de l'Art. Je me borne donc dans mon travail, à déveloper autant qu'il m'a été poſſible, le vrai, le ſimple & l'utile de cet Art, pour éviter aux amateurs de la Cavalerie les ennuyeuſes diſſertations & les nombreuſes redites qu'on a à eſſuyer dans la plûpart des Auteurs qui m'ont précedé, & qui loin d'embraſſer le tout, n'en ont traité qu'une partie.

Non ſeulement je me ſuis appliqué à donner des définitions claires, nettes & préciſes; mais pour les rendre encore plus intelligibles, j'ai joint à cet Ouvrage des planches qui apploniront & leveront toutes les difficultés. Ce qui s'expoſe aux yeux devient infiniment

plus ſenſible dans ces matieres que tout ce qu'on décrit, quelqu'art que l'on y employe. C'eſt d'après les originaux & ſous la conduite de M. Parrocel, Peintre ordinaire du Roi & de ſon Académie Royale, dont la réputation en ce genre eſt généralement connue, qu'on a gravé les différens airs de manége qui ſe trouvent dans la deuxieme Partie. J'y ai mis auſſi des Plans de terre, pour faire voir la proportion de terrein que l'on doit obſerver dans les différentes façons d'aſſouplir & de travailler un Cheval.

Enfin j'ai tout mis en uſage pour réveiller cette ancienne émulation qui regnoit dans les beaux jours de la Cavalerie : & c'eſt dans cette vûë que j'ai cherché à dévoiler des myſteres qui ſembloient n'être réſervés que pour un très-petit nombre de perſonnes ; comme ſi la vérité ne devoit pas ſe répandre univerſellement, & que la ſubtilité de cet Art n'appartînt abſolument qu'à ceux qui ſe diſent Enfans de la balle.

Il faut l'avouer à notre honte, l'amour du vrai beau de cet exercice s'eſt bien ralenti de nos jours; on ſe contente préſentement d'une exécution un peu trop négligée, au lieu qu'autrefois on recherchoit les beaux airs, qui faiſoient l'ornement de nos manéges & le brillant des revûes, des pompes & des parades.

Il ne faut point imputer cette négligence, ni au manque de mérite, ni au peu d'attention de ceux qui ſont à la tête des établiſſemens inſtitués pour l'inſtruction de la Nobleſſe; la juſtice que le Public leur rend eſt un ſûr garant de leur capacité. Mais qu'il me ſoit permis, par un mouvement de juſte reconnoiſſance, de joindre mon ſuffrage à celui des perſonnes qui, avec connoiſſance de cauſe, ont loué M. de Vendeüil mon illuſtre Maître. Cet hommage particulier que je dois à qui je dois tout, n'altere en rien l'eſtime que j'ai pour les perſonnes qui courent la même carriere. M. de Vendeüil eſt un reſte précieux des Hommes illuſtres qui l'ont précedé, & dont la mémoire ſera toujours chere à quiconque ſuivra leurs traces. M. de Vendeüil a ſçu joindre la grace & la juſteſſe de M. du Pleſſis, à la brillante exécution de M. de la Vallée; perſonnages dont le nom & la réputation ſubſiſteront autant que l'exercice durera.



APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monsieur le Chancelier, l'*Ecole de Cavalerie*, imprimée en cette Ville, & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Paris le 30 Mai 1750.

BRUHIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sr. ROBICHON DE LA GUERINIERE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public deux Livres de sa composition, qui ont pour titre l'*Ecole de Cavalerie*, & *les Elemens de Cavalerie*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quel-

que prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles : que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beau caractere, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le Contrescel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSAU Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le troisiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Moi soussigné François - Ignace Le Sieurre, Ecuyer, Sieur de Croissy, en vertu de la Procuration que Monsieur de la Gueriniere m'a passée le neuviéme Juillet mil sept cens cinquante, à Moisens, reconnois que le Sieur Parocel, Peintre du Roi, a moitié audit Privilege. A Paris ce vingt-quatre Juillet mil sept cens cinquante.

LE SIEURRE DE CROISSY.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, enſemble la préſente ceſſion, N°. 466. fol. 339. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſes, article IV. à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre, huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII. du même Réglement. A Paris le vingt-huit Août mil ſept cens cinquante.

Signé, LE GRAS, *Syndic.*

ECOLE

LE NOM LA SITUATION DES PARTIES EXTERIEURES DU CHEVAL

L avant-main.

Le Front .... 1.
Les Temples .... 2.
Les Salieres .... 3.
La Ganache .... 4.
Les Levres .... 5.
Les Nazeaux .... 6.
Le bout du nez .... 7.
Le Menton .... 8.
La Barbe .... 9.
L'Encolure .... 10.
Le Crin ou la Criniere 11.
Le Toupet .... 12.
Le Gozier .... 13.
Le Garot .... 14.
Les Epaules .... 15.
Le Poitrail .... 16.
Le Coude .... 17.
Le Bras .... 18.
L'Ars .... 19.
La Chateigne .... 20.
Le Genou .... 21.
Le Canon .... 22.
Le Nerf .... 23.
Le Boulet .... 24.
Le Fanon .... 25.
Le Paturon .... 26.
La Couronne .... 27.
Le Sabot .... 28.
Les Quartiers .... 29.
La Pince .... 30.
Le Talon .... 31.



Le Corps.

Les Reins .... 32.
Les Rognons .... 33.
Les Côtez .... 34.
Le Centre .... 35.
Les Flancs .... 36.

L'Arriere main.

La Croupe .... 37.
Le Troncon de la Queüe .... 38.
Les Fesses .... 39.
Les Hanches .... 40.
Le Grasset .... 41.
Les Cuisses .... 42.
Le Jarret .... 43.
La Chateigne 44
La pointe du Jarret .... 45.

C Parrocel del et Sculp.



ECOLE DE CAVALERIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du nom & de la situation des Parties extérieures du Cheval.

POUR faciliter la connoissance du Cheval, je le divise en trois parties principales ; sçavoir, l'Avant-main, le Corps & l'Arriere-main.

Les parties qui composent l'Avant-main, sont la Tête, l'Encolure, le Garot, les Épaules, le Poitrail ou la Poitrine, & les Jambes de devant.

Les parties du Corps, sont les Reins, les Rognons, les Côtés ou les côtes, le Ventre & les Flancs.

Celles de l'Arriere-main, ſont la Croupe, les Hanches, la Queue, les Feſſes, le Graſſet, les Cuiſſes, le Jarret & les Jambes de derriere.

ARTICLE PREMIER.

De la ſituation & de la diviſion particuliere des Parties de l'Avant-main.

LA premiere partie de l'Avant-main, eſt la tête, qui a une diviſion particuliere, étant compoſée des oreilles, du front, des temples, des ſalieres, des ſourcils, des paupieres, des yeux, de la ganache & de la bouche.

De toutes ces parties, je ne donnerai la définition que de la Ganache & de la Bouche, parce que les autres ſont aſſez connues.

LA GANACHE eſt une partie compoſée de deux os de la mâchoire inférieure qui touchent le goſier. Cette partie eſt mouvante & ſert à mâcher les alimens.

LA BOUCHE a ſes parties extérieures & ſes parties intérieures.

Les parties extérieures, ſont les lévres, les naſeaux, le bout du nez, le menton & la barbe, qui eſt l'endroit où porte la gourmette.

Les parties intérieures de la bouche, ſont la langue, le canal, le palais, les barres & les dents.

LE CANAL eſt le creux de la mâchoire inférieure où eſt ſituée la langue.

LES BARRES, ſont l'endroit de la bouche où il n'y a jamais de dents, & où ſe doit faire l'appui du mors.

LES DENTS ont auſſi une diviſion particuliere, par laquelle on connoît l'âge du Cheval; mais on ne parlera de cette diviſion que dans le chapitre troiſieme.

L'ENCOLURE où est attachée la tête, est la seconde partie principale de l'Avant-main. Elle est bordée dans sa partie supérieure par le crin ou la criniere, & elle se termine au garot.

LE CRIN qui tombe sur le front entre les deux oreilles, & qui fait partie de la criniere, s'appelle TOUPET.

LE GOSIER est la partie inférieure de l'encolure. Il commence entre les deux os de la ganache, & finit à la partie supérieure & antérieure du poitrail.

LE GAROT est placé à l'extrémité de la criniere, & au haut des épaules.

LES ÉPAULES commencent au garot & finissent au haut du bras.

LE POITRAIL est la partie antérieure de la poitrine, contenue entre les deux épaules; laquelle commence au bas du gosier, & finit entre les deux bras.

LES JAMBES DE DEVANT sont attachées aux épaules, & ont encore une division particuliere, étant composées du bras, du coude, de l'ars, du genou, du canon, du nerf, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

LE BRAS est cette partie supérieure de la jambe, qui est depuis l'épaule jusqu'au genou.

LE COUDE est l'os du haut de la jambe, qui est situé entre les côtes.

L'ARS est une veine apparente, située au-devant & au-dedans du bras.

Tous les chevaux ont au-dessus du genou en dedans, une espéce de corne tendre, sans poil, qu'on appelle *Chateignes*, plus ou moins grosses, mais toujours apparentes. Elles se trouvent égale-

ment aux jambes de derriere, avec cette différence cependant, qu'à celles-ci elles sont placées au-dessous des jarrets aussi en-dedans.

LE GENOU est la jointure du milieu de la jambe, qui assemble le bras avec le canon.

LE CANON est la partie de la jambe, qui commence au genou & finit au boulet.

Derriere le canon, il y a un tendon qu'on appelle communément le nerf de la jambe, qui regne tout du long, & dont la qualité contribue beaucoup à la bonté de la jambe, comme nous le dirons ci-après.

LE BOULET est la jointure du canon avec le paturon.

Derriere chaque boulet, tant aux jambes de devant qu'à celles de derriere, il y a un toupet de poil qu'on appelle FANON, au milieu duquel il y a une espéce de corne tendre, qu'on nomme ERGOT.

LE PATURON est la partie située entre le boulet & la couronne.

LA COURONNE est le poil qui couvre & entoure le haut du sabot.

LE PIED, qui est la derniere partie de la jambe, est divisé en parties supérieures & inférieures.

Les parties supérieures, sont le Sabot, les Quartiers, la Pince & le Talon.

LE SABOT est toute la corne qui regne autour du pied.

LES QUARTIERS sont les deux côtés du sabot, depuis la pince jusqu'au talon. On dit quartier de dedans & quartier de dehors.

LA PINCE est le bout de la corne, qui est au-devant du pied.

Le Talon est la partie de derriere du pied, où se termine les quartiers, à l'opposite de la pince.

Les parties inférieures du pied : sont la Fourchette, la Sole & le Petit-pied.

La Fourchette est une corne tendre & molle, placée dans le creux du pied, qui se partage en deux branches vers le talon en forme de fourche, d'où lui vient le nom de Fourchette.

La Sole est l'espace de corne que l'on voit dans le creux du pied, entre les quartiers & la fourchette. C'est une corne plus dure que celle de la fourchette, & plus tendre que celle du sabot.

Le Petit-pied est un os spongieux, renfermé dans le milieu du sabot, entouré d'une chair, qui lui sert de nourriture. Il n'est point visible, même quand le cheval est dessolé.

ARTICLE II.

De la situation des Parties du Corps.

Les Reins sont la partie supérieure du corps du Cheval. Ils prennent depuis le garot jusqu'à la croupe ; mais ce nom n'appartient proprement qu'à l'extrémité de l'épine la plus voisine de la croupe, qu'on a appellée jusqu'à présent *Rognons* : mais comme l'usage a donné à cette partie le nom de *Reins*, nous en conserverons la dénomination.

Les Rognons sont proprement les Reins ; & c'est la partie de l'épine du dos qui est la plus proche de la croupe.

Les Côtés sont le tour des côtes, qui ren-

ferment les parties internes contenues dans le ventre du cheval.

Le Ventre eſt la partie inférieure du corps, ſituée au bas des côtes.

Les Flancs ſont placés depuis la derniere côte juſqu'à l'os des hanches, vis-à-vis du graſſet, dont la définition eſt dans l'Article ſuivant.

ARTICLE III.

De la ſituation des Parties de l'Arriere-main.

La Croupe eſt la partie ſupérieure de l'Arriere-main, qui va en rond depuis les rognons juſqu'à la queue.

Les Fesses prennent depuis la queue en deſcendant juſqu'au pli, qui eſt à l'oppoſite du graſſet.

Les Hanches ſont les deux côtés de la croupe. Elles prennent depuis les deux os qui ſont au haut des flancs juſqu'au graſſet. On appelle auſſi vulgairement les hanches, tout le train de derriere ou l'Arriere-main.

Le Grasset eſt la jointure placée au bas de la hanche, vis-à-vis des flancs, à l'endroit où commence la cuiſſe : c'eſt cette partie qui avance près du ventre du cheval quand il marche.

Les Cuisses prennent depuis le graſſet qui en fait partie, & depuis l'endroit où finiſſent les feſſes, juſqu'au pli du jarret.

Le Jarret eſt la jointure qui aſſemble le bas de la cuiſſe avec le canon de la jambe de derriere.

Les Jambes de derriere étant ſembla-

bles aux jambes de devant dans les autres parties, il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici ce qui en a été dit.

Dans les définitions que l'on vient de donner on a négligé de parler de la ſituation de quelques parties du cheval ; parce qu'elles ſont ſi généralement connues, que le détail en eût été inutile.

Quoique ces définitions ſoient très-claires, cependant pour avoir une connoiſſance encore plus parfaite & plus intelligible, on peut avoir recours à la planche qui eſt au commencement de cet Ouvrage, dans laquelle toutes les parties extérieures du cheval ſont diſtinguées & marquées par des chiffres de renvoi.

CHAPITRE II.

De la beauté & des défauts des Parties extérieures du Cheval.

LA beauté d'un Cheval conſiſte dans la conformation & dans la juſte proportion de ſes parties extérieures. Comme il eſt dangereux dans le choix d'un cheval, de ſe laiſſer ſéduire par la figure, & par un je ne ſçai quoi qui plaît, qui ſouvent faſcine les yeux, & empêche qu'on examine d'aſſez près, & qu'on ne détaille au juſte toutes ſes parties ; il faut ſuivre en cela le conſeil de M. de Soleyſel, Auteur du parfait Maréchal, qui dit : " Que lorſqu'on veut „ acheter un cheval, il faut ſe prévenir d'abord „ contre, afin d'être juge ſévere de tous ſes „ défauts. „

ARTICLE PREMIER.

De la beauté & des défauts des Parties de l'Avant-main.

APrès avoir donné la définition de toutes les parties extérieures du Cheval, il faut examiner maintenant, en ſuivant le rang que nous avons donné à chacune de ces parties, ſeulement celles qui contribuent à la beauté ou à la difformité du cheval.

De la Tête.

Une belle Tête en général eſt petite, ſéche, courte & bien placée. Quand elle a ces qualités, on voit ordinairement des ramifications de veines qui regnent le long de la tête, deſcendant depuis les yeux juſqu'aux deux côtés des naſeaux, ce qui embellit beaucoup cette partie.

Il faut qu'elle ſoit petite, parce que les têtes groſſes & quarrées, outre leur difformité, péſent ordinairement à la main.

Elle doit être ſéche ; car celles qui ſont chargées de chair qu'on nomme *Têtes graſſes*, ſont ſujettes au mal des yeux. Il ne faut pourtant pas qu'elle ſoit ſi ſéche, qu'elle ſoit privée de nourriture ; car elle ſeroit encore plus ſujette au mal des yeux qu'une tête graſſe.

Il y a des têtes qui ſont groſſes d'oſſemens, qui péchent contre la beauté ſeulement, & non contre la bonté.

Il faut que la tête ſoit un peu courte : les têtes trop longues, qu'on appelle *Têtes de Vieille*, ſont difformes, quoique la plûpart des chevaux des meilleures races d'Andalouſie péchent par cet

endroit ; mais on leur passe ce manque de beauté en faveur de leurs rares qualités.

La tête d'un cheval pour être bien placée, doit tomber perpendiculairement, ou à plomb, du front au bout du nez. Lorsqu'elle sort de la perpendiculaire en avant, on appelle ce défaut, *tendre le nez, porter au vent, tirer à la main :* & lorsqu'elle vient en deçà, & que le cheval baisse le nez & la tête, il pése ordinairement à la main ; s'il se ramene trop, & que la branche de la bride appuye contre le gosier, c'est ce qu'on appelle, *un Cheval encapuchonné.*

Il y a encore un défaut qu'on appelle, *Tête mal attachée* ; c'est lorsque la partie supérieure de la tête, qui est entre les deux oreilles, se trouve plus élevée que l'encolure.

Des Oreilles.

La forme des oreilles, leur situation & leur mouvement, sont les principales choses à examiner dans cette partie.

Un Cheval doit avoir les oreilles petites & déliées ; quand elles sont trop épaisses, larges & pendantes, ce défaut fait nommer un cheval, *Oreillard.* Beaucoup de chevaux d'Espagne cependant, & des meilleurs Haras, ont les oreilles longues ; mais pour l'ordinaire elles sont bien placées, ce qui en corrige le défaut.

Les oreilles bien placées doivent être au haut de la tête, peu distantes l'une de l'autre. Quand un cheval marche, il doit avoir les pointes des oreilles avancées ; cette situation donne un air d'effronterie, qui sied parfaitement bien à un brave cheval.

Par le mouvement des oreilles, on juge du naturel d'un cheval. Ceux qui ſont coleres & malins, portent une oreille en avant, & l'autre couchée en arriere, & continuent ce mouvement alternativement. Comme cette partie eſt le ſiege de l'ouïe, un cheval porte les oreilles du côté où il ſe fait du bruit. Si on le frappe ſur la croupe, il tourne les oreilles vers le dos, s'il eſt effrayé de quelque objet par devant, il les porte en avant, & baiſſe les pointes. Si le bruit ſe fait à côté de lui, il tourne l'oreille de ce côté. Mais le plus beau port d'oreilles, & la ſituation la plus belle & la plus noble, c'eſt d'avoir en marchant les pointes des oreilles hautes & en avant; ce qui forme, comme nous venons de dire, l'oreille hardie, parce qu'alors le cheval regarde fierement ce qui ſe préſente à lui.

Du Front.

La beauté du Front d'un cheval, c'eſt d'être un peu étroit & uni; enſorte qu'il ne ſoit ni trop avancé, ni trop enfoncé. Les têtes qui ont le bas du front un peu avancé, s'appellent *Têtes buſquées* ou *moutonnées*, comme le ſont celles de la plûpart des chevaux anglois, des barbes, & de ceux nés dans les Pays orientaux, & auſſi de ceux de leur race.

Un défaut eſſentiel contre la grace, c'eſt lorſque le cheval a le front bas & enfoncé; on appelle ces chevaux, *Camus*.

Une marque qui embellit beaucoup la tête du cheval, & qui lui donne de la grace, c'eſt lorſqu'il a au milieu du front une étoile ou pelote blanche: cela doit s'entendre des chevaux noirs, bais, alzans, ou qui ont un poil tirant ſur le brun.

Presque tous les chevaux ont encore au milieu du front un épi ou molette ; c'est le nom qu'on donne au retour du poil, qui au lieu d'être couché, comme il l'est par tout le corps, remonte d'un sens opposé. Il s'en trouve de semblables aux flancs, au poitrail, & en d'autres endroits.

Des Salieres.

La seule belle qualité que doivent avoir les salieres, c'est d'être pleines, & même un peu élevées. Lorsqu'elles sont enfoncées & creuses, c'est le défaut des vieux chevaux : il se trouve pourtant quelques jeunes chevaux qui ont cette imperfection ; mais par ce signe on connoît qu'ils sont engendrés de vieux Etalons.

Des Yeux.

La plus belle partie de la tête du cheval, c'est l'œil. Cette partie est aussi difficile que nécessaire à connoître.

L'œil doit être clair, vif & effronté, ni trop gros, ni trop petit, placé à fleur & non hors de tête. Un cheval qui a de gros yeux sortant de la tête, a ordinairement l'air morne & stupide ; & ceux qui les ont trop petits & enfoncés, (on les appelle, *Yeux de Cochon*,) ont le regard triste & souvent la vue mauvaise.

Telles sont les remarques générales que l'on doit faire d'abord sur les yeux ; ensuite de quoi il est nécessaire de les examiner plus en détail : & pour en faire l'examen rigoureux & en juger sainement, il faut, si le cheval est dans un lieu obscur, le faire conduire dans un lieu clair, & là lui regarder les yeux l'un après l'autre, de côté &

non vis-à-vis. Il ne faut pas non plus les regarder au ſoleil ; au contraire il faut mettre la main au-deſſus de l'œil, pour rabattre le grand jour & empêcher la réflexion.

Les deux parties de l'œil les plus eſſentielles à connoître, & qu'il faut examiner avec le plus de ſoin, ſont la vitre & la prunelle.

La vitre eſt la partie extérieure de l'œil, & la prunelle la partie interne, ou le fond de l'œil.

C'eſt de l'exacte conſidération de la vitre que dépend la parfaite connoiſſance de l'œil. Elle doit être claire & tranſparente ; enſorte qu'on puiſſe voir la prunelle ſans aucun empêchement. Lorſque cette partie eſt trouble & couverte, c'eſt ſigne que le cheval eſt lunatique, c'eſt-à-dire, qu'il lui ſurvient des fluxions de tems à autre ſur l'œil, & lorſque la fluxion a endommagé un œil, il devient plus petit que l'autre, alors il eſt perdu ſans reſſource, puiſqu'il ſe deſſéche. Quelquefois un œil paroît plus petit que l'autre, parce que par quelqu'accident la paupiere a été fendue, & qu'en ſe rejoignant elle reſte plus ſerrée. Mais il eſt rare que cela arrive, & il eſt aiſé de ne s'y pas tromper, en examinant ſi l'œil n'eſt ni trouble ni brun.

Lorſqu'un cheval jette la gourme, ou change les dents de lait, ou pouſſe les crochets d'enhaut ; il arrive ſouvent que la vue lui devient auſſi trouble, que s'il étoit borgne ou aveugle; mais lorſqu'il eſt guéri, ſa vue s'éclaircit. Quelquefois auſſi par ces accidens, un cheval perd entierement la vue.

La prunelle, qui eſt la ſeconde partie de l'œil, doit être grande & large ; il faut qu'on puiſſe l'appercevoir diſtinctement.

Il vient quelquefois au fond de l'œil une tache

blanche, qu'on appelle *Dragon*, qui quoique très-petite dans le commencement, couvre avec le temps la prunelle, & rend le cheval borgne, sans qu'on y puisse apporter aucun reméde.

Un autre défaut qu'on appelle, *œil cul de verre*, c'est lorsque la prunelle est d'un blanc verdâtre & transparent. Quoiqu'un cheval ne soit pas toujours borgne avec ce défaut, il court grand risque de le devenir. Lorsqu'il y a plus de blanc que de verdâtre, on l'appelle *œil veron* : il donne au cheval un air méchant & traître.

Nous ne ferons point ici un plus grand détail des accidens qui arrivent aux yeux ni aux autres parties dont nous allons décrire les défauts; parce qu'on se réserve d'en parler plus amplement dans la troisieme Partie de cet Ouvrage, qui traite des maladies.

De la Ganache.

Les deux os qui composent la Ganache, doivent être peu charnus à l'extérieur, c'est-à-dire, à chaque côté de la mâchoire inférieure, & l'entre-deux, qui est la partie qui touche au gosier, que quelques Écuyers appellent la *Braye*, & quelques Maquignons, l'*Auget*, doit être bien ouvert & bien évidé, afin que le cheval ait la facilité de bien placer sa tête.

La Ganache quarrée est une difformité qui provient de ce que les deux os qui la forment, sont trop gros, trop ronds, ou trop chargés de chair : si avec cela ils sont serrés l'un près de l'autre, ensorte qu'il n'y ait point assez de vuide & d'espace pour que le cheval puisse loger sa tête, il aura beaucoup de peine à se ramener, à moins qu'il

n'ait l'encolure fort longue, peu épaiſſe & relevée.

Lorſque l'entre-deux des os de la ganache n'eſt pas bien évidé, & qu'on y trouve quelque groſſeur ou glande; c'eſt ordinairement un ſigne de gourme, quand le cheval n'a pas paſſé ſix ans; mais s'il a paſſé ſept ans, & que la glande ſoit douloureuſe, & attachée à l'un des os de la ganache, c'eſt preſque toujours un ſigne de morve. On trouve quelquefois dans cette partie pluſieurs petites groſſeurs, qui ſont une ſuite de rhume ou morfondement; mais elles ne ſont point dangereuſes, un travail médiocre les diſſipe.

De la Bouche & de ſes parties extérieures.

L'ouverture ou plutôt la fente de la bouche doit être proportionnée à la longueur de la tête, enſorte qu'elle ne ſoit ni trop fendue, ni trop petite. Quand la bouche eſt trop fendue, le mors va trop avant dans la bouche du côté des dents mâchelieres, ce qu'on appelle, *boire la bride* : & lorſqu'elle n'eſt pas aſſez fendue, le mors ne peut porter en ſon lieu ſans faire froncer les lévres.

Ce qu'on entend par une belle bouche, c'eſt lorſque le cheval étant bridé, elle devient fraîche & pleine d'écume, c'eſt une qualité qui dénote un bon tempérament. On dit d'un tel cheval, qu'il goûte bien ſon mors.

Des Lévres.

Il faut que les lévres ſoient peu épaiſſes & menues à proportion de la bouche. Quand elles ſont trop groſſes & trop charnues, elles couvrent les barres, & empêchent l'effet du mors. C'eſt ce qu'on appelle, *s'armer de la lévre.*

Des Naseaux.

Un Cheval doit avoir les naseaux ouverts, parce que la respiration en est plus facile. Cependant ce n'est pas toujours de cette ouverture des naseaux que dépend la liberté de la respiration, mais de la bonne constitution des poumons; ainsi il n'est pas toujours sûr de fendre les naseaux, dans la vue de faciliter la respiration à certains chevaux, comme les Housards & les Hongrois le pratiquent. Cette opération ne produit qu'un seul avantage, qui ne laisse pas d'être quelquefois utile à la guerre; c'est qu'on dit, que les chevaux qui ont les naseaux fendus ne peuvent plus hennir. Lorsqu'un cheval s'ébroue en marchant, & qu'on voit dans le creux de ses naseaux un vermeil, c'est signe qu'il a le cerveau bien constitué.

De la Barbe.

La Barbe, que quelques-uns appellent *Barbouchet*, est une partie qui contribue autant à la bonté de la bouche d'un cheval que les barres, puisque c'est l'endroit où la gourmette fait son effet, laquelle doit porter également par-tout. Il faut pour cela que la barbe ne soit ni trop plate ni trop relevée. Si la barbe étoit trop plate, c'est-à-dire, que les deux os qui la composent fussent trop éloignés l'un de l'autre & peu élevés, la gourmette n'appuyeroit qu'aux deux côtés & point dans le milieu; & si au contraire, les deux os étoient trop élevés, & trop près l'un de l'autre, la gourmette n'appuyeroit que dans le milieu, & alors l'effet en seroit trop sensible au cheval, & lui feroit donner des coups de tête.

Il faut encore pour la perfection de cette partie, qu'il y ait peu de chair & de poil, & rien que la peau, pour ainsi dire sur les os ; ce qui rend la barbe plus sensible. Lorsque cette partie est blessée, ou qu'il s'y trouve de la dureté & des calus, c'est signe, ou qu'un cheval appuie trop sur son mors, ou que la gourmette est mal faite, ou qu'elle a été mal placée ; mais plus ordinairement que le Cavalier a la main rude.

De la Langue & des autres Parties intérieures de la Bouche.

Il faut que la langue d'un cheval soit logée dans le canal ; c'est pourquoi elle doit être de même que les lévres, menue & déliée ; parce que si la langue étoit trop épaisse, & qu'elle debordât par dessus les barres, cela ôteroit l'effet du mors sur cette partie, & rendroit l'appui sourd. Il faut examiner si elle n'est point coupée par l'embouchure ; accident qui supposeroit, ou une mauvaise bouche, ou souvent la rudesse de la main du Cavalier.

Deux autres choses désagréables qui se rencontrent quelquefois dans cette partie, c'est lorsqu'elle pend d'un côté ou de l'autre & sort de la bouche, ou qu'elle passe par-dessus le mors quand un cheval marche.

Du Palais.

Ce qu'on doit rechercher au palais d'un cheval, c'est qu'il soit un peu décharné. Si les sillons étoient trop gras & trop épais, cette partie seroit chatouilleuse ; & le mors en y touchant feroit

feroit que le cheval battroit à la main, & donneroit des coups de tête. Il faut remarquer que le palais d'un jeune cheval eſt toujours plus gras que celui d'un vieux; & à meſure qu'un cheval avance en âge, les ſillons du palais & les gencives ſe décharnent.

Des Barres.

Les barres ſont la partie de la bouche qu'il faut examiner avec le plus de ſoin, puiſque c'eſt l'endroit où ſe fait l'appui du mors. Les meilleures qualités qu'elles puiſſent avoir, ſont d'être aſſez élevées, pour que la langue puiſſe ſe loger dans le canal, ſans déborder ſur les barres, & d'être un peu décharnées, parce qu'elles en ſont plus ſenſibles : il ne faut pourtant pas qu'elles ſoient trop tranchantes; car alors le cheval ſeroit ſujet à battre à la main par leur trop de ſenſibilité. Lorſque les barres ſont baſſes, rondes & trop charnues, c'eſt un défaut qui rend cette partie moins ſenſible, & qui fait que le mors n'a pas tant d'effet.

De l'Encolure.

Une belle encolure doit être longue & relevée; il faut qu'en ſortant du garot, elle monte en forme de col de cygne juſqu'au haut de la tête; qu'il y ait peu de chair près de la criniere: cela forme ce qu'on appelle *Encolure tranchante.* Elle ſeroit défectueuſe, ſi avec cela elle n'étoit proportionnée à la taille du cheval; car lorſqu'elle eſt trop longue & trop menue, trop molle & trop éfilée, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête: ſi au contraire, elle

étoit trop courte, trop épaiſſe & trop charnue; le cheval peſeroit à la main. On remarque que la plûpart des Jumens, des Barbes & autres des Pays orientaux, ſont ſujets à avoir l'encolure éfilée; & que les chevaux entiers & ceux qui ſont nés dans les climats humides, & qui ne ſortent point d'Etalons Barbes ou autres de cette eſpéce, ont l'encolure épaiſſe & charnue.

Il y a trois ſortes d'encolures mal faites; ſçavoir, les encolures *renverſées*, les encolures *fauſſes*, & celles qu'on appelle *penchantes*.

Les encolures renverſées, qu'on appelle *Encolures de cerf*, parce qu'elles ſont faites comme le col de cet animal, ſont celles dont la rondeur, qui doit prendre depuis le garot juſqu'au haut de la tête, le long de la criniere, ſe trouve en deſſous, le long du goſier. Les chevaux qui ont ce défaut ſont difficiles à emboucher; parce qu'il eſt difficile d'empêcher que la branche de la bride ne porte contre le goſier, ce qui ôte l'effet du mors.

L'encolure fauſſe, eſt celle qui tombe à plomb & perpendiculairement, depuis l'entre-deux de la ganache, le long du goſier, juſqu'au poitrail, au lieu de venir en talus; & dans la partie ſupérieure, auprès du garot, où commence la criniere, il y a un enfoncement qu'on appelle, *coup de hache*, qui empêche l'encolure de ſortir directement du garot. Ce défaut n'eſt pas ſi conſidérable que celui des encolures renverſées.

Les encolures penchantes, ſont celles qui tombent d'un côté ou d'un autre; ce qui arrive aux chevaux qui ont l'encolure trop épaiſſe & trop charnue près de la criniere. Ce défaut ne ſe

trouve guéres qu'aux vieux chevaux, sur-tout si on leur laisse les crins trop épais, & plus ordinairement aux chevaux entiers qu'à ceux qui sont hongres : c'est pour cela qu'il ne faut pas laisser la criniere trop garnie dans sa racine, & l'on doit avoir soin d'arracher les crins par dessous, afin qu'ils soient déliés & longs ; cela contribue à la beauté de la criniere : d'ailleurs les crinieres trop épaisses sont sujettes à la crasse, qui engendre la gale, si l'on n'a soin de les laver tous les jours à fond & non superficiellement, afin de bien nétoyer la racine des crins.

Du Garot.

Il faut que le garot soit élevé, long & décharné ; en sorte qu'il n'y ait, pour ainsi dire, que la peau sur les os. Non-seulement ces qualités dénotent la force d'un cheval, mais elles lui rendent les épaules plus libres ; & elles sont nécessaires pour empêcher la selle de tomber sur les épaules ; car cela causeroit de grands accidens dans cette partie. Lorsque le garot est rond & trop charnu, il est très-sujet à se blesser, & la plaie est longue & dangereuse dans cet endroit.

Quoique le garot élevé soit une qualité à estimer dans un cheval de selle, il faut prendre garde qu'il ne le soit trop pour les chevaux qui portent la trousse de fourage à l'armée, & aussi pour les chevaux de bât ; car les uns & les autres sont très-sujets à être estropiés dans cette partie.

Des Épaules.

Les épaules, pour être bien faites, doivent être plattes, peu charnues, larges, libres & mouvantes. Les défauts contraires à ces qualités font lorfqu'un cheval eft, ou trop chargé d'épaules, ou trop ferré, ou lorfqu'il les a chevillées.

On appelle un cheval chargé d'épaules, lorfqu'il les a trop groffes, charnues & rondes; & quand le joint de l'épaule, qui eft l'endroit où porte le poitrail de la felle, eft trop avancé, & qu'avec cela il y a trop de diftance d'un bras à l'autre; ce qui provient auffi de ce que la poitrine eft trop large & trop ouverte. Un cheval trop chargé d'épaules eft fujet à broncher, à moins qu'il les ait naturellement mouvantes: ainfi les chevaux qui ont ce défaut ne font pas bons pour la felle; mais ils font excellens pour le tirage, parce qu'ils donnent mieux dans le collier, & qu'ils ne font pas fujets à être écorchés par les harnois.

Il y a des chevaux qui ne paroiffent pas chargés d'épaules par-devant, & qui le font dans l'endroit où portent les arçons de devant de la felle; lorfque cette partie eft épaiffe de chair, le cheval n'eft pas fi libre des épaules, & n'eft pas propre pour la chaffe & pour les courfes de vîteffe, quoiqu'il puiffe fervir à d'autres ufages.

On doit remarquer que le défaut d'avoir beaucoup d'épaules, qui eft très-confidérable pour quelques chevaux François, eft une qualité à eftimer dans les chevaux d'Efpagne, dans les Barbes, & autres des Pays méridionaux, ou dans

les Poulains qui sortent d'Étalons nés dans ces climats; parce que ceux-ci péchent ordinairement pour avoir les épaules trop serrées.

Le cheval serré d'épaules, est celui qui n'a pas la poitrine assez ouverte; ensorte que se trouvant trop peu de distance d'un bras à l'autre, les épaules se trouvent serrées l'une près de l'autre. Ce défaut est très-considérable; car les chevaux qui n'ont pas assez d'épaules, manquent de force ordinairement, ne peuvent pas facilement déployer les bras pour bien galoper, sont sujets à tomber sur le nez, à se croiser & à se couper en marchant. Les Anglois, qui sont très-connoisseurs & très-curieux en chevaux de course & de chasse, examinent avec beaucoup de soin les épaules d'un cheval, & jugent de sa force par la structure de cette partie. Ils veulent que l'os de l'omoplate, qui est, à proprement parler, l'épaule, non-seulement soit large, plat & libre; mais ils veulent encore qu'il descende bas au-dessus du garot; c'est-à-dire, qu'ils prétendent que plus il se trouve au-dessous du garot, ce qui rend le garot élevé, plus libre en est le mouvement de l'épaule, & c'est avec raison.

Un troisieme défaut essentiel, est lorsque les épaules sont chevillées, c'est-à-dire, engourdies, liées & sans mouvement; ce qui rend la démarche d'un cheval rude & incommode; parce que le mouvement vient seulement du bras & de la jambe. Ces chevaux sont sujets à broncher, pesent à la main pour se soulager, & sont bientôt ruinés des jambes.

Lorsqu'un cheval qui a les épaules chevillées, après quelqu'exercice qui l'aura échauffé, vient à

ſe refroidir, il demeure roide, comme s'il étoit fourbu. On remarque auſſi que, quoique ce ſoit une bonne qualité pour un cheval de ſelle d'avoir les épaules plattes & décharnées ; ſi cependant elles ſont trop ſéches, enſorte que l'on voye les os avancer ſous la peau, ces chevaux les ont ordinairement chevillées, & ne peuvent pas ſupporter de grands travaux.

Il faut encore faire attention à certains chevaux, qui, quoiqu'ils levent la jambe fort haut & avec beaucoup de facilité, ont cependant les épaules chevillées ; ce qu'il eſt aiſé de remarquer, en prenant garde que ce beau mouvement en apparence ne vient que du bras, & que l'épaule n'y participe point.

Enfin tout cheval trop chargé, ou trop ſerré d'épaules, ou qui les a trop ſéches, & qui n'a point cette partie naturellement libre & mouvante, ne peut jamais paſſer pour un cheval de Maître, & a le devant bientôt ruiné

Du Poitrail.

Lorſqu'un Cheval a les épaules bien faites, ordinairement le poitrail ou la poitrine l'eſt auſſi. Cette partie doit être proportionnée à la taille du cheval : les gros chevaux & les rouſſins ont preſque toujours la poitrine trop large & trop ouverte ; ce qui les rend peſans & par conſéquent excellens pour le tirage : ceux de legere taille au contraire, péchent ſouvent pour avoir cette partie trop étroite ; enſorte que c'eſt une qualité pour ceux-ci que de l'avoir large & ouverte.

Quand le poitrail eſt trop avancé, ce qui ſe

connoît lorſque les jambes de devant ſont retirées ſous le derriere des épaules, ce défaut eſt conſidérable pour les chevaux de ſelle; il eſt dangereux de galoper ſur de tels chevaux, parce qu'ils ſont ſujets à tomber ſur le nez, & à s'appuyer ſur le mors.

Des Jambes de devant.

Avant que d'entrer dans le détail des parties qui compoſent les jambes de devant, il faut d'abord examiner leur proportion, leur ſituation, & la maniere dont un cheval place les pieds.

La longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du cheval. Lorſqu'il eſt trop élevé ſur ſes jambes, on l'appelle, *Haut monté*; & c'eſt une difformité d'autant plus conſidérable, que ces ſortes de chevaux ne ſont pas aſſurés ſur leurs jambes: au contraire lorſqu'elles ſont trop courtes, ce qu'on appelle, *Bas du devant*; non-ſeulement c'eſt un défaut qui fait aller un cheval ſur la main & ſur les épaules, mais qui fait tomber la ſelle ſur le garot. Les jumens ſont plus ſujettes que les chevaux à être baſſes du devant.

Les jambes bien ſituées doivent être un peu plus éloignées l'une de l'autre près de l'épaule que près du boulet, & elles doivent tomber par une ſeule ligne droite depuis le haut du bras juſqu'au boulet.

Un cheval en marchant, doit poſer les pieds à plat, tant ceux de devant que ceux de derriere: Quand il poſe le talon le premier, c'eſt ordinairement un ſigne qu'il a été forbu; & quand il poſe la pince la premiere, ce qui le

fait nommer, *Cheval rampin*, c'eſt ſouvent une marque qu'il a tiré à la charrue : quelquefois auſſi une écurie mal pavée lui occaſionne ce défaut, parce qu'il fait entrer la pince du pied entre deux pavés, ſituation qui eſt cauſe que les tendons ſe retirent avec le temps.

Les pieds, ſoit de devant, ſoit de derriere, ne doivent point être tournés ni en dehors ni en dedans, & la pince du pied doit être par conſéquent directement en avant.

Après ce premier examen, il faut enſuite détailler toutes les parties de la jambe en commençant par le coude.

Du Coude.

Le coude ne doit être, ni trop ſerré près des côtes, ni trop ouvert en dehors. Un cheval qui a le coude trop ſerré, porte la jambe & le pied en dehors ; & celui qui l'a trop ouvert, porte les jambes & les pieds en dedans. Ces deux ſituations non-ſeulement font mal placer les jambes, mais marquent en même-temps de la foibleſſe dans cette partie.

Du Bras.

La plus grande force de la jambe réſide dans le bras ; c'eſt pour cela qu'il doit paroître nerveux & large, lorſqu'on le regarde de côté ; & ce qui en augmente la force, c'eſt lorſque les muſcles qui ſont en dehors ſont gros & charnus.

On remarque dans la plûpart des chevaux qui ont le bras long, qu'ils ſe laſſent moins, & qu'ils ſont plus en état de réſiſter au travail ;

mais que le mouvement de la jambe n'en eſt pas ſi relevé. Quand au contraire le bras eſt court, le mouvement & le pli de la jambe en ſont ordinairement plus beaux. On tire de cette remarque une conſéquence; ſçavoir, qu'un cheval qui a les bras courts eſt bon pour le manége & pour la parade; & que celui qui les a longs, eſt infiniment meilleur pour la fatigue.

Du Genou.

Le genou doit être plat, & large, & n'avoir que la peau ſur les os. Les genoux ronds & enflés, dénotent une jambe travaillée: & lorſqu'ils ſont couronnés, c'eſt-à-dire, que le poil manque au milieu du genou à force de tomber deſſus en marchant, c'eſt une marque certaine de jambe uſée, à moins que cela ne ſoit venu d'accident, comme il arrive à ceux qui ſe donnent des coups au genou contre la mangeoire.

On doit faire encore attention à la ſituation du genou. Lorſque le cheval étant en place, a le genou plié en avant, & que les jambes ſe retirent en deſſous depuis le genou juſqu'au boulet, ce qui lui fait paroître la jambe comme pliée en deux; cette défectuoſité s'appelle, *Jambe arquée*, parce qu'elle prend la forme d'un arc; ce qui eſt une preuve que les nerfs ſe ſont retirés par un grand travail, & ordinairement les jambes leur tremblent après avoir marché.

Il y a des chevaux qui naiſſent avec des jambes arquées: on les appelle *Braſſicourts*; & alors ce n'eſt qu'un vice de conformation naturelle, qui ne vient point de jambes travaillées:

si on regarde ces chevaux du côté du service cette difformité ne doit point empêcher de les acheter. Beaucoup de Barbes & de Chevaux d'Espagne sont sujets à avoir les jambes arquées, parce qu'on leur met des entraves dans l'écurie, ce qui leur fait mal placer les jambes & les rend arquées avec le temps.

Du Canon.

L'os du canon doit être uni, gros & court, à proportion de la jambe & de la taille du cheval.

Quand l'os du canon est trop menu, c'est une marque de foiblesse de jambe. Cependant les chevaux Turcs & autres des pays chauds, ont presque tous le canon menu, & avec cela les jambes excellentes; parce que la chaleur du climat consolide cette partie & en augmente la force: mais dans les pays froids & humides, tout cheval qui a le canon trop menu, n'a point de force dans les jambes.

Il ne doit y avoir le long de l'os, ni en dedans ni en dehors, aucune grosseur, comme *suros*, *osselets*, *fusées*; accidens qui surviennent au canon, & dont nous parlerons dans la troisieme Partie.

Du Nerf de la Jambe.

Nous avons observé dans le premier Chapitre, que derriere & le long du canon, il regne un tendon qu'on a appellé jusqu'à présent, *Nerf*, & dont nous conserverons la dénomination. C'est une partie essentielle pour la bonté de la jambe. Voici les qualités qu'il doit avoir: il faut qu'il

ſoit gros ſans dureté ni enflure ; détaché & éloigné de l'os du canon ſans aucune humeur ni groſſeur entre-deux, qui faſſe paroître la jambe ronde.

Les nerfs qui ſont gros ſans dureté ni enflure ſont les meilleurs ; parce que les chevaux qui ont le nerf menu ſe ruinent bientôt, bronchent facilement, & les jambes s'arrondiſſent par le moindre travail. Il faut preſſer le nerf avec la main, en la coulant le long de cette partie ; & ſi le cheval marque quelque douleur, on doit prendre garde qu'il n'y ait quelque dureté ou enflure : ces duretés empêchent le mouvement du nerf. Il faut de même couler la main entre le nerf & l'os pour voir s'il n'y a point auſſi des duretés ou des glaires mouvantes qui arrêtent la main, & qui échapent ſous le doigt.

Le nerf doit être détaché & éloigné de l'os ; ce qui forme une jambe plate & large, qui eſt la meilleure. On appelle jambes de Bœuf ou de Veau, celles qui ont le nerf peu éloigné de l'os. Ces ſortes de jambes ont ordinairement le nerf menu, & un médiocre travail fait tomber ſur cette partie une humeur qui s'y endurcit & arondit la jambe en peu de temps.

Il ſe trouve encore un défaut dans le nerf, mais qui eſt rare : c'eſt lorſqu'étant aſſez gros par en bas, il va trop en diminuant ſe perdre dans le genou : c'eſt un ſigne de foibleſſe dans cet endroit. On appelle ce défaut, *Nerf failli.*

Lorſque le nerf dont nous parlons eſt bien détaché, on voit entre ce nerf & le canon,

en dehors & en dedans, un autre petit nerf, qui eſt un ligament en forme d'Y grec renverſé, qui unit l'os du canon avec le boulet, ce qui augmente beaucoup la beauté & la bonté de la jambe.

Du Boulet.

Le boulet doit être nerveux & gros à proportion de la jambe, ſans aucune enflure ni couronne.

Un cheval qui a le boulet menu, l'a ordinairement trop flexible, ce qui le rend ſujet aux molettes ; & il ne peut pas ſupporter un long travail. C'eſt pourtant une belle qualité pour un cheval de manége, que d'avoir le boulet un peu flexible ; les reſſorts en ſont plus doux & plus lians ; & dans un manége les chevaux ne s'uſent pas comme ailleurs, leur travail étant reglé. Un cheval de grand Seigneur, qui n'eſt deſtiné que pour les jours de revue & de parade, eſt encore à eſtimer, lorſqu'il a la jointure du boulet un peu pliante, par la même raiſon que les mouvemens en ſont plus doux. Mais c'eſt un grand défaut pour les chevaux de carroſſe & de tirage, lorſque le boulet eſt trop flexile ; cela les empêche de reculer & de retenir dans les deſcentes.

Lorſque le boulet eſt enflé, c'eſt une marque de jambe fatiguée & travaillée, à moins que ce ne ſoit par accident ; & lorſqu'il eſt couronné, c'eſt-à-dire, que ſans écorchure ni bleſſure, il y a une groſſeur ſous la peau qui va en forme de cercle autour du boulet, c'eſt une preuve certaine de jambe uſée par le travail.

Du Pâturon.

Cette partie, pour être bien proportionnée, ne doit être ni trop courte, ni trop longue. On appelle les chevaux qui ont le premier défaut, *Court-jointés*; & les autres se nomment, *Long-jointés*.

Lorsqu'un cheval a le pâturon trop court, & que le genou, le canon & la couronne tombent à plomb, on le nomme *Droit sur jambes*, & les Maquignons l'appellent, *Cheval huché*. Lorsqu'il marche dans cette situation, il devient avec le temps boulté, c'est-à-dire, que le boulet se porte en avant. Généralement tous les chevaux droits sur jambes, sont sujets à broncher & à tomber; & les chevaux court-jointés deviennent facilement droits, & ensuite boultés, si on leur laisse le talon trop haut.

Quand un cheval est long-jointé, c'est encore une plus grande imperfection, que quand il est droit; car c'est un signe de foiblesse & un défaut de construction sans reméde. Au lieu qu'à ceux qui sont droits, on peut y remédier par la ferrure, en s'y prenant de bonne heure. Il y a pourtant quelques chevaux qui ont le pâturon long; mais qui ne le portent point trop bas en marchant; ce qui marque de la force en cette partie, & que la vigueur du nerf empêche le boulet de se trop plier. Ces chevaux sont beaucoup plus commodes au Cavalier qu'un court-jointé; mais ils se ruinent plus facilement que les autres; ils ne sont bons que pour la parade.

Quelquefois un des côtés du pâturon est plus

élevé que l'autre. Quand ce défaut n'eſt pas conſidérable, il peut ſe racommoder par la ferrure.

Le poil du pâturon doit être couché & uni. Il faut prendre garde qu'il ne ſoit point hériſſé près de la couronne ; ce qui ſignifieroit, qu'il y auroit une gratelle farineuſe, qu'on appelle *Peignes*, & qui tient la couronne enflée.

De la Couronne.

Il faut que la couronne ſoit auſſi unie que le pâturon, & qu'elle accompagne la rondeur du ſabot tout autour du pied ; car ſi elle ſurmontoit, & qu'elle fût plus élevée que le pied, ce ſeroit une marque, ou que le pied ſeroit deſſeché, ou la couronne enflée.

La couronne eſt l'endroit où les chevaux ſe donnent des atteintes.

L'atteinte eſt un coup qu'un cheval reçoit par un autre cheval qui le ſuit de trop près, ou bien qu'il ſe donne lui-même, en s'attrapant les pieds de devant avec ceux de derriere. Quelquefois auſſi les chevaux qui ſont cramponnés ou ferrés à glace s'attrapent le deſſus de la couronne avec le crampon ou le clou de glace, & y font un trou qui cauſe ſouvent de grands déſordres.

Du Pied en général & de ſes Parties.

Il faut examiner avec grand ſoin toutes les parties du pied ; car c'eſt l'endroit qui porte tout le corps du cheval. Le pied doit être proportionné à la ſtructure du corps & des jambes, ni trop grand, ni trop petit. Les chevaux qui ont de grands pieds, ſont pour l'ordinaire peſans, & ſujets à ſe déferrer ; & ceux qui ont le pied trop

petit, l'ont ſouvent douloureux, & les talons ſe ſerrent & deviennent encaſtelés.

La forme du ſabot, qui eſt la partie extérieure qui entoure le pied, doit être preſque ronde, un peu plus large en bas qu'en haut, ayant la corne luiſante, unie & brune.

La corne blanche eſt ordinairement caſſante, & les rivets des clous du fer la font facilement éclater.

Lorſque la corne n'eſt pas unie, & qu'elle eſt élevée dans quelques endroits, en forme de cercle autour du ſabot ; c'eſt ſigne que le pied eſt altéré, ſur-tout ſi les cercles entourent tout le pied.

Quand une partie de la corne du ſabot eſt tombée par quelque accident, il s'en forme une nouvelle, qu'on appelle *Avalure* ou *Quartier-neuf*; ce qui eſt aiſé à connoître, en ce que cette partie eſt d'une corne molle & raboteuſe, qui ne revient preſque jamais ſi ſolide que l'autre, & par conſéquent rend cette partie foible.

Lorſque le ſabot eſt trop large par en bas, & que les quartiers s'élargiſſent trop en dehors, on appelle ces ſortes de pieds, *Pieds plats*; défaut conſidérable, qui fait que la fourchette porte à terre, & fait ſouvent boiter le cheval. Quand au contraire les quartiers ſont trop ſerrés, que le ſabot s'étrecit trop auprès de la fente de la fourchette, & qu'il ne ſuit pas la rondeur du pied ; c'eſt encore un grand défaut, qu'on appelle, *Cheval encaſtelé*. Dans cet accident, les quartiers preſſent & ſerrent le petit-pied, qui comme nous l'avons déja dit, eſt un os ſpongieux, renfermé dans le centre du pied, entouré de chair qui com-

munique la nourriture à toutes les parties du pied. Alors le petit-pied, qui eſt le ſeul endroit ſenſible de cette partie, n'étant point à ſon aiſe, & étant trop preſſé, cela y cauſe de la douleur, & fait boiter le cheval. Les chevaux encaſtelés ſont encore ſujets à avoir des ſeymes, qui ſont des fentes dans l'un des quartiers du pied, qui regnent quelquefois depuis la couronne juſqu'au fer.

Après avoir examiné le pied à l'extérieur, il faut enſuite le lever & en examiner les parties de dedans, qui ſont la fourchette & le ſabot.

La corne de la fourchette doit être bien nourrie, ſans pourtant être trop groſſe ni trop large, ce qu'on appelle, *Fourchette graſſe* : défaut qui arrive ordinairement aux chevaux qui ont le talon bas; & alors la fourchette portant contre terre, le cheval boite néceſſairement. De même ſi la fourchette eſt trop petite & deſſechée, c'eſt le défaut des chevaux encaſtelés, & une marque que cette partie eſt privée de nourriture.

La ſole, qui eſt la corne ſituée dans le creux du pied, entre les quartiers & la fourchette, doit être forte, épaiſſe, point deſſechée, ni affoiblie par aucun inſtrument. Lorſque le dedans du pied n'eſt pas creux, & que la ſole eſt plus haute que la corne du ſabot : c'eſt une défectuoſité qu'on appelle, *Pied comble*. Ces ſortes de pieds, non-ſeulement ſont difficiles à ferrer, mais ne valent rien pour la ſelle, ni pour le carroſſe; ils ne ſont tout au plus bons que pour la charrue.

Il y a encore d'autres accidens qui arrivent au pied: nous en parlerons dans la troiſieme Partie.

ARTICLE

ARTICLE II.

De la beauté & des défauts des parties extérieures du Corps.

AVant que d'entrer dans le détail de la beauté & des défauts des parties extérieures du corps d'un Cheval, il eſt bon de ſe rappeller ici, que ce corps eſt composé, ſuivant la diviſion générale que nous en avons faite dans le premier Chapitre, des Reins, des Rognons, des Côtes, du Ventre & des Flancs.

Des Reins.

Les Reins ſont, ſuivant la dénomination commune, la partie ſupérieure du corps, depuis le garot juſqu'à la croupe.

La force des reins eſt une choſe eſſentielle pour la bonté d'un cheval. Il faut pour cela qu'ils ſoient un peu courts, & que l'épine du dos ſoit ferme, large & unie.

Plus un cheval eſt court de reins, plus il raſſemble ſes forces; il galope mieux ſur les hanches, parce que ſes forces ſont plus unies; mais comme ſes mouvemens ſe font près de la ſelle, ils ſont incommodes au Cavalier. Il ne va jamais ſi bien le pas que celui qui a les reins longs, parce que ce dernier étend les jambes avec plus de facilité; mais auſſi celui qui a les reins trop longs ne galope pas ſi bien, ſes forces étant deſunies, ce qui l'empêche de ſe raſſembler.

Lorſqu'un cheval n'a point l'épine du dos unie, & qu'il a le dos bas & enfoncé, on le nomme *Cheval enſellé.* Ces ſortes de chevaux ont pour

l'ordinaire un bel avant-main, l'encolure fort relevée, la tête placée haut, & couvrent leur Cavalier; ils font affez legers & vont commodément pendant quelque temps; mais ils fe laffent bientôt, parce qu'ils ont peu de force, & ne peuvent pas porter fi péfant qu'un autre : outre cela ils font difficiles à feller.

Dans un cheval gras, qui eft en bon état, & qui a l'épine du dos large, on doit voir au milieu de cette partie, un canal qui regne le long de l'épine; c'eft ce qu'on appelle *avoir les reins doubles.*

Des Côtes.

Le tour des côtes doit prendre en rond depuis l'épine du dos jufques deffous la poitrine à l'endroit où paffent les fangles; mais il faut prendre garde que les dernieres côtes qui joignent les flancs, ne foient trop arondies & retrouffées; parce qu'un cheval avec ce défaut, ne peut jamais prendre beaucoup de corps : Il mange ordinairement moins qu'un autre; & pour peu qu'il travaille, il a le ventre coupé comme un levrier.

Quand un cheval a la côte plate, c'eft-à-dire, quand les côtes font ferrées, plates & avalées, il n'a pas la refpiration fi libre, & il eft difficile à feller fans le beffer. Beaucoup de ces fortes de chevaux ne laiffent pas avec ce défaut, d'avoir les reins bons, mais ils ont toujours une vilaine croupe.

Du Ventre.

Le Ventre ne doit pas defcendre plus bas que

les côtes : il doit être large à proportion de la taille du cheval.

Il y a des chevaux qui ont trop de ventre, & d'autres qui n'en ont pas assez. Manquer de ventre, de corps, ou de boyau, sont termes synonymes.

Un cheval a trop de ventre, lorsque cette partie descend trop bas & est trop pleine : ce qu'on appelle, *Ventre avalé*, *Ventre de Vache.*

Lorsqu'un cheval maigre commence à s'engraisser, il paroît avoir trop de ventre : mais quand il a la côte bien tournée, & qu'il n'a pas le flanc retroussé, le ventre passe à la croupe. Les surfaix à l'Angloise étant très larges, sont excellens pour ces sortes de chevaux.

Lorsqu'un cheval n'est pas jeune, & qu'il a le ventre grand & avalé, qu'il mange beaucoup & qu'il tousse souvent, c'est un acheminement à la pousse : maladie dont nous parlerons dans la troisiéme Partie.

Des Flancs.

Les flancs doivent accompagner la rondeur du ventre & des côtes jusqu'auprès de la croupe.

Un grand défaut dans un cheval, c'est lorsqu'il manque de flanc, c'est-à-dire, que cette partie n'est point assez remplie ; on l'appelle, *Flanc retroussé.*

Il y a des chevaux, qui avec la côte bien tournée, ont le flanc creux. Quoiqu'ils soient gras & qu'ils ayent beaucoup de chair sur les côtes, ils manqueront toujours de flanc, & l'on remarque que tout cheval qui a de l'ardeur, quoiqu'il mange bien, devient toujours efflanqué par le moindre travail.

Lorsqu'un cheval a quelque douleur ou quelque accident aux jarrets, ou à quelque autre partie du train de derriere, il est toujours efflanqué & étroit de boyau.

Quand le flanc d'un cheval commence à battre plus qu'à l'ordinaire, sans avoir été surmené, on l'appelle, *Flanc altéré* : Et lorsqu'un cheval est trop échauffé dans le corps, soit par trop de fatigue, soit qu'il soit actuellement malade, ou qu'il doive bientôt le devenir, le flanc lui bat comme à un poussif.

Il y a certains chevaux, qui sans être altérés de flanc, soufflent beaucoup en travaillant ; on les appelle pour cela *Souffleurs* ; mais si-tôt qu'on les arrête, le flanc leur bat naturellement. Les conduits de la respiration étant trop étroits, causent ce défaut.

Il y en a d'autres qui sont gros d'haleine : ils ont la respiration un peu plus libre qu'un souffleur, mais ils ne laissent pas de souffler beaucoup en travaillant ; ce qui est très-incommode, sur-tout pour les chevaux de chasse & de carosse.

ARTICLE III.

De la beauté & des défauts des parties extérieures de l'Arriere-main.

LEs parties de l'Arriere-main, sont la Croupe, les Hanches, la Queue, les Cuisses, le Grasset, le Jarret, & les Jambes de derriere.

De la Croupe.

Il faut que la croupe soit ronde & large à proportion du corps du cheval. Dans un cheval

qui eſt gras, il doit y avoir au milieu de la croupe, dans l'endroit où ſe place la croupiere, une ligne creuſe depuis les rognons juſqu'à la queue; c'eſt la continuation du canal dont nous avons parlé au ſujet des reins doubles.

Quand la croupe ne s'étend point aſſez en rond depuis l'extrémité des reins juſqu'au haut de la queue, & que cette partie paroît extrêmement courte, on l'appelle, *Croupe avalée*, *coupée*, ou *Cul de prune*. C'eſt un défaut aſſez ordinaire aux chevaux barbes, eſpagnols & autres nés dans les pays orientaux : mais ce défaut qui n'eſt contraire qu'à la beauté, eſt réparé par la bonté de leurs hanches.

Lorſque les deux os des hanches, qui ſont aux deux côtés de la croupe, ſont trop élevés, on appelle les chevaux qui ont cette difformité, *Chevaux cornus*. Ceux qui ont la côte plate & le ventre avalé, paroiſſent preſque toujours cornus.

Des Hanches.

Les hanches, qui ſont partie de la croupe, doivent être d'une juſte longueur. C'eſt par la ſituation du jarret qu'on juge de la ſtructure des hanches. Lorſque le jarret vient trop en arriere, les hanches ſont trop longues; & quoique les chevaux qui ont ce défaut aillent bien le pas, ils ont beaucoup de peine à galoper aſſis & n'ont jamais beaucoup de force.

Lorſque les hanches deſcendent à plomb depuis l'os de la hanche juſqu'au boulet, elles ſont alors trop courtes, & les chevaux de cette ſtructure, marchent ordinairement roides de derriere, parce qu'ils ne peuvent pas facilement plier le jarret.

De la Queue.

La ſituation, la force & le port de la queue, font juger de la beauté de cette partie, & en même-temps de la force du cheval.

Il ne faut pas que la queue ſoit placée ni trop haut ni trop bas. La queue trop haute rend la croupe pointue, & la queue trop baſſe marque ordinairement foibleſſe de reins.

Le tronçon de la queue doit être gros, ferme & garni de poil. Si un cheval ſerre la queue & qu'il réſiſte quand on veut la lui lever avec la main, c'eſt un ſigne de vigueur.

Un défaut contre la beauté de la queue, c'eſt lorſqu'il y a peu de poil : on l'appelle *Queue de rat.*

Non-ſeulement la queue doit être longue & garnie de poil; mais pour la grace de cette partie, il faut qu'elle deſcende en rond en ſortant de la croupe & non à plomb; c'eſt ce qu'on appelle, *porter la queue en trompe.*

Des Feſſes & des Cuiſſes.

Les feſſes & les cuiſſes d'un cheval doivent être groſſes & charnues à proportion de la croupe, & le muſcle qui paroît au-dehors de la cuiſſe, au-deſſus du jarret, doit être fort épais, parce que les cuiſſes maigres, & qui ont ce muſcle petit, ſont une marque de foibleſſe au train de derriere. Il faut avec cela que les cuiſſes ſoient ouvertes en dedans. Un cheval ſerré de derriere, qu'on appelle *Mal-gigoté*, eſt celui dont les cuiſſes ſont trop près l'une de l'autre.

Des Jarrets.

Il faut que les jarrets ſoient grands, larges, décharnés & nerveux. Les petits jarrets ſont foibles; & ceux qui ne ſont pas décharnés, qu'on appelle *Jarrets gras*, ſont ſujets à avoir des courbes, des veſſigons, & autres accidens, dont nous parlerons dans la troiſiéme Partie. Ils ſont encore la ſource de toutes les humeurs qui cauſent les maux des jambes.

Lorſque les jarrets ſont ſerrés l'un près de l'autre, on appelle les chevaux qui ont ce défaut, *Crochus* ou *Jartés*. C'eſt le même défaut que les cuiſſes ſerrées & un ſigne de foibleſſe dans le train de derriere. Il ſe trouve pourtant quelquefois des chevaux crochus qui ont aſſez de reins. Quand les jarrets ſont trop tournés en dehors, c'eſt un défaut encore plus conſidérable que celui d'être crochu; jamais un cheval ne peut s'aſſeoir ſur les hanches.

A l'égard des autres parties des jambes de derriere, elles doivent avoir les mêmes qualités que celles de devant, c'eſt-à-dire, être larges, plates, féches, nerveuſes, peu garnies de poil, excepté celui du fanon; & enfin elles doivent tomber ſur une ſeule ligne depuis le jarret juſqu'au boulet.



ARTICLE IV.

Récapitulation des qualités & des défauts dont on a parlé dans les trois Articles précédens, avec la maniere d'examiner un Cheval avant que de l'acheter.

LA premiere chofe à examiner lorfque la figure d'un Cheval qu'on veut acheter nous plaît, c'eft de voir s'il ne boite point, en le faifont troter en main fur le pavé.

Un cheval qui boite marque tout les temps du trot avec la tête, & il apuie ferme à terre & promptement le pied de la jambe dont il ne boite point pour foulager l'autre.

Il y a des chevaux qui en marchant badinent de la tête, comme s'ils étoient boiteux, quoiqu'ils ne le foient pas; on les appelle *Boiteux de la bride.*

Avant que de détailler toutes les parties d'un cheval, il faut lui regarder à la bouche pour voir fon âge, & s'il n'eft point bégut, contremarqué & fillé, comme il eft expliqué dans le Chapitre fuivant.

Puis il faut fuivre la divifion que nous avons faite ci-devant, en commençant par l'Avant-main.

Voir fi la tête eft petite, féche, courte & bien placée.

Si le front eft uni, s'il n'eft point camus, ou au contraire s'il n'a point la tête trop bufquée.

S'il a un épi au front avec une étoile ou pelote.

Si les falieres ne font point enfoncées ou creufes.

Si l'œil eſt clair, vif & effronté.

Si les yeux ne ſont point trop gros ou trop petits. S'il n'a point la vitre obſcure, & le fond de l'œil noir ou brun. S'il n'y a point quelque tache ou blancheur. Si la prunelle eſt grande & large; s'il n'y a point de dragon; & ſi l'œil n'eſt point cul de verre ou véron.

Si la ganache n'eſt point trop quarrée, & l'entre-deux des os trop ſerré. Si entre les deux os de la ganache, il n'y a point quelque groſſeur ou glande.

Si la bouche n'eſt point trop fendue, ou trop petite.

Si la langue & les lévres ne couvrent point les barres. Si la langue n'eſt point coupée par l'embouchure.

Si les barres ſont aſſez hautes & décharnées, ſans pourtant être trop tranchantes; ou ſi elles ne ſont point trop baſſes, trop rondes, ou trop charnues.

Si les naſeaux ſont aſſez fendus & aſſez ouverts.

Si la barbe eſt trop plate ou trop élevée; ſi elle n'eſt point bleſſée, & ſi elle n'a point de duretés ou de calus.

Si l'encolure eſt relevée & tranchante près de la criniere; ſi elle n'eſt point éfilée ou trop épaiſſe, renverſée, fauſſe ou penchante.

Si le garot eſt long & peu charnu; s'il n'a point le coup de hache.

Si les épaules ſont plates, décharnées, libres & mouvantes. Si le cheval n'eſt point trop chargé d'épaules, ou au contraire trop ſerré; s'il ne les a point chevillées.

Si le poitrail n'eſt point trop large, trop avancé, ou trop étroit.

S'il n'eſt point trop élevé ſur les jambes; ſi elles tombent en ligne droite depuis le haut du bras juſqu'au boulet.

Si le bras de la jambe eſt large, long & nerveux.

Si le genou eſt plat, large & décharné; s'il n'eſt point plié en avant en forme d'arc (ce qu'on appelle *Jambe arquée*); s'il n'eſt point couronné ou enflé.

Si le canon eſt gros & court à proportion de la taille.

S'il n'y a point de ſuros, d'oſſelets, de fuſées & de ſuros chevillés.

Si le nerf de la jambe eſt détaché & éloigné de l'os, ſans dureté ni enflure.

Si le boulet eſt nerveux & gros ſans enflure ni couronne; s'il n'y a point de mollettes, & s'il n'eſt point trop flexible.

Si le paturon n'eſt point trop court ou trop long, c'eſt-à-dire, court-jointé ou long-jointé.

S'il n'eſt point droit ſur jambes ou bouleté.

Si un côté du paturon n'eſt pas plus haut que l'autre; s'il n'a pas de peignes.

Si la couronne accompagne la rondeur du pied, ſans être plus haute que le ſabot.

S'il ne ſe donne point des atteintes.

Si le pied n'eſt ni trop grand ni trop petit.

Si la forme du ſabot eſt ronde, & s'il a la corne unie & brune.

Si les talons ne ſont point ſerrés, ou un des quartiers plus haut que l'autre.

Si la fourchette eſt bien nourrie ſans être trop

groſſe & trop large; ſi au contraire elle n'eſt point trop petite ou trop deſſéchée.

Si le dedans du pied eſt creux ſans que la ſole ſoit affoiblie.

Si les pieds ne ſont point plats, encaſtelés, comblés, cerclés; s'il n'y a point de ſeymes, d'avalure, s'il n'a point été fourbu.

S'il place bien les pieds, & que la pince ne ſoit ni en dedans ni en dehors.

Il faut enſuite paſſer aux parties du corps & de l'Arriere-main.

Voir ſi les reins ſont aſſez courts, & ſi l'épine du dos eſt large, ferme & unie.

Si le cheval n'eſt point enſellé; ſi le tour des côtes prend bien en rond, & s'il ne les a point trop ſerrées.

S'il a trop de ventre ou de boyau, ou au contraire, s'il n'eſt point éflanqué; s'il n'a pas le flanc retrouſſé, alteré ou pouſſif.

S'il n'eſt point ſouffleur ou gros d'haleine.

Si la croupe eſt ronde & large, ſi elle n'eſt point avalée; ſi le cheval n'eſt point cornu.

Si les hanches ne ſont point trop longues ou trop courtes.

Sil a la queue bien placée; s'il la porte en trompe; ſi le tronçon eſt gros & ferme & garni de poil; s'il n'a point une queue de rat.

Si les cuiſſes & les feſſes ſont groſſes & charnues; ſi elles ne ſont point trop ſerrées l'une contre l'autre.

Si les jarrets ſont grands, larges, nerveux & décharnés.

Si le cheval n'eſt point crochu, ou au contraire, ſi les jarrets ne ſont point trop tournés en

dehors ; s'il n'a point de veſſigons, de courbes, &c.

Si les jambes de derriere ſont larges, plates, ſéches & nerveuſes ; s'il n'a point trop de poil aux jambes.

Après avoir ainſi détaillé toutes les parties d'un cheval, il faut le faire monter, pour voir s'il marche bien, c'eſt-à-dire, s'il leve les jambes avec facilité, ſans ſe croiſer ni billarder. Celui qui ſe croiſe, porte les deux pieds de devant en dedans, en les paſſant l'un par-deſſus l'autre en marchant ; & celui qui billarde fait le contraire, il les jette en dehors, & leve les pieds fort haut. Le premier défaut fait qu'un cheval ſe coupe en marchant ; & celui qui billarde ſe fatigue & ſe ruine bientôt. Pour mieux s'appercevoir de ces défauts, il faut faire venir un cheval droit à ſoi au pas, & non en tournant ni au galop, comme font les Maquignons lorſqu'ils veulent vendre ces ſortes de chevaux.

Il faut enſuite voir s'il tient les reins droits ſans ſe bercer ; s'il marche la tête haute & bien placée ; s'il ne peſe point à la main ; s'il ne donne point des coups de tête ; s'il a un pas hardi ſans broncher ; s'il galope legerement & ſurement ; s'il prend bien l'éperon ; s'il raſſemble facilement ſes forces à l'arrêt après qu'on l'a échapé de la main.

Un cheval qui auroit toutes les qualités que l'on vient de décrire, ſans en avoir les défauts, feroit ſans contredit un animal parfait ; ce qui eſt rare à trouver : mais comme il eſt eſſentiel à un connoiſſeur de tout ſçavoir, j'ai jugé à propos de mettre cette récapitulation à la fin de ce Chapitre.

CHAPITRE III.

De l'âge du Cheval.

COMME la connoiſſance la plus particuliere de l'âge du Cheval ſe tire de la connoiſſance de ſes dents, il eſt néceſſaire d'en expliquer la diſpoſition & la différence.

Les chevaux ont quarante dents, qui ſe diviſent en dents mâchelieres, en dents de devant, & en crocs ou crochets.

Les jumens ont rarement des crochets ; & quand elles en ont, ils ſont forts petits.

Les dents mâchelieres ſont placées au fond de la bouche, au-delà des barres. Il y en a vingt-quatre : ſçavoir, douze à la mâchoire ſupérieure, rangées ſix de chaque côté, & autant à la mâchoire inférieure, rangées dans le même ordre. Ces dents ne tombent point pour faire place à d'autres, comme celles de devant ; & ne ſervent point à la diſtinction de l'âge.

Les dents de devant ſont au nombre de douze : ſçavoir, ſix à la mâchoire ſupérieure & ſix à la mâchoire inférieure. Environ quinze jours après la naiſſance d'un Poulain, elles commencent à pouſſer, & s'appellent *Dents de lait* ; elles ſont courtes & petites, blanches & non creuſes : elles tombent pour faire place à d'autres, qui ſervent à indiquer l'âge.

A deux ans & demi, il en tombe quatre, à la place deſquelles viennent les pinces, qui ſont placées ſur le devant de la bouche, deux deſſus & deux deſſous.

A trois ans & demi, ou environ, il en tombe quatre autres; & celles qui viennent à leur place, s'appellent *les Mytoyennes*; elles ſont placées proche des pinces, deux deſſus, deux deſſous, à chaque côté des mâchoires.

Les pinces & les mitoyennes font leur croiſſance en peu de temps.

A quatre ans & demi, les quatre dernieres dents de lait tombent, & font place à quatre autres qu'on appelle *les Coins*.

Quand les coins commencent à pouſſer, la dent ne fait que border la gencive, & croît peu à peu. Il reſte un creux dans le milieu de la dent, lequel ſert à marquer l'âge du cheval.

Le mot de *marquer*, vient de la marque noire qui ſe trouve dans le creux des coins.

A ſix ans, le creux commence à ſe remplir & la marque noire commence auſſi à diminuer juſqu'à ſept ans & demi ou huit ans, qu'elle eſt effacée : alors on dit que le cheval a raſé, c'eſt-à-dire, que le creux eſt rempli, & la marque noire effacée, parce que la dent eſt pleine & unie, comme ſi elle avoit été raſée.

Il y a des chevaux qui marquent toute leur vie, c'eſt-à-dire, auxquels la marque noire dont nous venons de parler, ne s'efface jamais : cela provient de la dureté des dents qui ne s'uſent point. On les appelle *Béguts*.

Les chevaux Polonois, les Hongrois, les Cravates, ſont ſujets à être béguts; & les jumens plus que les chevaux.

Comme il ne ſuffit pas pour la diſtinction de l'âge, qu'un cheval ait cette marque noire, & qu'il faut encore qu'il y ait un creux dans la dent,

c'eſt à cette différence que l'on connoît un cheval bégut, quand il a paſſé huit ans.

Quand un cheval a raſé ou qu'il eſt bégut, & qu'on ne peut plus diſtinguer l'âge aux dents des coins, c'eſt aux crochets qu'on le connoît.

Les crochets ſont placés au-delà des coins ſur les barres. Il y en a quatre, deux en haut, & deux en bas, à chaque côté des mâchoires. Ils ne ſont précédés, non plus que les dents mâchelieres, d'aucune dent de lait.

Les crochets de la mâchoire inférieure percent tantôt à trois ans & demi, tantôt à quatre, & ceux de la mâchoire ſupérieure pouſſent ordinairement à quatre ans, quelquefois à quatre ans & demi, quelquefois avant les coins, quelquefois après; juſqu'à l'âge de ſix ans ils ſont fort pointus & cannelés, c'eſt-à-dire, creuſés dans l'intérieur de la bouche.

Avant qu'un cheval ait les crochets d'en haut, il n'eſt pas capable de grande fatigue, & beaucoup ſont malades lorſqu'ils leur pouſſent.

Vers les dix ans, les crochets d'en haut paroiſſent fort uſés; & comme la gencive commence auſſi à ſe retirer à cet âge-là, & que les dents deviennent décharnées, elles ſemblent s'allonger.

Lorſqu'un cheval ne marque plus par les dents ni par les crochets, il faut examiner ſes ſourcils, pour voir s'il n'eſt point fillé.

Sur les treize à quatorze ans, il vient des poils blancs ſur les ſourcils en plus ou moins grand nombre, ſelon que le cheval eſt âgé, (& c'eſt ce qu'on appelle *filler*,) de ſorte qu'un cheval de dix-huit à vingt ans a les ſourcils tout-à-fait blancs.

Un cheval engendré d'un vieux étalon, &

d'une vieille cavale, commence ordinairement à filler dès l'âge de neuf à dix ans.

Les chevaux rubicans, qui ont des poils blancs ſemés par tout le corps, paroiſſent fillés auſſi, quoiqu'ils ne le ſoient pas. Ainſi à ces ſortes de chevaux, il faut avoir recours aux crochets.

Les crochets uſés, les dents jaunes, craſſeuſes, longues & décharnées, & les poils blancs ſur les ſourcils, ſont toutes preuves de vieilleſſe, auxquels ſignes on connoît les chevaux béguts & contre-marqués.

On appellé *Contre-marqué*, celui à qui on a adroitement avec un burin creuſé les coins; & à qui on a enſuite mis une fauſſe marque noire dans le creux de la dent; mais quelque adroit qu'on ſoit, il s'échape toujours quelques traits de burin, qu'il eſt aiſé de voir, quand on examine de près.

Ces ſubtils Maquignons pour la contre-marque des chevaux, ont encore la trompeuſe adreſſe de rogner les crochets & de les rendre pointus; mais heureuſement ils ne peuvent les alonger, & il ne ſuffit pas qu'un crochet ſoit pointu & cannelé pour juger de la jeuneſſe du cheval, il faut enſuite qu'il ſoit long.

Quelques Maquignons en Allemagne, & ſurtout les Juifs, ſont fort experts dans ces artifices. Ils ont encore une méthode auſſi pernicieuſe pour faire paroître un cheval plus âgé qu'il n'eſt; ils lui arrachent les dents de lait vers les trois ans; & comme les pinces, les mitoyennes, & les coins viennent à leur place, ils vendent ces chevaux pour quatre à cinq ans, lorſqu'ils n'en ont que trois, & qu'ils ne ſont pas en état de ſupporter aucune fatigue.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De la différence des Poils.

PLUSIEURS Auteurs, ſur-tout les Italiens, ont fait d'amples Diſſertations ſur la conſtitution du Cheval, par rapport à la différence des poils; mais comme je ſuis perſuadé que ce n'eſt qu'un jeu de la Nature, & que de tous poils il y a de bons chevaux, je donnerai ſimplement le nom & la définition de chaque poil.

C'eſt un terme impropre que de dire: ce cheval eſt de telle couleur; il faut dire, d'un tel poil ou d'une telle robe.

Le cheval bai eſt le plus commun de tous les poils. Il eſt de couleur de châtaigne, plus ou moins claire ou obſcure; ce qui forme les différens bais, comme bai clair, bai châtain, bai brun, bai doré, bai à miroir.

BAI CLAIR, eſt celui dont la couleur eſt plus claire que celle d'une châtaigne.

BAI CHATAIN, eſt celui qui eſt de la couleur d'une châtaigne.

BAI BRUN, eſt un bai très-obſcur, & preſque noir, excepté aux flancs & au bout du nez; & alors on dit, qu'un cheval a du feu, c'eſt-à-dire, des poils roux.

BAI DORÉ, eſt celui dont le fond du poil eſt de couleur jaune.

BAI A MIROIR, ou BAI MIROITÉ, eſt celui qui a des marques ſur la croupe d'un bai plus obſcur.

Il faut remarquer que tous les chevaux bais

ont les extrémités, les crins & la queue noirs.

NOIR. Il y a deux ſortes de noir ; noir get, & noir mal teint.

Noir get, eſt un noir clair & beau.

Noir mal teint, eſt un noir brun, qui a les flancs & les extrémités lavées, c'eſt-à-dire, d'un poil plus déteint.

GRIS, eſt celui dont le poil eſt mêlé de blanc & de noir.

Il y a gris pommelé, gris ſale, gris argenté.

Gris pommelé, eſt celui qui a ſur la croupe & ſur le corps des eſpéces de pelotes, les unes plus noires, les autres plus blanches.

Gris ſale, eſt un poil où il y a plus de noir, que de blanc.

Gris argenté, a très-peu de poils noirs, ſemés ſur un fond blanc & clair.

TIGRE, eſt un gris tiſonné, qui a des marques larges & toutes noires ſur un poil blanc.

POIL D'ETOURNEAU, eſt une eſpéce de gris encore plus brun que le gris ſale.

Il faut remarquer que tous les chevaux gris, quand ils ſont vieux, deviennent blanc s, & qu'il y a très-peu de Poulains qui naiſſent tout-à-fait blancs.

PIE, eſt un mêlange de blanc & d'une autre couleur par grands placards.

Il y a trois ſortes de chevaux pies ; pies noirs, pies bais, & pies alzans.

ALZAN, eſt une eſpéce de bai roux, comme le poil des vaches. Il y a alzan clair & alzan brûlé.

Alzan clair, eſt celui qui a moins de roux.

Alzan brûlé, eſt un alzan foncé brun.

ROUHAN, eſt un poil mêlé de rouge & de blanc.

Il y a rouhan vineux, & rouhan cap-de-maure.

Rouhan vineux, eſt celui qui tire plus ſur le rouge.

Rouhan cap-de-maure, a la tête & les extrémités noires, & le reſte du corps rouhan.

RUBICAN, c'eſt lorſqu'un cheval noir, bai, ou alzan, a des poils blancs ſemés par le corps, ſur-tout aux flancs.

POIL DE SOURIS, eſt celui qui eſt de la couleur de cet animal; il y en a de ce poil, qui ont la raie noire ſur le dos.

LOUVET, ſe dit des chevaux qui ont un poil de loup; il y en a de clairs & d'obſcurs: quelques-uns ont auſſi la raie noire ſur le dos.

AUBER, MILLE-FLEUR, FLEUR DE PÊCHER, ſont la même choſe. Ce poil a la couleur de fleur de pêcher.

TRUITÉ: on donne ce nom au cheval qui a le fond du poil blanc, & le corps & la tête mouchetés de petites marques rouſſes ou alzanes.

PORCELAINE, eſt un poil bizarre, dont le fond eſt blanc, avec des taches ſur tout le corps, comme on en voit ſur les vaſes de porcelaine.

ISABELLE, eſt une eſpéce de jaune clair qui tire ſur le blanc. Iſabelle doré, eſt un jaune plus vif.

SOUPE DE LAIT, eſt une eſpéce de blanc ſale.

Tous les chevaux, de quelques poils qu'ils ſoient, qui ont les extrémités, les crins & la queue noirs, ſont les plus eſtimés, & ſont effectivement les plus beaux à la vue.

Ceux qui ont les flancs & les extrémités lavés, ſont communément moins eſtimés.

La Nature varie tant en fait de couleurs, qu'il ſe trouve beaucoup d'autres poils, dont nous ne

rapportons point le nom, parce qu'on leur donne celui qui approche le plus de ceux dont on vient de donner la définition.

On appelle un cheval Zain, celui qui n'a aucune marque blanche naturelle. C'eſt pourquoi les chevaux blancs ou gris ne peuvent pas s'appeller zains.

Tous les chevaux nés dans les pays orientaux & méridionaux, comme Turcs, Perſans, Arabes, Barbes, ont le poil beaucoup plus ras que les autres chevaux.

Quand le bas de la jambe d'un cheval eſt blanc, cette marque s'appelle *Balzane.*

De ceux qui ont des balzanes, les uns s'appellent *Travat*, les autres, *Traſtravat.*

Quand un cheval a le bas de la jambe de derriere & de celle de devant du même côté blanc, on l'appelle *Travat.*

TRASTRAVAT, eſt celui dont les balzanes ſont oppoſées. Quand, par exemple, la jambe de devant hors du montoir & celle de derriere du côté du montoir; ou bien celle de devant du côté du montoir & celle de derriere hors du montoir, ſont blanches, cela s'appelle *Traſtravat.*

Il y a des chevaux balzans des quatre pieds, c'eſt-à-dire, qui ont le bas des quatre jambes blancs.

Il y en a qui ont des balzanes mouchetées de noir, qu'on appelle *Jambes herminées.*

L'étoile ou pelote, eſt une marque blanche au front du cheval. Si la marque blanche prend depuis le front juſqu'au bas de la tête, cela s'appelle *Chanfrain blanc*, ou *Belle face.*

Quand un cheval eſt zain, on peut lui faire une

pelote artificielle, comme nous l'enſeignerons dans la troiſieme Partie.

On appelle *Epi* ou *Molette* le retour du poil que les chevaux ont au front, aux flancs & autres endroits, & qui eſt à contre-ſens.

L'ÉPÉE ROMAINE, eſt un épi ou retour de poil qui regne à quelques chevaux le long de la criniere; cette marque eſt aſſez rare & fort eſtimée des curieux en poil.

COUP DE LANCE, eſt une cavité ſans cicatrice, qui ſe trouve au col ou à l'épaule de quelques chevaux Turcs, Barbes & Eſpagnols.

Les curieux attribuent aux chevaux qui portent ces marques, des qualités infinies; mais les Auteurs, qui ont ſimplement écrit ſur les conjectures que l'on doit tirer de ces différentes marques, & de ces différens poils, ont l'expérience contr'eux: car elle prouve que la bonté d'un cheval dépend de ſa reſſource & de ſa vigueur, qui ſont des qualités intérieures, & non de ſon poil, ni de ſes marques extérieures. Il n'y a qu'une ſeule choſe à dire là-deſſus; c'eſt que pour le coup d'œil, certaines marques & certains poils plaiſent plus que les autres.

CHAPITRE V.

Remarques ſur les Chevaux de différens Pays.

TOUS les Auteurs ont donné la préférence au cheval d'Eſpagne, & l'ont regardé comme le premier de tous les chevaux pour le manége, à cauſe de ſon agilité, de ſes reſſorts, & de ſa cadence naturelle:

pour la pompe & la parade, à cauſe de ſa fierté, de ſa grace & de ſa nobleſſe; pour la guerre dans un jour d'affaire, par ſon courage & ſa docilité. Quelques-uns s'en ſervent pour la chaſſe & pour le caroſſe; mais c'eſt dommage de ſacrifier à ce dernier uſage un ſi noble animal.

M. le Duc de Newcaſtle, qui donne de grands éloges au cheval d'Eſpagne, ne lui trouve qu'un défaut, qui eſt d'avoir trop de mémoire; parce qu'il s'en ſert pour manier de ſoi-même & pour prévenir la volonté du Cavalier; mais ce défaut, ſi c'en eſt un, n'eſt que l'effet de ſa gentilleſſe & de ſa reſſource, dont il eſt aiſé de profiter, en ſuivant les principes de la vraie École.

C'eſt des haras d'Andalouſie que ſortent les meilleurs chevaux. La race en avoit été bien abâtardie dans les derniers temps, par l'avarice de ceux qui les gouvernoient, & qui préféroient les mulets aux chevaux, parce qu'ils en tiroient plus de profit; mais depuis quelques années, on a remédié à cet abus.

Le cheval Barbe eſt plus froid & plus négligent dans ſon alure; mais lorſqu'il eſt recherché, on lui trouve beaucoup de nerf, de légereté & d'haleine. Il réuſſit parfaitement aux airs relevés, & dure long-temps dans une École. En France, on ſe ſert plus volontiers de chevaux Barbes, que de chevaux d'Eſpagne pour les haras. Ce ſont d'excellens Étalons pour tirer des chevaux de chaſſe: les chevaux d'Eſpagne ne réuſſiſſent pas de même, parce qu'ils produiſent des chevaux de plus petite taille que la leur; ce qui eſt le contraire du Barbe.

Les Napolitains ſont pour la plûpart indociles, & par conſéquent difficiles à dreſſer. Leur figure ne

prévient pas d'abord, parce qu'ils ont ordinairement la tête trop groſſe, & l'encolure trop épaiſſe; mais ils ne laiſſent pas avec ces défauts, d'être fiers & d'avoir de beaux mouvemens. Un attelage de chevaux Napolitains bien choiſis & bien dreſſés à cet uſage, eſt fort eſtimé.

Les chevaux Turcs ne ſont pas ſi bien proportionnés que les Barbes & les chevaux d'Eſpagne. Ils ont pour la plûpart l'encolure effilée, le dos trop relevé; ils ſont trop longs de corps, & avec cela ont la bouche ſéche, l'appui mal-aiſé, peu de mémoire, ſont coleres, pareſſeux, & quand ils ſont recherchés, ils partent par élans, & à l'arrêt ils s'abandonnent ſur l'appui & ſur les épaules; ils ont encore les jambes très-menues, mais très-nerveuſes, & quoique les paturons ſoient longs, ils ne ſont pas trop flexibles. Ils ſont grands travailleurs à la campagne avec peu de nourriture, de longue haleine, peu ſujets aux maladies. Par ces qualités & par ces défauts, il eſt aiſé de juger que les chevaux Turcs ſont plus propres pour la courſe que pour le manége.

Les haras d'Allemagne ſont entretenus d'Étalons Turcs, Barbes, Eſpagnols, & Napolitains; c'eſt pourquoi il y a dans ce Pays de parfaitement beaux chevaux; mais peu réuſſiſſent bien à la chaſſe, parce que ceux qui y ſont nés, n'ont pas ordinairement beaucoup d'haleine.

M. de la Broue dit que les chevaux Allemans ſont naturellement malicieux & ramingues. Ce qu'on attribuoit de ſon tems à leur mauvais naturel, provenoit peut-être de l'imprudence de ceux, qui en les exerçant, les recherchoient d'abord avec trop de violence & de ſujétion.

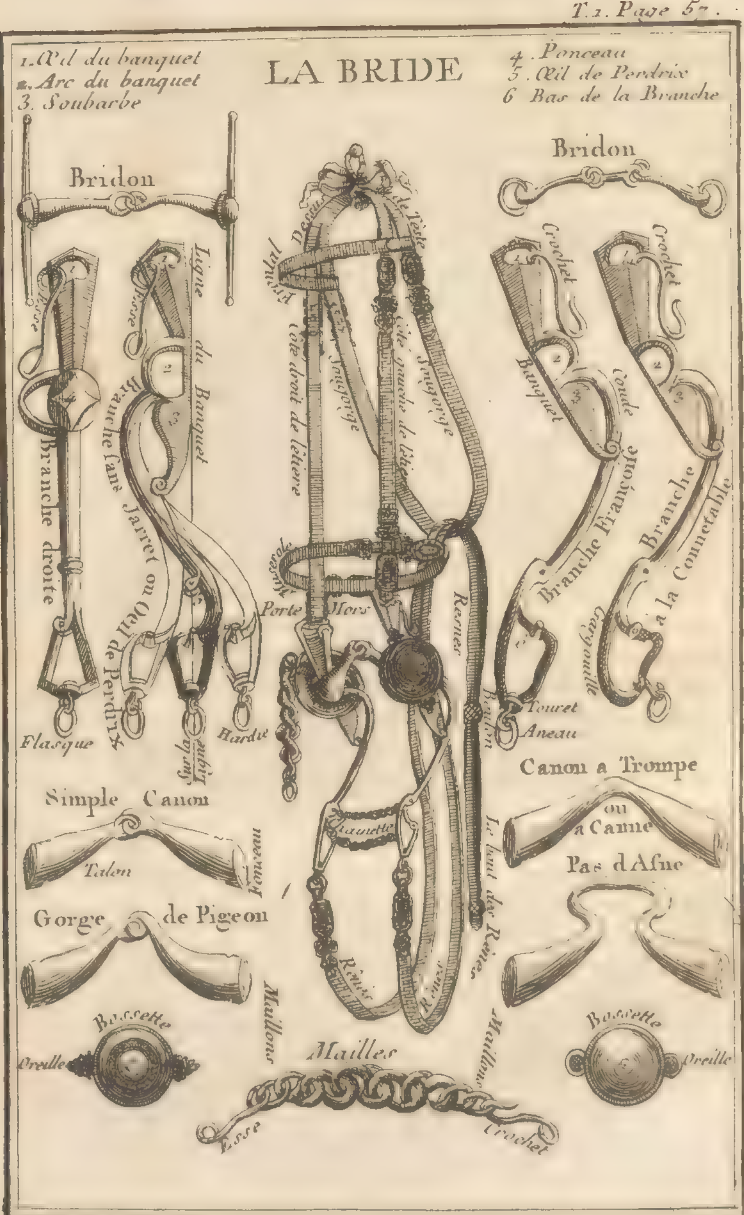
Les chevaux Danois ſont bien moulés & ont de beaux mouvemens ; on en fait de braves ſauteurs. Ils ſont excellens pour la guerre, & l'on tire de ce Pays de ſuperbes attelages.

Il y a deux Provinces en France d'où l'on tire de fort beaux & bons chevaux, le Limouſin & la Normandie. Les chevaux Limouſins tiennent beaucoup du Barbe, auſſi ſont-ils excellens pour la chaſſe. Le cheval Normand eſt meilleur pour la guerre que pour la chaſſe : il a plus de deſſous, c'eſt-à-dire plus de jambes, & eſt plutôt en état de rendre ſervice, que le Limouſin, qui n'eſt dans ſa force qu'à huit ans. Depuis qu'on a mis en Normandie des Etalons de taille & étoffés, on en tire de parfaitement beaux chevaux de caroſſe, qui ont plus de légereté, plus de reſſource, & une auſſi belle figure que les chevaux d'Hollande.

Les chevaux Anglois ſont les plus recherchés pour la courſe & pour la chaſſe, par leur haleine, leur force, leur hardieſſe & la légereté avec laquelle ils franchiſſent les haies & les foſſés. S'ils étoient aſſouplis par les régles de l'art avant de les faire courre (ce que l'on pratique peu) les reſſorts en ſeroient plus lians, ſe conſerveroient plus long-tems, & le Cavalier ſeroit plus commodément ; ils auroient la bouche plus aſſurée, & ils ne ſeroient pas ſi ſujets, comme le dit M. le Duc de Newcaſtle, à rompre le col à leur homme, quand ils ceſſent de galoper ſur le tapis, c'eſt-à-dire, ſur le terrein uni. Les meilleurs ſont de la Province d'Iorkſire.

On ſe ſert communément en France des chevaux d'Hollande pour le caroſſe. Ceux de la Northollande ou de Friſe ſont les meilleurs.

Il y a beaucoup de chevaux Flamands qu'on



Dheulland Sculp.

veut faire passer pour chevaux d'Hollande ; mais presque tous péchent pour avoir les pieds plats, ce qui est un des plus grands défauts qu'un cheval de carosse puisse avoir.

CHAPITRE VI.

De la Bride.

LES premieres Brides dont on s'est servi, n'étoient qu'un simple morceau de bois ou de fer arrondi, que l'on mettoit dans la bouche d'un Cheval, sans branche ni gourmette, & l'on attachoit des longes aux deux extrémités de cette embouchure. On ajouta dans la suite des branches que l'on attacha à la place des longes, & l'on mit des espéces de rênes au bas de chaque branche. Mais comme on s'apperçut que cet instrument ne faisoit pas encore assez d'effet, on inventa enfin la gourmette, & par ce moyen la bride travailla sur les barres & sur la barbe également, par le secours des rênes qui font agir les branches, lesquelles branches produisent l'effet du levier, & font agir le mors & la gourmette conjointement.

La plûpart des anciens Écuyers, croyant que toute l'obéissance qu'on pouvoit tirer d'un cheval étoit renfermée dans la maniere d'ordonner la bride, la composerent d'une multitude de piéces tant fixes que mouvantes, dont les étranges effets causés par des mors rudes, joints à une gourmette trop courte, obligeoient le cheval de forcer la

main du Cavalier, jufqu'à s'emporter & à s'en aller fur le mors fans qu'on pût l'arrêter, enforte que cette grande fujétion les defefperoit, au lieu de les rendre obéiffans.

Pignatel, ce fameux Ecuyer, qui étoit en fi grande réputation à Naples, vers la fin du feizieme fiécle, ne donna pas long-temps dans cette erreur, & inventa une forte d'embouchure compofée de trois pieces mouvantes, laquelle reffembloit affez à la gorge de pigeon, & étoit infiniment plus douce que celles dont on s'étoit fervi jufqu'alors; perfuadé par fa propre expérience que la bride devoit plutôt fervir à avertir le cheval de la volonté du Cavalier, qu'à le contraindre. Il difoit que fi les brides avoient par elles-mêmes la proprieté miraculeufe de faire la bouche d'un cheval, & de le rendre obéiffant, le Cavalier & le cheval feroient habiles au fortir de la boutique d'un Éperonnier.

Nous ne parlerons donc uniquement que des brides qui n'offenfent point la bouche; puifque le fentiment des plus habiles Écuyers eft confirmé par l'expérience, qui nous prouve que les mors les plus fimples & les plus doux, en confervant la bouche d'un cheval, fuffifent pour en tirer toute l'obéiffance qu'une main fçavante doit en attendre : que la bonté de la main doit l'emporter fur celle de la bride, qui n'eft qu'une caufe feconde, & que les barres & la barbe font des parties trop tendres pour fouffrir, fans être altérées ou eftropiées, les effets d'une bride trop rude & mal ordonnée.

Avant que d'expliquer les effets de la bride, nous commencerons par détailler toutes les parties dont elle eft compofée.

Je dirai premierement, que quoique le terme de mors, d'embouchure & de bride ſoient ſynonymes, ſuivant l'uſage; il n'y a à proprement parler que celui de bride qui ſoit générique: car le mors ou l'embouchure regarde particulierement la partie qui eſt dans la bouche.

La bride eſt compoſée de trois parties principales, ſçavoir, le mors ou l'embouchure, qui ſe place dans la bouche du cheval; la branche qui eſt attachée aux deux extrémités de l'embouchure; & la gourmette qui fait ſon effet ſur la barbe.

ARTICLE PREMIER.

Du Mors.

LE Mors ou l'embouchure, eſt un morceau de fer arondi, qui ſe met dans la bouche du Cheval; on l'appelle communément *Canon.* Les deux extrémités du canon, où ſont attachées les branches, ſe nomment *Fonceaux;* & la partie ſituée entre le fonceau & le milieu du canon, s'appelle *le Talon.*

On ſe ſervoit autrefois de pluſieurs ſortes de canons, dont la ſtructure étoit auſſi ſinguliere que dangereuſe pour la bouche du cheval; mais on n'en admet préſentement que trois, ou au plus quatre, qui ſont le ſimple canon, le canon à trompe ou à canne, le canon à liberté de langue, & le pas-d'âne.

Le ſimple canon eſt compoſé de deux piéces, parce qu'il eſt briſé dans le milieu, ce qui lui donne plus de jeu. C'eſt auſſi la plus douce de

toutes les embouchures, & celle qui contraint moins la bouche du cheval.

Le canon à trompe ou à cane n'eſt point briſé dans le milieu, & n'eſt compoſé que d'une ſeule piéce; ce qui le rend plus rude que le ſimple canon.

Le canon à liberté de langue, eſt celui au milieu duquel il y a un eſpace vuide pour loger la langue du cheval. Cette liberté donne ſelon ſa forme, pluſieurs dénominations au mors; comme, *Gorge de pigeon*, *Canon montant*, & *Pas d'âne*.

On appelle, *Canon à gorge de pigeon*, celui dont l'eſpace vuide & relevé, qui eſt au milieu du canon, va en diminuant par en haut. Il y a des gorges de pigeon briſées & non briſées: & lorſque la liberté eſt encore plus haute que celle du canon à gorge de pigeon ordinaire, on l'appelle *Canon montant*. Le montant de ces embouchures ſe proportionne à l'épaiſſeur de la langue

Le pas-d'âne, eſt un canon dont l'eſpace eſt plus grand & plus fort que celui de la gorge de pigeon. Il n'eſt point briſé dans le milieu. Ce canon eſt un reſte des anciennes embouchures rudes, qu'on devroit abolir. On ne s'en ſert plus guéres que pour quelques chevaux de caroſſe.

Il ſe trouve encore quelques pas-d'âne à liberté gagnée; il y en a de briſés & de non briſés. On les appelle, *Col d'oye*; la liberté en eſt plus large & plus écraſée qu'au pas-d'âne; mais je ne conſeillerois pas de faire aucun uſage ni de l'une ni de l'autre de ces embouchures.

ARTICLE II.

De la Branche.

LA Branche, dont le propre eſt de faire agir l'embouchure, à laquelle elle eſt attachée par les fonceaux, eſt compoſée du banquet; de l'œil du banquet; de larc du banquet; de la ſoubarbe, du coude, du jarret, du bas de la branche, du touret, des anneaux & des chaînettes.

Le banquet eſt la partie du haut de la branche; il eſt auſſi compoſé des deux autres parties, qu'on appelle l'*Œil du banquet* & l'*Arc du banquet*.

L'œil du banquet, eſt le trou d'en haut de la branche où paſſe le porte-mors, & où eſt auſſi attachée la gourmette.

L'arc du banquet, eſt cette partie en forme d'arc, dans laquelle entrent les deux extrémités de l'embouchure. Cette partie eſt cachée par les boſſettes, leſquelles boſſettes s'attachent par les deux oreilles, qui en font les deux extrémités; ſçavoir, l'oreille d'en haut attachée au-deſſous de l'œil du banquet, & l'oreille d'en bas, ſur la partie qu'on appelle *Soubarbe.*

Le coude, eſt l'endroit au-deſſous de l'arc du banquet, qui prend un tour circulaire en forme d'S. Les branches droites, qu'on appelle auſſi *Branches à piſtolet* ou *Buades*, n'ont point de coude.

Le Jarret, eſt le milieu de la branche au-deſſous du coude.

Le bas de la branche, eſt l'eſpace vuide qui ſe trouve au-deſſous du jarret & au-deſſus du touret.

Le touret, eſt un clou arrêté dans la partie du

bas de la branche, par une grosse tête, & recourbé par la pointe, pour tenir l'anneau dans lequel on passe les rênes.

Les deux chaînettes sont attachées aux deux branches par chacune deux petits tourets. Pour les chevaux de carosse, au lieu de chaînettes, on y met ordinairement une petite barre de fer, qui tient les branches & le mors plus en état.

Il n'y avoit point autrefois d'œil au haut de la branche, la gourmette étoit attachée au-dessus du mors, comme on voit aux mors à la Genette & à la Moresque.

Il y a présentement quatre sortes de branches en usage; ce sont la branche droite, qu'on appelle aussi *à Pistolet* & *à Buade*; la branche à la Françoise; la branche sans jarret, autrement *œil de Perdrix*, & la branche à la Connétable.

La branche droite, ou à pistolet, qu'on appelle aussi *Buade*, du nom de celui qui l'a inventée, est celle dont on se sert pour les jeunes chevaux, parce qu'elle contraint moins: & pour cela, on fait ordinairement les branches longues, ce qui en rend le mors encore plus doux, la sujétion venant de loin ne contraint pas le cheval si rudement, qu'une branche courte dont l'effet est plus subit.

La branche à la Françoise, est celle qui a un jarret au milieu, qui en interrompt le contour.

La branche sans jarret, ou œil de perdrix, est celle dont la tournure n'est point interrompue par un jarret; & ce qu'on appelle *œil de Perdrix*, est un trou qui sert à passer un touret pour tenir la chaînette.

La branche à la Connétable n'est distinguée de

la Françoise que par le bas de la branche, parce que la gargouille, qui est la partie du devant du bas de la branche, est beaucoup plus alongée & rejettée en dessous, ce qui fait que le trou du touret se trouve aussi rejetté en arriere : & aux autres branches, le trou par où passe le touret se trouve directement au bas de la branche. On l'appelle *à la Connétable*, parce qu'elle est de l'invention de M. le Connétable de Montmorenci, le meilleur homme de cheval de son temps.

Il y a encore une ancienne branche, depuis peu revenue à la mode; c'est une espéce de mors à la Housarde, dont la branche est très-courte & n'a qu'une chaînette. Elle se fait de différentes tournures, comme les autres branches, quelquefois tournée en S, quelquefois toute droite, & quelquefois le trou du touret en dessous. Cette branche peut passer pour les petits chevaux & les coureurs, lorsqu'ils ont la bouche faite, parce qu'elle a moins de poids que les autres branches.

On juge de l'effet de la branche par la ligne du banquet, qui est une ligne à plomb, qu'on tire depuis le haut & le long du banquet, jusqu'au bas de la branche, ce qui en détermine la force ou la foiblesse; ensorte qu'une branche est, ou hardie, ou flasque, ou sur la ligne.

La branche hardie, est celle qui a le trou du touret au-delà de la ligne du banquet, c'est-à-dire le bas de la branche poussé en avant; ce qui augmente plus ou moins l'effet de l'embouchure, selon qu'elle est plus ou moins hardie.

La branche qu'on appelle *Flasque*, est celle qui a le trou du touret en-deçà de la ligne du

banquet, c'eſt-à-dire, rejettée en arriere ; ce qui diminue l'effet de l'embouchure à proportion de ce qu'elle eſt plus ou moins flaſque.

La branche ſur la ligne, eſt celle qui n'eſt ni hardie ni flaſque, dont le bas de la branche n'eſt ni pouſſé en avant, ni rejetté en arriere, mais ſur la ligne du banquet.

ARTICLE III.

De la Gourmette.

LA Gourmette eſt une chaîne compoſée de mailles, de maillons, d'une S, & d'un crochet.

Les mailles qui forment la chaîne de la gourmette, doivent être plus groſſes & plus renflées dans ſon milieu, qu'à ſes extrémités.

Les maillons, ſont les petites mailles qui accompagnent les groſſes mailles allant vers les extrémités, dont deux du côté du crochet, & une du côté de l'S.

L'S eſt la partie de la gourmette, qui tient à un maillon plat & ſoudé, & qui eſt attaché à l'œil droit du banquet.

Le crochet eſt la partie qui tient à l'œil gauche du banquet du côté du montoir, qui ſert à mettre la gourmette, & qui entre dans l'un des deux maillons plats & ſoudés qui ſont de ce côté.

On ſe ſervoit autrefois de gourmettes plates ; mais on a trouvé que les groſſes gourmettes rondes étoient plus douces.

ARTICLE IV.

De la maniere d'ordonner la Bride suivant la différence des Bouches.

IL faut ajuster un mors suivant la structure intérieure de la bouche du Cheval ; les branches selon la proportion de son encolure ; & la gourmette suivant la sensibilité de la barbe.

Le mors doit porter sur les barres, un demi-doigt au-dessus du crochet, & quelquefois un doigt, suivant que la bouche est fendue ; mais s'il portoit plus haut, il feroit froncer la lévre, & offenseroit l'os de la barre, qui est plus tranchant dans cette partie que près du crochet. Il faut aussi prendre garde que l'endroit du mors qui doit porter sur les barres, ne soit pas dans l'ouverture que l'on donne à sa liberté : il faut qu'il appuie à un demi-doigt des talons qui sont les extrémités de la liberté, autrement il blesseroit la langue & les barres ; c'est pourquoi il est de conséquence que le mors soit pris dans la juste largeur de la bouche du cheval. Il faut encore, pour bien asseoir l'embouchure en son lieu propre, que le mors soit droit depuis le pli du banquet environ un pouce & demi, jusqu'à l'endroit où doit commencer la liberté ; autrement l'action en seroit fausse dans la bouche. Il faut aussi que la lévre du cheval soit si exactement logée, qu'elle empêche de voir l'embouchure, & que les piéces qui composent le mors soient bien polies & bien jointes, de crainte de blesser la lévre ou d'offenser les barres.

La grosseur du mors doit être proportionnée

à la fente de la bouche. Quand on donne trop de fer à une bouche peu fendue, cela fait néceſſairement froncer la lévre; & de même ſi la bouche eſt trop fendue, & que le mors ne ſoit pas aſſez gros, il va trop avant dans la bouche, c'eſt ce qu'on appelle, *boire la bride.*

Il faut donner à un cheval qui a la bouche bonne, un ſimple canon avec une branche ſur la ligne; parce que quoiqu'une bonne bouche ne s'offenſe d'aucun mors, il eſt toujours mieux de lui en donner un doux, afin de lui conſerver cette bonne qualité.

On entend par une bonne bouche, celle qui a l'apui ferme & leger, c'eſt-à-dire, qui ne s'ébranle point par le mouvement ferme d'une bonne main, ni par les autres mouvemens qu'on eſt obligé de faire pour aider le cheval.

Les bouches difficiles à emboucher, ſont les bouches trop ſenſibles ou égarées; foibles, trop fortes, trop péſantes, trop ou trop peu fendues, celles qui ont la barbe trop petite, trop plate ou trop élevée, & enfin celles qui font qu'un cheval s'arme.

Des Bouches trop ſenſibles.

La bouche trop ſenſible, eſt celle qui s'offenſe naturellement de toutes ſortes de brides. Cette ſenſibilité ſe connoît, lorſque pour le moindre mouvement de la main, le cheval ſecoue la bride, donne des coups de tête & bat à la main, ce qui arrive d'ordinaire aux chevaux qui ont les barres hautes & tranchantes. La langue ſe trouvant alors tout-à-fait logée dans le canal, elle ne peut ſoutenir l'appui du mors, qui faiſant trop

d'effet sur les barres, est cause que le cheval met sa tête en désordre. Ces coups de tête peuvent aussi venir de meurtrissures & d'ulcéres sur les barres & sur les gencives, accident causé par des embouchures mal ordonnées, & souvent par une mauvaise main. Quelquefois aussi la gourmette aura pu blesser la barbe, qui est une partie aussi sensible que les barres à certains chevaux. Il faut dans ce cas attendre que la plaie soit guérie & consolidée, avant que de songer à l'emboucher : mais quand la barre a été tellement blessée, qu'une portion de la substance de l'os est tombée, quoique les bons remédes & la nature ayent rempli la cavité, cette partie reste toujours plus foible & plus sujette à être offensée.

Plusieurs hommes de cheval se sont servis jusqu'à present du canon à trompe pour emboucher les chevaux qui ont la bouche trop sensible, & qui donnent des coups de tête ; parce que, disent-ils, ce mors n'étant point brisé, & étant tout d'une piéce, il porte également par-tout, & par consequent endort la partie. Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui disent, qu'il est plus convenable de leur donner un simple canon, qui ne joue pas trop ; ensorte qu'il ait en même tems la solidité du canon à trompe & la douceur du simple canon : afin qu'il soit encore plus doux & qu'il endorme la partie, il faut qu'il soit gros près des fonceaux, autant que le permet la fente de la bouche ; & qu'il ait peu de montant, c'est-à-dire, que le milieu du canon ne monte pas trop haut, afin de ne point chatouiller le palais.

Il faut avec cela que l'œil du banquet soit un peu bas, & un peut renversé & courbé en arriere

pour diminuer l'effet de la gourmette ; car il eſt à remarquer que plus l'œil eſt haut, plus la gourmette fait d'effet.

A l'égard de la branche qui convient à ces ſortes de chevaux, on doit en choiſir une dont la tournure ſoit aiſée, ſur la ligne, & un peu longue ; car il faut encore remarquer, comme nous l'avons dit ci-deſſus, qu'une branche longue contraint moins qu'une courte ; parce qu'elle arrive plus facilement à la poitrine, ce qui ſoulage la barre & diminue l'appui du mors.

Des Bouches foibles.

La bouche foible eſt celle qui ne prend d'appui ſur aucun mors que très-difficilement, quelque doux qu'il ſoit, ſans pourtant battre à la main. Les chevaux qui ont ce défaut doivent être embouchés de la même façon que ceux qui ont la bouche trop ſenſible, c'eſt-à-dire, avec un ſimple canon, une branche ſur la ligne & un peu longue, & ſur-tout l'œil bas.

Ceux qui croient, comme nous venons de le dire, pouvoir rectifier les bouches trop ſenſibles ou trop foibles avec le canon à trompe, ſont dans l'erreur ; car cette embouchure étant naturellement rude, & par conſéquent propre à réveiller les barres, elle ne peut convenir que pour les bouches qui ont perdu leur ſenſibilité naturelle ; & principalement pour les chevaux de caroſſe, qui ont beſoin d'un mors plus ſolide que les chevaux de ſelle.

Des Bouches fortes.

On entend par la bouche forte, celle d'un

cheval qui tire à la main. Cette dureté provient ordinairement, ou de l'épaiſſeur de la langue, des lévres & des gencives, qui couvrent les barres & empêchent l'effet du mors, ou de ce que les barres ſont trop rondes & trop baſſes. Quelquefois auſſi un cheval tire à la main par trop de fougue & d'apréhenſion, ou faute d'haleine. Dans ces derniers cas, il faut l'apaiſer par de bonnes leçons, & lui donner une bride convenable à la ſtructure de ſa bouche.

Mais s'il tire à la main pour avoir la langue trop groſſe, les lévres trop épaiſſes, ou les barres trop rondes, il faut lui donner un mors à gorge de pigeon, avec liberté de langue : alors la langue étant dégagée, & ayant la liberté de ſe loger dans l'eſpace vuide du milieu du canon, le mors fera ſon effet ſur les barres. Les embouchures à liberté de la langue ont encore cela d'avantageux, qu'elles empêchent la langue de paſſer par deſſus le mors.

Afin de rendre ces bouches encore plus ſenſibles, il ne faut pas que le mors ſoit trop gros ; mais il doit y avoir moins de fer près des fonceaux, en proportionnant pourtant la groſſeur de l'embouchure à la fente de la bouche.

A l'égard de la branche, elle doit être un peu courte & hardie, ſans pourtant l'être trop ; car en voulant trop contraindre un cheval qui porte haut, au lieu de le ramener, le trop de ſujétion le fait tirer à la main encore davantage.

Des Bouches péſantes.

Un cheval péſe ordinairement à la main ; quand il a les barres épaiſſes, charnues & baſſes,

la langue trop groſſe, l'encolure mal faite & trop épaiſſe, la ganache quarrée & ſerrée. Souvent auſſi un cheval a la tête péſante par foibleſſe naturelle, ſoit aux pieds, aux reins, ou aux hanches ; ce qui fait que ces ſortes de chevaux ſe méfiant de leur force, s'appuient inceſſamment ſur le mors, & s'en ſervent comme d'une cinquiéme jambe ; en ce cas la bride ne remédie point à ces défauts. Il y a ſouvent auſſi des chevaux qui péſent à la main par mauvaiſe habitude, par ignorance & par pareſſe ; alors il faut avoir recours à l'art.

Si le cheval péſe à la main pour avoir la langue & les lévres épaiſſes, & les barres rondes & baſſes, il faut lui donner le même mors qu'à celui qui tire, c'eſt-à-dire, à gorge de pigeon avec peu de fer, & dont la liberté ſoit proportionnée à la groſſeur de la langue. Il faut auſſi lui donner une branche ſans jarret, un peu plus hardie & l'œil un peu plus haut qu'à celui qui tire à la main, afin d'augmenter la force de la gourmette, laquelle ne doit pas être ſi groſſe qu'à l'ordinaire ; parce que ces ſortes de chevaux ont ordinairement la barbe épaiſſe.

Des Bouches trop ou trop peu fendues.

Nous avons dit ci-deſſus que le trop de fer à une bouche peu fendue faiſoit froncer la lévre, & qu'un mors trop peu garni de fer alloit trop avant dans une bouche trop fendue. Suivant ce principe, il eſt aiſé de remédier à ces défauts par le ſimple aſpect de la ſtructure de la bouche ; mais une attention qu'on doit avoir, c'eſt, dans ces ſortes de bouches, de proportionner l'œil à

leur fente ; enforte qu'il foit plus bas aux bouches trop fendues, & plus haut à celles qui le font trop peu ; & cela par une raifon bien fenfible, qui eft, que fi l'œil étoit trop haut & la fente de la bouche trop grande, la gourmette furmonteroit en voulant ramener le cheval : & fi la fente de la bouche étoit trop petite, & l'œil trop bas, la gourmette defcendroit trop.

Des Chevaux qui s'arment.

Les bouches les plus difficiles à emboucher, font celles des chevaux qui s'arment ; parce que dans la bride il n'y a nulle action qui pouffe directement le nez d'un cheval en avant, fon effet étant feulement de retenir & de racourcir l'action d'un cheval.

Les chevaux s'arment de deux manieres : les uns qui ont l'encolure longue, effilée, & le col trop fouple, courbent l'encolure, baiffent le front & apuient la branche contre la poitrine, ce qui ôte tout effet à l'embouchure.

Les autres font ceux qui ont l'encolure renverfée, le gofier tendu, & plein de gros mufcles qui empêchent la ganache de fe loger, furtout fi cette derniere partie eft trop ferrée ; à ceux-ci, la branche apuie contre le gofier, & empêche l'effet du mors & de la gourmette.

De quelque façon qu'un cheval s'arme, il faut lui donner un mors plus doux, avec l'œil bas, car un mors rude le feroit armer encore davantage, puifqu'il ne tombe dans ce défaut que pour éviter la fujétion du mors.

Les branches à la Houfarde, dont nous avons parlé ci-devant, avec le mors ajufté aux parties

intérieures de la bouche, réussissent assez bien aux chevaux qui s'arment en apuyant la branche contre le gosier ; & le bridon est bon pour désarmer ceux qui s'encapuchonnent.

A l'égard de la gourmette, elle doit être grosse aux chevaux qui ont la barbe maigre, élevée & trop sensible, afin de ne pas estropier cette partie ; & moins grosse aux barbes charnues & garnies de poil, afin de réveiller le sentiment dans cet endroit.

Il faut à toutes sortes de gourmettes, que l'S & le crochet soient bien faits, c'est-à-dire, qu'ils doivent être courbés, pour accompagner & suivre la rondeur de la lévre & descendre jusqu'au coude de la branche, autrement ils pinceroient la lévre, & offenseroient cette partie.

Une autre attention absolument nécessaire, c'est de savoir placer la gourmette sur son plat, afin qu'elle n'estropie point la barbe. De trois côtés qui se trouvent à une gourmette, il y en a deux, dont les mailles qui forment la chaîne, sont fendues ; & le troisieme où elles ne le sont point. Si c'est le côté qui n'est point fendu, qui paroît à l'extérieur, lorsque la gourmette est placée, alors elle est sur son plat.

Lorsque la barbe d'un cheval est trop sensible, on met à la gourmette un feutre, qui est un morceau de vieux chapeau, ou de cuir large de deux pouces, de la longueur de la gourmette, fendu aux deux extrémités, afin de pouvoir passer la gourmette dedans, ensorte qu'il soit placé entre la barbe & la gourmette, ce qui soulage cette partie, & ôte la dureté de la gourmette.




Les differentes espéces de Fers.
Pince
Branche
Fer d'un pied de devant
Pince
Branche
Fer d'un pied de derriere
Branche
Crampon
Pinçon
Fer d'un cheval de Carosse.
Fer à demi pantoufle
Fer à pantoufle
Fer à lunette
Fer à tous pieds
Instrumens pour la Ferrure.
Brochoir
Rape
Triquoise
Rogne Pied
Boutoir

Il ne ſuffit pas de ſçavoir emboucher toutes ſortes de chevaux, par rapport à leurs différentes bouches. La meilleure de toutes les brides, ſans une bonne main, & ſans beaucoup de prudence dans le Cavalier, ſeroit inutile.

C'eſt par l'art qui renferme les bonnes leçons, ſagement pratiquées, & ſecondées d'une bride qui n'offenſe point la bouche d'un cheval, que l'on parvient à le dreſſer.

CHAPITRE VII.

De la Ferrure.

LA Ferrure eſt de toutes les parties qui regardent la connoiſſance du Cheval une des plus utiles, & qui mérite le plus d'attention; puiſqu'on voit tous les jours pluſieurs braves chevaux périr par les pieds qui ſont le fondement de tout l'édifice, pour avoir été mal ferrés, & faute de ſçavoir y apporter reméde.

Pour bien ordonner la Ferrure, il faut connoître les inſtrumens qu'on emploie pour cet uſage; les termes dont ſe ſervent les Maréchaux; les noms des parties du fer, & leur différence par rapport aux différens pieds; ce que nous allons traiter dans les articles ſuivans.



ARTICLE PREMIER.

Des Inſtrumens dont on ſe ſert pour ferrer un Cheval ; des termes uſités parmi les Maréchaux ; des noms des parties du Fer & de leur différence.

LEs principaux inſtrumens dont on ſe ſert pour ferrer un Cheval, ſont le Brochoir, le Boutoir, la Triquoiſe, le Rogne-pied, la Rape & le Repouſſoir.

Brochoir, eſt le marteau dont ſe ſervent les Maréchaux pour attacher les cloux au pied du cheval.

Boutoir, eſt un inſtrument d'acier, garni d'un manche de bois, avec lequel on pare le pied.

Triquoise, eſt une tenaille qui ſert à couper les cloux avant que de les river, & à ôter le fer.

Rogne-pied, eſt un morceau d'acier, long environ d'un demi pied, tranchant d'un côté, avec un dos de l'autre ; lequel ſert à couper la corne qui paſſe au-delà du fer quand il eſt broché, & à couper, avant que de river les cloux, le peu de corne qu'ils ont fait éclater.

Rape, eſt une eſpéce de lime, longue environ d'un pied, garnie d'un manche de bois ; laquelle ſert à unir le pied & les rivets, quand le cheval eſt ferré.

Repoussoir, eſt une eſpéce de gros clou, dont on ſe ſert pour chaſſer & faire ſortir les cloux du pied du cheval, lorſqu'on veut le déferrer.

Les termes les plus uſités qui regardent la ma-

niere de ferrer, ſont Forger, Brocher, Parer, Percer maigre, Percer gras, Étamper, Enclouer, Couder.

FORGER, c'eſt ajuſter un fer ſur l'enclume.

BROCHER, c'eſt attacher les cloux au pied avec le brochoir.

PARER, c'eſt couper la corne & la ſole avec le boutoir

PERCER MAIGRE, c'eſt lorſque les trous du fer ſont percés près du bord du fer en dehors.

PERCER GRAS, c'eſt lorſque les trous du fer ſont percés près du bord de dedans.

ETAMPER, c'eſt la même choſe que percer; ainſi on dit également étamper maigre, étamper gras; au lieu de percer maigre, percer gras.

ENCLOUER un cheval, c'eſt lorſque les cloux rencontrent le vif, qui eſt la chair dont le petit pied eſt entouré, entre la ſole & le ſabot: ou bien lorſqu'un clou ſerre la veine qui entoure le petit pied.

COUDER, c'eſt lorſqu'en brochant un clou, il ſe plie ou ſe coude.

LE FER d'un cheval eſt une piéce de fer, plate, tournée en rond du côté de la pince; compoſée de deux branches, d'une pince, de deux éponges, & quelquefois d'un ou de deux crampons.

LES BRANCHES, ſont les deux côtés du fer.

LA PINCE, eſt la partie arondie du devant du fer.

L'EPONGE, eſt le bout de chaque branche près du talon.

CRAMPON, eſt le retour du fer en deſſous, à l'endroit des éponges.

Il faut remarquer que les fers des pieds de devant ſont différens de ceux de derriere ; en ce que les premiers ſont percés à la pince, & non auprès du talon ; & que ceux de derriere le ſont au talon, & non à la pince ; parce que les pieds de devant ont plus de corne à la pince qu'au talon ; & ceux de derriere en ont plus au talon qu'à la pince.

Il y a quatre ſortes de fers en uſage ; ſavoir, le fer ordinaire, le fer à pantoufle, le fer à demi-pantoufle, & le fer à lunette.

Il y en a encore un cinquieme qu'on appelle, *Fer à tous pieds*, qui ſe plie au milieu de la pince, s'élargit & ſe ſerre ſelon la forme du pied. On s'en ſert en voyage, quand un cheval a perdu ſon fer.

LE FER ORDINAIRE, eſt également plat partout, & accompagne la rondeur d'un pied bien fait.

LE FER A PANTOUFLE, eſt celui qui a le dedans de l'éponge plus épais de beaucoup que le dehors, enſorte que la partie qui s'applique contre la corne va en talus.

DEMI-PANTOUFLE, eſt l'éponge du fer un peu tournée en talus, & un peu plus épaiſſe du côté de dedans, mais pas tant que le fer à pantoufle, enſorte qu'il paroît voûté en dedans.

LE FER A LUNETTE, eſt celui dont les éponges ſont coupées juſqu'au premier trou.

Nous dirons l'uſage de ces fers en parlant des différens pieds.

ARTICLE II.

Des Régles pour bien ferrer.

IL y a quatre Régles principales qui ſervent de méthode pour ferrer les Chevaux qui ont de bons pieds ; ſçavoir,

PINCE DEVANT, TALON DERRIERE.

N'OUVRIR JAMAIS LES TALONS.

EMPLOYER LES CLOUX LES PLUS DELIÉS DE LAME.

FAIRE LES FERS LES PLUS LEGERS SELON LE PIED ET LA TAILLE DU CHEVAL.

Selon la premiere de ces Régles, qui eſt pince devant, talon derriere, il faut brocher les cloux à la pince des pieds de devant, & non au talon, pour ne point enclouer un cheval ; parce que le talon des pieds de devant, eſt plus foible que la pince, y ayant peu de corne : Et au contraire, il faut brocher au talon des pieds de derriere, & non à la pince, parce que la pince eſt plus foible.

La ſeconde Régle, qui eſt de n'ouvrir jamais les talons, ſignifie qu'il ne faut ni trop couper, ni creuſer le dedans du pied du côté des talons en parant : cela ſépareroit les quartiers d'avec le talon, & par conſéquent affameroit & ruineroit le pied, qui au lieu de s'élargir, ſe ſerreroit & s'étreciroit davantage ; parce que les talons étant creuſés, les quartiers ſe rapprochent néceſſairement, ſerrent & preſſent le petit pied.

La troiſieme Régle eſt d'employer les cloux les plus deliés de lame ; parce que les cloux trop épais, faiſant un grand trou, ſoit en bro-

chant, ſoit en arrivant, font éclater la corne; & avec cela les gros cloux ſont plus ſujets à enclouer, que les autres, ſurtout aux pieds ou il y a peu de corne.

Aux fers des chevaux de carroſſe, on emploie des cloux plus gros; à cauſe de la forme du pied, qui doit être naturellement plus groſſe; mais ils doivent toujours être déliés de lame, à proportion de la grandeur & de l'épaiſſeur du fer.

La quatrieme Régle, c'eſt d'employer les fers les plus legers, ſelon le pied & la taille du cheval; parce que les fers trop peſans foulent les nerfs, laſſent & fatiguent le cheval, & ſont ſujets à ſe détacher & à ſe perdre par le moindre heurt ou la moindre pierre qu'un cheval rencontre.

Outre ces quatre Régles générales, il y en a encore de particulieres, & auſſi eſſentielles à obſerver.

1°. Il faut que le fer accompagne la rondeur du pied juſqu'auprès du talon, afin que le cheval marche plus à ſon aiſe, & que les éponges ne débordent guéres au talon; ce qui l'empêchera de forger en marchant, & de ſe déferrer.

2°. Le fer doit porter juſtement ſur la corne; car s'il portoit ſur la ſole, qui eſt une corne plus tendre, il feroit boiter le cheval. C'eſt auſſi pour cette raiſon, qu'il ne faut pas qu'il ſoit bordé par dedans, ni étampé trop gras, c'eſt-à-dire, les cloux percés trop en dedans.

3°. Il ne faut pas que les cloux ſoient brochés plus haut les uns que les autres, mais également en rond, de peur que quelque clou étant trop élevé, ne ſerre la veine qui entoure le petit pied.

4°. Quand les cloux sont brochés, il faut bien les river, afin que le cheval ne se coupe pas ; ce qui arrive aux chevaux vieux ferrés, ausquels les cloux s'enfoncent dans le fer à mesure qu'il s'use; ce qui fait sortir les rivets.

5°. Enfin quand le cheval est ferré, il faut raper le pied tout autour, afin de l'unir & de lui donner une forme ronde & égale, & d'émousser les pointes des rivets qui pourroient déborder. Il est à remarquer qu'il y a des chevaux qui ont les pieds si durs & si secs, qu'on ne peut brocher un clou sans qu'il coude. Il faut avant que de les ferrer, leur tenir les pieds de devant dans la fiante mouillée, environ une demi-journée, pour leur attendrir la corne. On doit bien se donner de garde de souffrir qu'on leur brûle les pieds avec un fer chaud, comme fond la plûpart des Maréchaux, afin qu'ils soient plus aisés à parer. Cette méthode ne vaut rien : par-là on desséche le pied, on l'affame, & on en ôte la substance : mais comme pour les chevaux de carosse on est obligé de mettre un pinçon à la pince du fer, lequel pinçon est un retour du fer qui entre dans la pince du pied, pour entretenir le fer droit, & l'empêcher de se jetter ou en dedans ou en dehors, ce qui feroit que le cheval se couperoit ou se déferreroit ; dans cette occasion on ne peut pas se dispenser de faire chauffer ce pinçon, afin qu'il puisse s'enfoncer dans la corne; mais tout le reste du fer doit être froid.

Les Régles ci-dessus sont pour les chevaux qui ont bon pied. Il faut présentement examiner la ferrure qui convient à ceux qui ont les

pieds défectueux, qui sont les talons bas, les pieds plats, les pieds combles, les, pieds encastelés; ceux qui sont droits sur membres, bouletés; ceux qui ont les jambes arquées; ceux qui sont rampins; ceux qui bronchent, qui se coupent en marchant; & enfin ceux qui ont été fourbus, ou qui ont eu un étonnement de sabot.

Des Talons bas.

Il y a deux sortes de talons bas : quelques chevaux ont le talon bas & la fourchette grasse; d'aurres ont le talon bas & serré.

Les talons bas & la fourchette grasse, sont de très-mauvais pieds : on a coûtume pour suppléer à ce défaut, d'épaissir le fer à l'endroit des éponges; mais cela ne dure qu'autant qu'il est neuf : c'est pourquoi il faut nécessairement mettre à ces sortes de chevaux des crampons pour empêcher le talon & la fourchette de porter à terre; & afin que la nourriture se jette du côté du talon, il ne faut presque point creuser dans les quartiers, mais parer la fourchette plate; par ce moyen le talon se fortifiera : il faut aussi à chaque ferrure couper un peu de la pince & percer le fer maigre en pince, de peur d'enclouer.

A l'égard de ceux qui ont le talon bas & serré, il faut leur donner un fer à pantoufle, avec l'éponge droite & épaisse en dedans pour élargir & faire pousser le talon en dehors, à mesure qu'il croîtra; ne point creuser les talons; & rogner la pince à chaque ferrure. Comme ces sortes de fers ne manqueront pas de causer quelque douleur aux pieds les premiers jours, il faut les

les tenir dans la fiante mouillée pour adoucir la corne & la faire pouſſer.

Des Pieds plats.

Les pieds plats, ſont ceux dont les quartiers s'élargiſſent trop en dehors, ce qui fait que la fourchette porte ordinairement à terre, & fait boiter le cheval. C'eſt un défaut conſidérable, ſurtout aux jeunes chevaux; parce que les quartiers s'élargiſſent de plus en plus, à moins qu'on n'y apporte reméde de bonne heure.

La maniere de ferrer qui convient le mieux à ces ſortes de chevaux, c'eſt de leur mettre des fers dont les branches & a la pince ſoient plus droites que la forme des quartiers & de la pince du pied, & de les percer maigre. Chaque fois qu'on les ferre, on ôte avec le rogne-pied, ce qui déborde de la pince & des quartiers. Comme par cette ferrure il eſt impoſſible que le fer ne porte un peu ſur la ſole, il faut après que le cheval a été ferré, lui mettre dans le pied un reſtraintif, comme il eſt dit dans la troiſiéme Partie, & ne pas le faire travailler de quelques jours, afin qu'il s'accoûtume à cette ferrure.

Si le pied pouſſe trop vers la ſole & ſe reſſerre du côté des talons, il faut ſe ſervir du fer à pantoufle, afin de les élargir, d'empêcher la ſole de trop pouſſer, & de faire paſſer la nourriture du côté du talon : & il ne faut point dans cette occaſion que les branches du fer ſoient droites.

Des Pieds combles.

Le pied comble eſt celui qui a la ſole plus haute que la corne, les uns plus, les autres moins.

Ce défaut, qui eſt ordinaire aux chevaux élevés dans les pays marécageux, vient de ce que la nourriture pouſſe trop à la pince & à la ſole, au lieu de paſſer au talon : c'eſt auſſi pour cela que preſque tous les pieds combles, quoiqu'ils s'élargiſſent du côté des quartiers, ſe ſerrent au talon, qui ſe trouve privé de nourriture.

Suivant la ſtructure de ces pieds, il eſt aiſé de voir qu'il faut leur donner des fers à pantoufle avec les éponges étroites & épaiſſes en dedans, afin d'ouvrir les talons, & de contraindre la nourriture, ſuperflue à la pince & à la ſole, de paſſer au talon. Il faut auſſi pour la même raiſon, racourcir à chaque ferrure la pince du fer, & percer maigre en pince.

Il y a quelques Maréchaux qui ſe ſervent de fers voûtés pour ces ſortes de pieds. Cette méthode ne vaut rien : car bien loin de ſoulager les pieds, on les ruine par la ſuite, parce que le pied prenant la forme du fer, la nourriture pouſſe toujours à la ſole ; ce qui rend le pied comble & difforme de plus en plus, & empêche le cheval de marcher ſurement, n'appuyant que ſur le milieu du fer. Il y a pourtant des pieds auſquels la ſole ſurmonte plus dans un endroit que dans l'autre, ce que les Maréchaux appellent *Ognons*. Pour ſe ſervir de ces chevaux, on eſt obligé néceſſairement de voûter le fer.

Il y en a qui font barer les veines dans les pâturons, pour arrêter en haut la nourriture qui va à la ſole ; ce qui réuſſit quelquefois : mais pour les chevaux qui ont les pieds ſi combles, qu'on ne peut les rétablir par cette méthode, il faut les envoyer à la charrue, dans un pays dont le terrein

ſoit doux : ils pourront peut-être ſe rétablir, en obſervant la méthode de les ferrer comme il a été dit cy-deſſus.

Des pieds encaſtelés.

On appelle cheval encaſtelé, comme nous l'avons déja dit, celui dont les talons ſont ſi ſerrés, & preſſent ſi fort le petit-pied, qu'ils l'empêchent de marcher à ſon aiſe, & le font ſouvent boiter. Il n'y a guéres que les chevaux de légere taille & élevés dans les pays ſecs, qui ſoient ſujets à l'encaſtelure. La cauſe de ce mal vient de la mauvaiſe forme du pied, qui au lieu d'avoir la rondeur ordinaire juſqu'auprès des talons, ſe ſerre & s'étrécit dans cet endroit. Les pieds trop longs, ſecs, & privés d'humeur, ſont pour la plûpart encaſtelés. Une ferrure mal ordonnée cauſe ſouvent auſſi cet accident. Comme les chevaux encaſtelés marchent ordinairement de la pince, pour éviter la douleur du talon, cette démarche leur racourcit le nerf, & leur rend par la ſuite les jambes arquées. Pour prévenir & corriger ce mal, il faut en parant les pieds, abbatre les talons plats, ſans creuſer les quartiers ; il faut auſſi parer la fourchette plate, & laiſſer la ſole forte au talon : car, comme on l'a déja dit, en creuſant les quartiers, on affoiblit les talons & l'on ôte la force du pied ; enſorte que les quartiers venant naturellement à ſe raprocher pour remplir le vuide, ils preſſent néceſſairement le petit-pied, & cauſent de la douleur dans cette partie, ce qui fait boiter le cheval.

Après avoir ainſi paré le pied, il faut le ferrer à pantoufle, (le propre de cette ferrure étant d'é-

largir les talons) parce que le dedans de l'éponge étant de beaucoup plus épais que le dehors, la corne eſt obligée de pouſſer en dehors; & en renouvellant pluſieurs fois cette ſorte de ferrure, le talon s'élargit, & cette partie prend de la force. Il faut que le dedans de l'éponge ſoit trois fois plus épais que le dehors, & qu'elle ſoit étroite, afin que la partie de dedans porte peu ſur la ſole.

Comme les chevaux encaſtelés ont ordinairement le pied ſec, il faut avant de les ferrer, leur tenir les pieds dans de la fiente mouillée, environ l'eſpace d'une demi-journée; l'humidité leur attendrit la corne, la rend plus aiſée à parer, & prépare le talon à s'élargir plus facilement. J'ai vû beaucoup de chevaux guérir de l'encaſtelure par ce moyen. Il faut auſſi de deux jours l'un graiſſer les talons & le tour de la couronne avec l'onguent de pied décrit dans la troiſiéme Partie.

Lorſqu'on eſt obligé de faire un voyage avec un cheval encaſtelé, il ne faut pas lui abbatre les talons, comme il eſt expliqué ci-deſſus; car on doit lui conſerver cette partie dans ſa force, afin qu'il puiſſe fournir la route; mais après le voyage, il faut reprendre la méthode ci-deſſus.

Quand un cheval eſt abſolument ſi encaſtelé que la ferrure ſeule ne peut y remédier, parce qu'il aura été négligé ou mal ferré, le reméde eſt de le deſſoler, ſuivant la maniere expliquée au Traité des Opérations.

Lorſqu'on s'apperçoit qu'un talon veut ſe ſerrer, il faut le ferrer à demi-pantoufle, dont l'éponge du fer eſt un peu tournée en talus du

côté de dehors, & un peu plus épaiſſe du côté de dedans; de façon pourtant que le dedans des éponges ne porte pas tout-à-fait ſur la ſole. Il faut avec cela obſerver la même maniere de le parer, comme pour les pieds tout-à-fait encaſtelés; c'eſt-à-dire, ne point creuſer dans les quartiers, parer la fourchette plate, racourcir le pied à la pince à chaque ferrure, & percer maigre en pince.

Les chevaux qui ont des ſeymes (accident qui provient ordinairement de ſéchereſſe & de talons ſerrés) doivent auſſi être ferrés à demi-pantoufle, pour les raiſons que nous avons dites ci-deſſus; & ſi les talons continuent de ſe ſerrer, il faut leur donner un fer à pantoufle.

Des Chevaux droits ſur membres, bouletés, qui ont les jambes arquées, & qui ſont rampins.

La maniere de ferrer les chevaux qui ſont droits ſur membres, qui ont les jambes arquées & qui ſont rampins, c'eſt de leur abbatre les talons fort bas, ſans pourtant creuſer les quartiers; cela leur fait baiſſer le boulet, & contraint le nerf de s'étendre. Il faut auſſi que le fer déborde à la pince environ d'un demi-doigt, & qu'il ſoit plus épais en cet endroit, parce que ces chevaux uſent plus le fer en pince qu'ailleurs.

Quand le cheval eſt tout-à-fait bouleté, c'eſt-à-dire, que l'os du boulet ſe pouſſe ſi fort en avant qu'il paroît ſortir de ſa place, il faut lui abattre le talon juſqu'au vif; faire déborder le fer de deux doigts à la pince; lui graiſſer le nerf de

la jambe avec l'onguent décrit dans la troiſiéme Partie ; le promener tous les jours au petit pas ſur un terrein doux, juſqu'à ce que le boulet ait repris ſa place. C'eſt la ſeule maniere de ferrer ces ſortes de pieds, mais elle réuſſit rarement, s'ils ont été négligés.

Il y a beaucoup de perſonnes qui font énerver un cheval aux ars, lorſqu'il eſt bouleté, ou qu'il a les jambes arquées : cette méthode eſt fort bonne ; on en trouvera l'explication dans le Traité des Opérations.

Des Chevaux qui bronchent, & de ceux qui ſe coupent.

Lorſqu'un cheval eſt ſujet à broncher, on a coutume de lui abbatre la pince du pied & de racourcir le fer en pince, afin qu'il ne rencontre pas ſi facilement les pierres : mais ce défaut, qui eſt ordinaire aux chevaux qui ſont foibles du devant, ou qui ont les jambes uſées, ſe racommode rarement par la ferrure.

A l'égard des chevaux qui ſe coupent en marchant, cela arrive aux uns, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de marcher, enſorte que portant mal leurs jambes, ils s'attrapent avec le fer ; d'autres, par foibleſſe de reins, traînent les jambes au lieu de les lever & de les porter droit : ſouvent auſſi la mauvaiſe ferrure cauſe ce déſordre, ſoit parce que le fer déborde ou que les rivets ſont trop longs : d'autres, enfin, par laſſitude après un long travail : le repos eſt le ſeul reméde pour ces derniers.

C'eſt l'uſage aux chevaux qui ſe coupent du

devant, de leur abbatre le quartier de dehors de chaque pied; on ſerre auſſi l'éponge de dedans & on la coupe courte & au niveau du talon : il faut avec cela river les cloux, de façon que les rivets entrent dans la corne & qu'ils ne débordent pas. Aux jambes de derriere on obſerve la même choſe, & l'on met un petit crampon en dedans, ſans qu'il déborde; le cheval en marche plus ouvert & plus à ſon aiſe. Voilà la ſeule façon de ferrer ces ſortes de chevaux; mais ſi c'eſt par mauvaiſe habitude, par foibleſſe, ou par laſſitude qu'un cheval ſe coupe, la ferrure ſeule ne leur ôte point ce défaut.

Il y a certains chevaux, qui, ſans ſe couper, portent ſi mal leurs pieds en marchant, qu'ils uſent tous leurs fers en dehors : il faut leur mettre un crampon en dehors.

A l'égard des chevaux fourbus, ou qui ont eu un grand étonnement de ſabot, il ne faut pas leur parer ni abbatre la pince, afin de conſerver dans ſa force la ſole, qui dans ces accidens pouſſe & s'abaiſſe du côté de la pince & vers le milieu du ſabot : mais avec toutes les précautions qu'on peut apporter, lorſque la fourbure eſt tombée ſur la ſole, on ne rétablit que très-difficilement ces ſortes de pieds par la ferrure.

Il nous reſte à dire un mot de l'uſage des crampons, qu'on met en Allemagne à preſque tous les chevaux, même à ceux de manége. Les perſonnes qui ſont pour les crampons, diſent qu'ils tiennent un cheval plus ferme & plus aſſuré ſur ſon derriere, qu'ils l'empêchent de gliſſer & de tomber ſur le cul, ce qui pourroit lui cauſer un effort de reins. Ceux au contraire qui ne les

admettent point, disent qu'ils ruinent & foulent les nerfs, causent des seymes, rendent les chevaux droits sur jambes, bouletés & rampins, leur font devenir les jambes arquées, parce qu'ils font racourcir le nerf. Quoique ces dernieres raisons soient non-seulement plausibles, mais vraies; je crois cependant qu'il y a des occasions, où les crampons sont nécessaires; lorsque, par exemple, on est obligé de marcher sur un terrein glissant, sur le pavé, sur la glace; parce qu'alors la conservation du Cavalier est préférable à celle des jambes du cheval.

CHAPITRE VIII.

De la Selle.

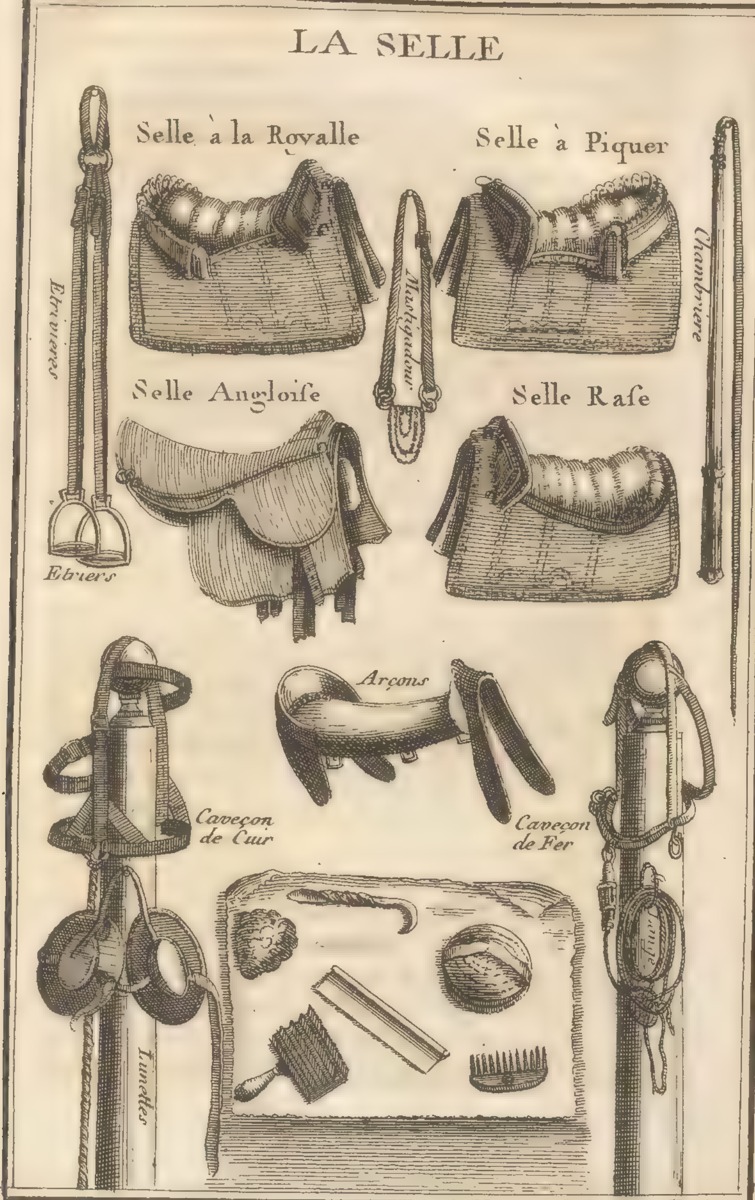
UNE selle mal ordonnée cause souvent des blessures si longues & si dangereuses à un Cheval, qu'il est absolument nécessaire qu'un Cavalier en connoisse toutes les parties, afin de pouvoir la faire construire de maniere qu'elle ne cause point d'accident; & de sçavoir apporter remède à ceux qui arrivent quelquefois malgré les précautions qu'on a prises.

La connoissance des différentes sortes de selles & de leur usage, ne lui est pas moins nécessaire.

ARTICLE PREMIER.

Des parties de la Selle.

LA Selle est composée des arçons, des bandes, des bâtes, du pommeau, du garot ou



Dheulland Sculp.

de l'arcade, du siége, des panneaux, des quartiers & des contre-sanglots.

Les appartenances de la selle, sont le poitrail, les sangles, le surfaix, les porte-étriers, & la croupiere.

Des Arçons.

Les arçons sont deux piéces de bois de hêtre, tournées en rond pour embrasser le dos du cheval, donner la forme à une selle, & la tenir en état. Il y a l'arçon de devant & celui de derriere.

L'arçon de devant est composé du garot ou de l'arcade des liéges, des mammelles & des pointes.

LE GAROT ou l'arcade, est la partie de l'arçon de devant qui est au-dessus du garot du cheval.

LE POMMEAU est attaché au haut du garot.

LES MAMMELLES, sont les parties de chaque côté de l'arçon qui s'appliquent au défaut des épaules, au-dessous du garot du cheval, dans l'endroit où finit l'arcade de l'arçon.

LES POINTES, sont les extrémités de chaque côté des arçons, tant de devant que de derriere.

LES LIÉGES, sont des morceaux de bois plats & élevés au-dessus de chaque arçon de devant, sur lesquels on chausse les bâtes.

L'arçon de derriere est différent de celui de devant, en ce qu'il est d'une tournure plus large & plus ronde. Il y a sur la partie supérieure une piéce de bois élevée qui accompagne la ron-

deur du haut de l'arçon, qu'on appelle *Troussequin*, & qui sert à assurer les bâtes de derriere.

Pour rendre les arçons plus forts & plus durables, on les nerve avec des nerfs de bœuf battus & réduits en filasse, que l'on cole tout autour des arçons, & sur-tout dans les jointures, avec de la cole d'Angleterre. Lorsqu'ils sont secs, on cloue en dedans de chaque arçon, jusqu'au bout des pointes, une bande de fer de tole : on en met aussi une petite derriere le pommeau pour tenir & assembler les deux liéges ; & deux autres à l'arçon de derriere pour tenir le troussequin. Lorsque les arçons sont ferrés, on les entoure d'une toile neuve trempée dans la cole d'Angleterre.

Des Bandes

Les bandes sont deux pieces de bois, plates & larges d'environ trois doigts, qui sont clouées & attachées à chaque côté des arçons, pour tenir & arrêter l'arçon de devant avec celui de derriere : ces bandes doivent porter également le long du dos du cheval, au-dessous de l'épine, afin d'empêcher l'arçon de devant de porter sur le garot, & celui de derriere sur les rognons.

Les bandes se faisoient autrefois de fer, comme on le pratique encore en Province ; mais elles se plient & blessent le cheval, soit par le poids du Cavalier, ou par quelqu'autre accident ; ce qui n'arrive point aux bandes de bois, à moins qu'elles ne se cassent. Il est aisé de s'en appercevoir.

Des Bâtes.

On appelle *Bâtes*, les parties qui ſont élevées au-deſſus de chaque arçon, c'eſt-à-dire, ſur les liéges de l'arçon de devant, & ſur le trouſſequin de celui de derriere. Les bâtes ſervent à tenir un Cavalier plus ferme dans la ſelle : elles ſont beaucoup plus élevées aux ſelles à piquer qu'aux ſelles à la royale ; & autrefois on les faiſoit beaucoup plus élevées qu'elles ne le ſont à préſent.

Des Panneaux.

Les panneaux ſont deux couſſinets de toile, remplis de bourre, placés & attachés au-deſſous de la ſelle pour la tenir un peu élevée au-deſſus du corps du cheval, afin que les arçons & les bandes ne touchent pas au garot, aux rognons ou ſur les côtes.

Du Siége.

Le ſiége eſt l'endroit du haut de la ſelle où le Cavalier eſt aſſis. Autrefois le ſiége étoit fort rembouré & creux dans le milieu : on le rembourre peu préſentement & on le fait uni ; parce qu'on s'eſt apperçu que les ſiéges trop rembourés & enfoncés dans le milieu, échauffoient & écorchoient les feſſes du Cavalier.

Des Quartiers.

Les quartiers, ſont des piéces de cuir qui entourent les deux côtés de la ſelle, & empêchent la genouillére de la botte de porter contre le ventre du cheval ; c'eſt pour cela qu'on les fait

assez larges ; car lorsqu'ils sont trop étroits, & qu'ils ne descendent pas assez bas, ils se retroussent par le mouvement du cheval, & font plier & baisser la genouillére ; ce qui incommode le Cavalier, & souvent lui écorche les jarrets & les genoux, en appuyant contre la pointe des arçons de devant.

Des Contre-sanglots.

On appelle contre-sanglots de petites courroies qui sont clouées & attachées ferme aux arçons de devant & de derriere, & qui servent à attacher les sangles. On en met deux à chaque côté des arçons. On les fait du meilleur cuir qu'on puisse trouver, c'est-à-dire du cuir de Hongrie, de peur qu'ils ne se cassent.

A l'égard des sangles & du surfaix, du poitrail, de la croupiere, des boucles & des ardillons ; ce sont des parties si connues, que la définition en seroit superflue.

ARTICLE II.

Des différentes Selles & de leur usage.

ON se sert communément de quatre sortes de selles, qui sont, la selle à piquer, la selle à la royale, la selle angloise, & la selle rase.

La selle à piquer, est celle dont on se sert pour le manége & pour dresser les jeunes chevaux. Elle différe des autres selles en ce que les bâtes de devant & de derriere sont fort élevées au-dessus des arçons, afin de tenir les cuisses du Cavalier plus fermes : leur hauteur doit être d'environ quatre pouces.

La selle à la royale, qui est la plus en usage, soit pour la guerre, soit pour la campagne, a les bâtes moins élevées que la selle à piquer, elles ne le doivent être que de deux pouces & demi. Il est à remarquer que depuis quelques années, on ne met plus de pommeau à cette sorte de selle, à cause des accidens auxquels le Cavalier étoit exposé en cas de chute, ou lorsque le cheval se renverse.

La selle angloise & la selle rase, sont celles dont on se sert pour la chasse. La premiere n'a point de bâtes, ni devant ni derriere; & la selle rase n'a des bâtes que devant, élevées seulement de deux pouces. La selle angloise est suivant sa structure la plus légere; mais aussi un Cavalier n'a pas le même avantage que sur les autres.

Il y a deux qualités à observer dans une selle pour qu'elle soit bonne & bien faite, sçavoir d'être juste au cheval & commode au Cavalier.

Pour être juste au cheval, il faut d'abord, qu'elle soit bien placée; c'est-à-dire, au milieu du corps; ensorte que l'arçon de devant soit au défaut des épaules, & que la selle porte également par-tout, sans toucher, ni sur le garot, ni sur l'épine du dos, ni sur les rognons: il faut pour cela que l'arçon de devant & celui de derriere prennent le même tour que les côtes; car si l'arçon de devant est trop étroit de pointes, il sera vuide aux mammelles, & blessera le cheval à l'endroit des pointes: si au contraire, l'arçon est trop large de pointes, il blessera aux mammelles; & lorsqu'une selle est trop large d'arçons, elle blesse au garot, sur le dos, ou sur les rognons; c'est-à-dire, dans l'endroit où elle le pressera trop.

Non-ſeulement les arçons doivent être bien faits & proportionnés au corps du cheval ; mais il faut encore que les panneaux ſoient aſſez & également rembourrés, pour empêcher la ſelle de porter dans aucun endroit. La bourre de crin ou de poil de cerf, s'endurcit moins à la ſueur, que celle de bœuf. La toile des panneaux doit auſſi pour cette raiſon, être déliée & fine ; parce que la groſſe toile prend trop de ſueur, & par conſéquent s'endurcit bientôt.

Lorſqu'on veut conſerver les chevaux qui ſuent beaucoup, & qui par conſéquent ſe foulent aiſément, on fait ajuſter & coudre ſous les panneaux une peau de chevreuil ou de biche, enſorte que le poil ſoit contre le poil du cheval : l'uſage de cette peau eſt excellent.

Afin qu'une ſelle ſoit commode au Cavalier, il faut qu'elle ſoit près du cheval ; c'eſt-à-dire, qu'il y ait peu d'épaiſſeur entre les cuiſſes du Cavalier & le corps du cheval ; que le ſiége ne ſoit pas plus élevé du devant que du derriere ; que les bandes ſoient moins larges & plus près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant qu'à celui de derriere ; parce que ſi elles deſcendoient trop bas, en ſerrant les cuiſſes, on rencontreroit les bandes : il faut encore qu'une ſelle ſoit plus ou moins longue ſur bandes, à proportion de la groſſeur du ventre & des cuiſſes du Cavalier, & de la longueur du corps du cheval

On doit avoir la même attention pour les appartenances de la ſelle.

Le poitrail ne doit pas deſcendre plus bas que la jointure du devant de l'épaule ; autre-

ment il en empêcheroit le mouvement, ce qui dépend des potences plus ou moins longues : il faut auſſi que les boucles du poitrail ſoient placées de façon qu'elles ne coupent pas le poil.

Les ſangles doivent être fortes & larges avec des boucles à l'angloiſe, qui ſont les meilleures : outre qu'elles ne ſe caſſent pas facilement, elles ne déchirent point la botte avec les ardillons, dont la pointe eſt recourbée & aſſurée.

La meilleure croupiere eſt celle qui eſt attachée à la ſelle par une boucle ſans ardillons : il y a une autre boucle au milieu, par le moyen de laquelle la croupiere s'allonge & ſe racourcit aiſément. Il faut bien prendre garde que la boucle ne porte pas ſur les rognons, elle bleſſeroit le cheval ; & lorſqu'on s'apperçoit qu'elle coupe le poil, il faut y ajuſter un morceau de peau de chevreuil ou de veau, & que le poil ſoit contre le poil du cheval.

Le culeron de la croupiere, doit être plus gros que petit, afin de ne pas écorcher le cheval ſous la queue ; accident qui arrive ſouvent aux chevaux bas du devant, & par la même raiſon aux jumens qui ſont ſujettes à s'écorcher dans cet endroit. On donne à ces ſortes de chevaux une ſelle plus haute du devant qu'à l'ordinaire, & l'on rembourre peu les panneaux ſur le derriere.

Les étriviéres doivent être de cuir de Hongrie.

Les étriers ronds ſont les meilleurs : ils doivent être étamés avec une grille deſſous, &

aſſez larges pour qu'on puiſſe ſe dégager facilement en cas de chute.

A l'égard de la têtiere où eſt attachée la bride & qui fait partie de l'équipage du cheval ; elle eſt compoſée d'un deſſus de tête, d'un frontal, d'une ſougorge, de deux côtés de têtiere, de deux porte-mors, d'une muſerole, & d'une paire de rênes. On parlera dans la deuxiéme Partie de la maniere de placer la têtiere.

CHAPITRE IX.

De la maniere de nourrir les Chevaux, de les panſer, & de les gouverner en voyage.

QUOIQUE le Cheval ſoit un animal très-vigoureux & très-robuſte, il ne laiſſe pas d'être un des plus délicats ; & ſi l'on n'en a un grand ſoin, ſoit en le nourriſſant bien, en le panſant exactement, & en le gouvernant ſagement en voyage, il lui arrive ſouvent, faute de ces attentions, des accidens qui le rendent incapable de ſervice.

ARTICLE PREMIER.

De la nourriture du Cheval.

LA quantité de nourriture doit être proportionnée à la taille d'un Cheval, à ſon tempérament, & au travail qu'il fait.

Le

Le foin, la paille & l'avoine, sont les alimens dont on se sert ordinairement pour nourrir les chevaux.

Les féveroles engraissent en peu de tems un cheval, & lui donnent un bon poil ; mais on prétend que les chevaux qui en ont été engraissés sont sujets aux tranchées.

Le son est bon pour rafraîchir un cheval & lui donner du boyau ; mais la graisse qui en provient n'est pas ferme.

Le mêlange, qui est moitié son & moitié avoine, n'est bon que pour l'économie ; car les chevaux ne s'en trouvent pas mieux.

La quantité de foin est bonne pour les jeunes chevaux, & pour les chevaux maigres, pourvu qu'ils n'ayent pas le flanc alteré.

Quand un cheval de selle est en bon état, six à sept livres de foin par jour suffisent pour l'entretenir.

Lorsqu'un cheval est grand mangeur, qu'il a trop de ventre, & que le foin le fait tousser, on lui en donne seulement une poignée avant que de le faire boire ; mais à la place du foin, il faut lui augmenter la paille.

La paille de froment nouvellement battue, & qui ne provient pas de bleds couchés, est une excellente nourriture ; elle donne de l'haleine, conserve le flanc frais & forme une graisse ferme. On en donne à chaque cheval par jour une botte de huit à neuf livres ; mais quand il ne mange point de foin ou très-peu, pour les raisons ci-dessus, il faut lui en donner deux botes.

On a coutume de donner par jour à un cheval de selle trois picotins d'avoine ; c'est-à-dire,

trois quarts de boiſſeau meſure de Paris ; mais quand il eſt maigre, il faut lui donner le boiſſeau entier, juſqu'à ce qu'il ſoit gras, & même davantage ſuivant ſa corporance.

Quand un cheval eſt naturellement gras, & qu'il eſt d'une conſtitution à s'entretenir de peu, il faut prendre garde de lui donner trop de nourriture ; car les chevaux trop gras, outre qu'ils ſe laſſent bientôt, ſont encore ſujets à la gras-fondure & à la fourbure. Quand un cheval eſt maigre, il ne faut pas à force de nourriture vouloir l'engraiſſer trop vîte ; il pourroit devenir farcineux.

Comme les chevaux de caroſſe travaillent beaucoup, & qu'ils ſont d'une autre ſtature que les chevaux de ſelle, il faut auſſi que leur nourriture ſoit plus abondante en foin & en avoine, ſuivant leur taille, leur tempérament, & le travail qu'on leur fait faire.

Les chevaux qui ſont devenus maigres à force de fatigue, ont ordinairement le flanc alteré ; il eſt beſoin de les ſaigner, de les purger & de les rafaîchir, afin que la nourriture leur profite.

Le plus ſûr pour engraiſſer bientôt un cheval, quand il eſt jeune & qu'il a le flanc bon, c'eſt de le mettre au verd, qui ſe donne au printems : il faut le faire ſaigner auparavant, & l'y laiſſer pendant trois ſemaines.

L'éturgeon, qui eſt un orge ſemé avant l'hiver, engraiſſe mieux que l'orge qu'on ſeme au mois de Mars ; mais celui-ci purge mieux.

Quelques perſonnes ne ſont pas d'avis qu'on étrille les chevaux pendant qu'ils ſont au verd, & prétendent qu'il faut les laiſſer dans leur fiente ;

parce que, disent-ils, cette ordure les fait mieux transpirer : je crois au contraire que de leur lever tous les jours la litiere, & de les bien panser, c'est une propreté qui doit leur faire du bien.

Pour empêcher que le verd n'engendre des vers dans le corps, on donne une fois le jour un picotin de son sec à chaque cheval, & on y mêle une once de foie d'antimoine en poudre.

Si l'air est froid dans le tems que les chevaux prennent le verd, il faut avoir soin de les tenir bien couverts ; autrement ils pourroient devenir fourbus.

On met aussi les chevaux à l'herbe : quand elle est tendre, elle est excellente pour les jeunes chevaux ; la rosée qui est dessus les purge, les engraisse & leur rétablit les jambes. Elle ne vaut rien pour les vieux chevaux, ni pour ceux qui ont le flanc alteré, ou d'autres maladies qui viennent d'obstruction, comme morve, pousse, morfondement, &c.

On laisse ordinairement un cheval l'espace d'un mois à l'herbe nuit & jour, sans autre nourriture, & il faut l'avoir fait saigner avant que de l'y mettre.

Quand on retire les chevaux du verd ou de l'herbe, & qu'on les remet au sec, il faut encore les faire saigner, pour évacuer les humeurs superflues, que cette nourriture aura engendrées.

ARTICLE II.

De la maniere de panser les Chevaux.

PLUSIEURS personnes croient que l'abondance de la nourriture est la seule chose né-

ceſſaire pour engraiſſer un cheval ; mais l'expérience fait pourtant voir qu'un cheval bien panſé s'entretiendra plus gras avec moins de nourriture, qu'un autre à qui on en donnera abondamment & qui ſera mal panſé: ce qui prouve la néceſſité de l'étrille & de la broſſe, qui en débouchant les pores, facilitent la tranſpiration, & diſſipent les humeurs qui abondent dans les chevaux, & qui en formant une craſſe ſur le cuir, empêchent la tranſpiration, inquiétent un cheval, lui cauſent des démangeaiſons, & ſouvent la gale ; & enfin le font maigrir, malgré la nourriture qu'on pourra lui donner.

C'eſt un uſage dans les Académies, que de donner à chaque palfrenier ſept chevaux par jour à panſer. Comme ils ne quittent point leur écurie, ils peuvent facilement en avoir ſoin ; mais dans les autres maiſons, quatre ſuffiſent à chaque palfrenier.

La premiere choſe qu'on doit faire le matin, c'eſt de bien nétoyer la mangeoire, enſuite donner l'avoine, lever la litiere avec une fourche de bois, en ſéparant la paille nette d'avec la ſale, & enſuite balayer l'écurie.

Dans les Académies on laiſſe les chevaux à la mangeoire pendant qu'on les étrille, parce qu'étant obligés de travailler au manége tout le matin, ils mangent du foin pendant ce tems-là : mais ailleurs, il faut les mettre au filet, & les attacher entre deux piliers, ou les panſer hors de l'écurie.

C'eſt une excellente méthode que de leur mettre quelquefois le maſtigadour au lieu de filet en les panſant, parce que l'action que leur donne

l'étrille, leur fait mâcher le maſtigadour, ce qui leur purge le cerveau, & leur rend la bouche fraîche.

Il faut étriller légerement un cheval, & continuer jusqu'à ce que l'étrille n'amene plus de craſſe.

Quand un cheval a le cuir délicat, & qu'il eſt chatouilleux à l'étrille, il faut ſe ſervir de la broſſe plus que de l'étrille.

Avant que de broſſer un cheval, après l'avoir étrillé, il faut lui épouſſeter le corps avec un morceau de toile ou de ſerge qu'on appelle *Epouſſette*, pour ôter la poudre de deſſus le poil.

A chaque coup de broſſe que l'on donne, il faut en tirer la craſſe avec l'étrille.

On broſſe la criniere & le toupet deſſus & deſſous, & l'on fait entrer la broſſe dans les crins, afin d'en ôter la poudre & l'ordure.

Il y en a qui ne broſſent point les jambes & qui les frottent avec un bouchon de paille : cette méthode ne vaut rien, la broſſe eſt meilleure & pénétre davantage.

Quand le cheval eſt bien broſſé, il faut avec l'épouſſette lui frotter la tête, les oreilles, & le dedans des jambes de devant, & les cuiſſes.

Le cheval étant ainſi étrillé, broſſé & épouſſeté, on lui demêle les crins & la queue, en commençant toujours par le bas de la queue, & en allant très-doucement, de peur de lui arracher les crins. Il faut prendre garde que les dents du peigne ne ſoient caſſées ou fendues, cela déchire la queue; & afin que le peigne ſoit plus coulant, il faut mettre un peu d'huile entre les dents.

Quand la queue eſt démêlée, on mouille la ra-

cine des crins & de la queue avec une éponge en continuant de les peigner. Si la queue est sale il faut la tremper dans un sceau d'eau, en levant le sceau d'eau jusqu'au tronçon, & frotter ensuite la queue avec les deux mains On se sert aussi de savon noir pour la décrasser. Il faut ensuite avec une époussette séche essuyer le haut de la queue, la croupe, les fesses, les crins, l'encolure & la tête, afin d'unir le poil.

Pour entretenir le poil uni & conserver la chaleur naturelle, il faut toujours tenir un cheval couvert à l'écurie, & prendre garde de trop serrer le surfaix, ce qui empêcheroit la respiration. Les Anglois font doubler la couverture de leurs chevaux avec une toile fine ; cela contribue beaucoup à leur tenir le poil uni.

ARTICLE III.

De la maniere de gouverner un Cheval en voyage.

POUR maintenir un Cheval sain en voyage, il faut, quelques jours avant que de partir, le faire promener deux ou trois heures par jour, pour le préparer & le mettre en haleine. Il faut aussi voir, s'il ne manque rien à la selle, à la bride, & s'il est bien ferré à son aise.

Les premiers jours on ne doit pas lui faire faire beaucoup de chemin, ni lui donner trop d'avoine, afin de ne le point dégoûter ; mais quand il est en haleine, on peut faire de plus grandes journées, & augmenter aussi la nourriture.

Ceux qui conduisent un équipage, c'est-à-dire, plusieurs chevaux, font 7 à 8 lieues tout d'une traite sans débrider, parce que les che-

vaux ont le tems de ſe repoſer juſqu'au l'endemain.

Quand on approche de l'hôtellerie, il faut marcher plus doucement, afin qu'un cheval ne ſoit pas échauffé en arrivant.

Si-tôt qu'un Cavalier eſt deſcendu de cheval, il doit lui défaire la gourmette, la paſſer dans la bouche par deſſous le mors & l'attacher au crochet; cela fait l'effet du maſtigadour, empêche le cheval de ſe débrider, & lui donne de l'appétit. Il faut auſſi lâcher les ſangles, défaire la croupiere & le poitrail. Enſuite on lui lave les pieds & les jambes juſqu'au deſſus des genoux & des jarrets, & ne point lui laver le ventre; car outre les tranchées auxquelles cela l'expoſeroit, il pourroit devenir encordé, ſi c'eſt un cheval entier; c'eſt-à-dire, qu'un des teſticules entreroit entierement dans le corps, maladie mortelle, commune en Italie, mais rare & preſque inconnue en France.

La méthode de laver les jambes avec de l'eau froide eſt excellente; car ſi on les frotte au lieu de les laver, les humeurs émues par le travail, tombent & ſe fixent ſur les jambes, les rendent roides, & empêchent le cours des eſprits, qui ſont la cauſe du mouvement: l'eau froide au contraire empêche la chute de ces humeurs, & conſerve les jambes ſaines.

Quand un cheval a bien chaud, ſoit pour l'avoir couru, ou à cauſe de la ſaiſon, la meilleure de toutes les méthodes, eſt de le débrider & le deſſeller d'abord, de lui mettre le maſtigadour, de lui abbatre l'eau avec un couteau de chaleur, de lui eſſuyer enſuite la tête autour des oreilles

avec une époussette, & de lui en faire autant entre les jambes de devant & les cuisses; de lui laver & nétoyer les yeux, le nez, le dedans des naseaux, les lévres, la barbe & le fondement avec une éponge trempée dans de l'eau nette: cette propreté fait un grand bien à un cheval; parce qu'ordinairement ces parties se trouvent charchées de poussiere mêlée avec la sueur. Ensuite il faut lui étendre de la paille fraîche sur le corps, & mettre la couverture par-dessus pour le faire sécher plus vîte, lui laver les jambes, comme nous l'avons expliqué ci-devant, & lui jetter de la paille fraîche sous le ventre pour l'obliger à uriner; ce qui délasse un cheval. Il faut ensuite ôter avec un curepied la terre qui est dans les pieds, & voir s'il ne manque rien aux fers.

Quand un cheval se couche si-tôt qu'il est arrrivé, c'est signe qu'il ressent de la douleur aux pieds, soit pour les avoir naturellement foibles & douloureux, ou que le fer le blesse. Si le pied est chaud, il faut le déferrer, voir si le fer ne porte pas sur la sole; ce que l'on connoît, lorsqu'il est plus poli en cet endroit: en ce cas, on lui pare le pied, afin qu'il puisse marcher plus à son aise.

Pour nourrir le pied d'un cheval, soit en voyage, soit en séjour; il faut de trois jours l'un lui graisser les pieds de devant avec de l'onguent de pied. Cet onguent est décrit dans la troisieme Partie.

Il est essentiel après avoir débridé un cheval, de laver la bride, & de l'essuyer ensuite: cela la conserve propre & empêche la crasse de s'attacher au mors, ce qui dégoûteroit le che-

val. On regarde auſſi ſi les panneaux de la ſelle ne ſont point pleins de ſueur, & alors on les fait ſécher au ſoleil ou au feu; & avant que de ſeller le cheval, il faut les battre avec une gaule: cela empêche la ſelle de fouler le cheval.

Juſqu'à ce qu'un cheval ſoit tout-à-fait ſec, on ne doit pas s'aviſer de lui donner à boire: rien n'eſt ſi dangereux, & il faut avant que de le faire boire lui donner du foin.

Comme les pieds ont coutume d'enfler après une grande fatigue, quand on eſt de retour, on deſſerre les talons, en ôtant deux cloux à chaque pied de devant; on les fait tremper dans la fiente mouillée pendant un ou deux jours, enſuite on leur pare les pieds.

Si c'eſt en Été, & qu'on ait la commodité d'une riviere, il faut mener le cheval à l'eau matin & ſoir, & l'y laiſſer une demi-heure chaque fois, juſqu'aux genoux & aux jarrets: rien ne racommode mieux les jambes des chevaux.

Fin de la premiere Partie.



ECOLE DE CAVALERIE.

SECONDE PARTIE.

De la maniere de dresser les Chevaux, suivant les différens usages auxquels on les destine.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi il y a si peu d'Hommes de Cheval ; & des qualités nécessaires pour le devenir.

TOUTES les sciences & tous les arts ont des principes & des régles, par le moyen desquelles on fait des découvertes qui conduisent à leur perfection. La Cavalerie est le seul art pour lequel il semble qu'on n'ait besoin que de pratique ; cependant la pratique dépourvue de vrais principes, n'est autre

chose qu'une routine, dont tout le fruit est une exécution forcée & incertaine, & un faux brillant qui éblouit les demi-connoisseurs, surpris souvent par la gentillesse du cheval, plutôt que par le mérite de celui qui le monte. Delà vient le petit nombre de chevaux bien dressés, & le peu de capacité qu'on voit présentement dans la plûpart de ceux qui se disent hommes de cheval.

Cette disette de principes, fait que les éléves ne sont point en état de discerner les défauts d'avec les perfections. Ils n'ont d'autre ressource que l'imitation; & malheureusement il est bien plus facile de tourner à la fausse pratique, que d'acquérir la bonne.

Les uns voulant imiter ceux qui cherchent à tirer d'un cheval tout le brillant dont il est capable, tombent dans le défaut d'avoir la main & les jambes dans un continuel mouvement; ce qui est contre la grace du Cavalier, donne une fausse posture au cheval, lui falsifie l'appui de la bouche, & le rend incertain dans les jambes.

Les autres s'étudient à rechercher une précision & une justesse, qu'ils voient pratiquer à ceux qui ont la subtilité de choisir, parmi un nombre de chevaux, ceux auxquels la nature a donné une bouche excellente, les hanches solides, & des ressorts unis & lians; qualités qui ne se trouvent que dans un très-petit nombre de chevaux. Cela fait que ces imitateurs de justesses si recherchées, amortissent le courage d'un brave cheval, & lui ôtent toute la gentillesse que la nature lui avoit donnée.

D'autres enfin, entraînés par le prétendu bon goût du Public, dont les décisions ne sont pas

toujours des oracles, & contre lequel la timide vérité n'ose se révolter, se trouvent, après un travail long & assidu, n'avoir pour tout mérite que la flateuse & chimérique satisfaction de se croire plus habiles que les autres.

Nos grands Maîtres de l'art, * qui ont fait tant de bruit dans le tems heureux de la Cavalerie, & dont on regrette encore la perte aujourd'hui, ne nous ont point laissé de régles pour nous conduire dans ce qu'ils avoient acquis par une application sans relâche, secondée par d'heureuses dispositions, entretenue par l'émulation de toute la Noblesse, & animée par la vue d'une récompense inséparable du vrai mérite. Comme il est difficile d'atteindre le degré de perfection où ils ont poussé la Cavalerie, c'est moins à notre nonchalance qu'on doit attribuer la décadence d'un si noble exercice, qu'au peu de modéles qui nous restent.

Privés de ces avantages, nous ne pouvons chercher la vérité que dans les principes de ceux qui nous ont laissé par écrit le fruit de leurs travaux & de leurs lumieres. Parmi un assez grand nombre d'Auteurs, nous n'en avons, suivant le sentiment unanime de tous les connoisseurs, que deux dont les Ouvrages soient estimés, qui sont M. de la Broue, & M. le Duc de Newcastle.

M. de la Broue vivoit sous le regne d'Henri IV. Il a composé un Ouvrage *in-fol.* qui renferme les principes de Jean-Baptiste Pignatel son Maître, lequel tenoit Académie à Naples. Cette École étoit en si grande réputation, qu'on la regardoit comme la premiere du monde. Toute la

* *Messieurs du Plessis & de la Vallée freres.*

Nobleſſe de France & d'Allemagne, qui vouloit ſe perfectionner dans la Cavalerie, étoit obligée d'aller prendre les leçons de cet illuſtre Maître.

M. le Duc de Newcaſtle, dit que M. de la Broue a porté ſes leçons à un ſi haut point de perfection, qu'il faut être conſommé dans ce métier, pour les réduire en pratique. Cet éloge, quoiqu'un peu critique, ne laiſſe pas de prouver l'excellence de cet Auteur.

M. le Duc de Newcaſtle étoit un Seigneur Anglois, Gouverneur de Charles II. Il a infiniment honoré la profeſſion par l'unique étude qu'il en a faite pendant tout le cours de ſa vie; auſſi a-t-il paſſé pour le plus ſçavant homme de cheval de ſon tems. Nous avons de lui deux excellens Livres. L'un eſt un *in-fol.* en François, imprimé à Anvers, & orné de Planches; mais comme il n'en fit tirer que cinquante, dont il fit préſent à pluſieurs Princes & Seigneurs, & qu'il fit briſer les Planches, il eſt devenu ſi rare, qu'à peine peut-on le trouver. Le ſecond Ouvrage de ſa compoſition, eſt un *in-4o.* imprimé en Anglois & traduit par M. de Soleyſel, Auteur du Parfait Maréchal.

Quelques Auteurs, tant François qu'Italiens & Allemands, ont auſſi écrit de l'Art de monter à cheval; mais les uns ont ſi fort abregé les matieres, dans la crainte d'y mettre du ſuperflu, qu'ils ne donnent aucune idée diſtincte de ce qu'ils traitent; & l'ennuyeuſe diſſertation des autres, étouffe, ſous une prétendue érudition déplacée, la ſimple vérité, qui eſt l'unique objet du Lecteur.

Il n'y a donc à proprement parler, que les deux Auteurs que je viens de citer, qui puiſſent ſervir

de modéles : c'eſt pourquoi, dans la vue de faire un Ouvrage méthodique, & fondé ſur de bons principes, j'ai pris ce qu'il y a de plus inſtructif dans l'un & dans l'autre ; cela ſera en même-tems une eſpéce de paralléle de ces deux excellens Hommes, dont on ne peut trop reſpecter la mémoire. Leurs Ouvrages ſont cependant des tréſors infructueux pour la plûpart des Lecteurs, ſoit par le peu d'ordre qui y régne, ſoit par la quantité de redites dont ils ſont remplis. J'éviterai s'il eſt poſſible, de ſemblables reproches, par la préciſion avec laquelle je tâcherai de déveloper mes idées, qui en deviendront encore plus ſenſibles, avec le ſecours des figures dont ce traité eſt orné.

Le ſentiment de ceux qui comptent pour rien la théorie dans l'Art de monter à cheval, ne m'empêchera point de ſoutenir, que c'eſt une des choſes les plus néceſſaires pour atteindre à la perfection. Sans cette théorie la pratique eſt toujours incertaine. Je conviens que dans un exercice, où le corps a tant de part, la pratique doit être inſéparable de la théorie, puiſqu'elle nous fait découvrir la nature, l'inclination & les forces du cheval ; & par ce moyen on déterre ſa reſſource & ſa gentilleſſe, enſevelies, pour ainſi dire, dans l'engourdiſſement de ſes membres. Mais pour parvenir à l'excellence de cet Art, il faut néceſſairement être preparé ſur les difficultés de cette pratique par une théorie claire & ſolide.

La théorie nous enſeigne à travailler ſur de bons principes : & ces principes, au lieu de s'oppoſer à la nature, doivent ſervir à la perfectionner par le ſecours de l'art.

La pratique nous donne la facilité de mettre à exécution ce que la théorie nous enseigne ; & pour acquerir cette facilité, il faut aimer les chevaux ; être vigoureux & hardi, & avoir beaucoup de patience. Ce sont-là les principales qualités qui font le véritable Homme de cheval.

Il y a peu de personnes qui n'aiment les chevaux : il semble que cette inclination soit fondée sur la reconnoissance que nous devons à un animal, dont nous tirons tant de services ; & s'il se trouve quelqu'un qui pense autrement, il est puni de son indifférence, par les accidens auxquels il s'expose, ou par la privation du secours qu'il esperoit tirer du cheval.

Quand je dis qu'il faut de la vigueur & de la hardiesse, je ne prétens pas que ce soit cette force violente, & cette témérité imprudente, dont quelques Cavaliers se parent, & qui leur fait essuyer de si grands dangers ; qui desespérent un cheval, & le tiennent dans un continuel desordre : j'entens une force liante, qui maintienne un cheval dans la crainte & dans la soumission pour les aides & pour les châtimens du Cavalier ; qui conserve l'aisance, l'équilibre & la grace qui doivent être le propre du bel Homme de cheval, & qui sont d'un grand acheminement à la science.

La difficulté d'acquérir ces qualités & le tems considérable qu'il faut pour se perfectionner dans cet exercice, fait dire à plusieurs personnes, qui affectent un air de capacité, que le manége ne vaut rien, qu'il use & ruine les chevaux & qu'il ne sert qu'à leur apprendre à sauter & à danser ; ce qui par conséquent les rend inutiles pour

pour l'usage ordinaire. Ce faux préjugé est cause, qu'une infinité de gens négligent un si noble & si utile exercice, dont tout le but est d'assouplir les chevaux, de les rendre doux & obéissans, & de les asseoir sur les hanches, sans quoi un cheval, soit de guerre, de chasse, ou d'école, ne peut être agréable dans ses mouvemens, ni commode pour le Cavalier; ainsi la décision de ceux qui tiennent un pareil langage, étant sans fondement, il seroit inutile de combattre des opinions qui se détruisent suffisamment d'elles-mêmes.

CHAPITRE II.

Des différentes natures de Chevaux; de la cause de leur indocilité, & des vices qui en résultent.

LA connoissance du naturel d'un Cheval, est un des premiers fondemens de l'Art de le monter, & tout homme de cheval en doit faire sa principale étude. Cette connoissance ne vient qu'après une longue expérience, qui nous apprend à déveloper la source de la bonne ou de la mauvaise inclination de cet Animal.

Quand la juste stature, & la proportion des parties sont accompagnées d'une force liante, & qu'avec cela on trouve dans un cheval du courage, de la docilité, & de la bonne volonté, on peut avec ces bonnes qualités mettre aisément en pratique les vrais principes de la bonne École: mais quand la nature est rebelle, & qu'on n'est point en état de découvrir d'où naît cette

opiniâtreté, on court risque d'employer des moyens plus capables de produire des vices nouveaux, que de corriger ceux que l'on croit connoître.

Le manque de bonne volonté dans les chevaux procéde ordinairement de deux causes : ou ce sont des défauts extérieurs, ou c'en sont d'intérieurs. Par défauts extérieurs, on doit entendre la foiblesse des membres, soit naturelle, soit accidentelle, qui se rencontre aux reins, aux hanches, aux jarrets, aux jambes, aux pieds, ou à la vue. Comme nous avons détaillé assez au long tous ces défauts dans la premiere Partie, nous ne les rapporterons point ici.

Les défauts intérieurs, qui forment précisément le caractere d'un cheval, sont la timidité, la lâcheté, la paresse, l'impatience, la colere, la malice, auxquels on peut ajouter la mauvaise habitude.

Les chevaux timides, sont ceux qui sont dans une continuelle crainte des aides & des châtimens, & qui prennent ombrage du moindre mouvement du Cavalier. Cette timidité naturelle, ne produit qu'une obéissance incertaine, interrompue, molle & tardive ; & si l'on bat trop ces sortes de chevaux, ils deviennent tout-à-fait ombrageux.

La lâcheté est un vice qui rend les chevaux poltrons & sans cœur. On appelle communément ces sortes de bêtes, *des Carognes*. Cette lâcheté avilit totalement un cheval, & le rend incapable d'aucune obéissance hardie & vigoureuse.

La paresse, est le défaut de ceux qui sont mélancoliques, endormis, & pour ainsi dire hébêtés ;

il s'en trouve pourtant quelques-uns parmi ceux-ci, dont la force eſt engourdie par la roideur de leurs membres, & en les réveillant avec des châtimens faits à propos, ils peuvent devenir de braves chevaux.

L'impatience eſt occaſionnée par le trop de ſenſibilité naturelle, qui rend un cheval plein d'ardeur, déterminé, fougueux, inquiet. Il eſt difficile de donner à ces ſortes de chevaux une allure réglée & paiſible, à cauſe de leur trop grande inquiétude, qui les tient dans une continuelle agitation, & le Cavalier dans une aſſiette incommode.

Les chevaux coleres, ſont ceux qui s'offenſent des moindres châtimens, & qui ſont vindicatifs. Ces chevaux doivent être conduits avec plus de ménagement que les autres; mais quand, avec ce défaut, ils ſont fiers & hardis, & qu'on ſait bien les prendre, on en tire meilleur parti que de ceux qui ſont malicieux & poltrons.

La malice forme un autre défaut naturel. Les chevaux attaqués de ce vice, retiennent leurs forces par pure mauvaiſe volonté, & ne vont qu'à contre-cœur. Il y en a quelques-uns qui font ſemblant d'obéir, comme vaincus & rendus; mais c'eſt pour échaper aux châtimens de l'École, & ſi-tôt qu'ils ont repris un peu de force & d'haleine, ils ſe défendent de plus belle.

Les mauvaiſes habitudes que contractent certains chevaux, ne viennent pas toujours de vices intérieurs, mais ſouvent de la faute de ceux qui les ont d'abord mal montés : & quand ces mauvaiſes habitudes ſe ſont enracinées, elles ſont plus difficiles à corriger, qu'une mauvaiſe diſpoſition, qui viendroit de la nature.

Les différens vices que nous venons de définir, ſont la ſource de cinq défauts eſſentiels, & d'une dangereuſe conſéquence; ſçavoir, d'être ou ombrageux, ou vicieux, ou rétifs, ou ramingues, ou entiers.

Le cheval ombrageux, eſt celui qui s'effraie de quelque objet, & qui ne veut point en approcher. Cette appréhenſion, qui vient ſouvent de timidité naturelle, peut être cauſée auſſi par quelque défaut à la vue, qui lui fait voir les choſes autrement qu'elles ne ſont; ſouvent encore, c'eſt pour avoir été trop battu, ce qui fait que la crainte des coups, jointe à celle de l'objet, qui lui fait ombrage, lui accable la vigueur & le courage. Il y a d'autres chevaux, qui après avoir été trop long-tems dans l'écurie, la premiere fois qu'ils ſortent, tout leur fait peur & les met en allarme; mais cette manie, quand elle ne vient point d'autre cauſe, dure peu, ſi on ne les bat point, & ſi on leur fait connoître avec patience ce qui leur fait peur.

Le cheval vicieux eſt celui qui, à force de coups, eſt devenu malin au point de mordre, de ruer & de haïr l'homme : ces défauts arrivent aux chevaux coleres & vindicatifs, qui ont été battus mal-à-propos; car l'ignorance & la mauvaiſe humeur de certains Cavaliers fait plus de chevaux vicieux que la nature.

Le cheval rétif, eſt celui qui retient ſes forces par pure malice, & qui ne veut obéir à aucun aide, ſoit pour avancer, pour reculer ou pour tourner. Les uns ſont devenus rétifs, pour avoir été trop battus & contraints; & les autres pour avoir été trop reſpectés par un Cavalier qui les

aura redoutés. Les chevaux chatouilleux qui retiennent leurs forces, sont sujets à ce dernier défaut.

Le cheval ramingue, est celui qui se défend contre les éperons, qui y résiste, qui s'y attache & qui rue dans une place, qui recule ou se cabre, au lieu d'obéir aux aides, & d'aller en avant. Lorsqu'un cheval résiste par poltronnerie, c'est un indice de carogne, & quoiqu'il fasse de grands & de furieux sauts, c'est plutôt malice que force.

Le cheval entier, est celui qui refuse de tourner, plutôt par ignorance, & faute de souplesse, que par malice. Il y a des chevaux qui deviennent entiers à une main, quoiqu'ils y aient d'abord paru souples & obéissans, parce qu'on aura voulu trop tôt les assujettir, & passer trop vîte d'une leçon à l'autre. Un accident, qui vient à la vue ou à quelqu'autre partie du corps, peut aussi rendre un cheval entier à une main, & même rétif. Le défaut d'être entier, est différent de celui d'être rétif, en ce que le cheval rétif, par malice ne veut point tourner, quoiqu'il le sçache faire; & l'entier ne tourne point, parce qu'il ne le peut, soit par roideur ou par ignorance.

Quand les défauts, que nous venons de définir, viennent de manque de cœur & par foiblesse, la nature du cheval étant alors défectueuse, & le fond n'en étant pas bon, il est difficile d'y supléer par l'art.

L'origine de la plûpart des défenses des chevaux, ne vient pas toujours de la nature; on leur demande souvent des choses, dont ils ne sont pas capables, en les voulant trop presser & les rendre

trop sçavans : cette grande contrainte leur fait haïr l'exercice, leur foule & leur fatigue les tendons & les nerfs, dont les ressorts sont la souplesse ; & souvent ils se trouvent ruinés, quand on croit les avoir dressés : alors n'ayant plus la force de se défendre, ils obéissent, mais de mauvaise grace, & sans aucune ressource.

Une autre raison fait encore naître ces défauts : on les monte trop jeunes ; & comme le travail, qu'on leur demande, est au-dessus de leur force, & qu'ils ne sont pas encore assez formés, pour résister à la sujétion qu'ils doivent souffrir avant d'être dressés, on leur force les reins, on leur affoiblit les jarrets, & on les gâte pour toujours. Le véritable âge, pour dresser un cheval, est six, sept ou huit ans, suivant le climat où il est né.

La rebellion & l'indocilité, qui sont si naturelles, sur-tout aux jeunes chevaux, viennent encore de ce qu'ayant contracté l'habitude d'être en liberté dans les haras, & de suivre leurs meres, ils ont peine à se rendre à l'obéissance des premieres leçons, & à se soumettre aux volontés de l'Homme, qui profitant de l'empire qu'ils prétend avoir sur eux, pousse trop loin sa domination ; joint à ce qu'il n'y a point d'animal qui se ressouvienne mieux que le cheval, des premiers châtimens qu'on lui a donnés mal-à-propos.

Il y avoit autrefois des personnes préposées pour exercer les Poulains au sortir du haras, lorsqu'ils étoient encore sauvages. On les appelloit *Cavalcadours de Bardelle* : on les choisissoit parmi ceux qui avoient le plus de patience, d'industrie, de hardiesse & de diligence ; la perfection de ces

qualités n'étant pas si nécessaire pour les chevaux qui ont déja été montés. Ils accoutumoient les jeunes chevaux à souffrir qu'on les approchât dans l'écurie, à se laisser lever les quatre pieds, toucher de la main, à souffrir la bride, la selle, la croupiere, les sangles, &c. Ils les assuroient & les rendoient doux au montoir. Ils n'employoient jamais la rigueur ni la force, qu'auparavant ils n'eussent essayé les plus doux moyens dont ils pussent s'aviser; & par cette ingénieuse patience, ils rendoient un jeune cheval familier & ami de l'homme; lui conservoient la vigueur & le courage; le rendoient sage & obéissant aux premieres régles. Si l'on imitoit à présent la conduite de ces anciens amateurs, on verroit moins de chevaux estropiés, ruinés, rebours, roides & vicieux.

CHAPITRE III.

Des Instrumens dont on se sert pour dresser les Chevaux.

APRÈS la bride & la selle, dont nous avons parlé dans les Chapitres VI & VIII de la premiere Partie, les instrumens qui sont les plus en usage, pour dresser les chevaux, sont la chambriere, la gaule, les éperons, la longe, la martingale, le poinçon, les lunettes, le trousse-queue, les piliers, le caveçon de cuir, le caveçon de fer, le bridon & le filet.

LA CHAMBRIERE, est une bande de cuir de cinq

à ſix pieds de long, attachée au bout d'une canne de jet raiſonnablement groſſe, & longue d'environ quatre pieds. Cet inſtrument ſert à animer & à réveiller un cheval qui s'endort ou ſe retient, & à châtier celui qui refuſe d'aller en avant. La chambriere eſt encore d'une grande utilité, pour dreſſer un cheval dans les piliers; mais il faut ſçavoir s'en ſervir à propos. On a banni le fouet des Écoles bien reglées; parce qu'il peut cauſer des cicatrices aux feſſes & au ventre; on eſt pourtant quelquefois obligé d'y avoir recours pour rendre ſenſible un cheval qui a le cuir dur, & pour lui faire craindre le châtiment.

La Gaule eſt une baguette de bouleau que le Cavalier tient dans la main droite. Elle ne doit être longue que d'environ trois pieds & demi; car ſi elle l'étoit davantage, ce ſeroit le milieu qui appliqueroit ſur les épaules, & ce doit être la pointe de la gaule. Elle donne beaucoup de grace à un Cavalier quand il ſçait bien s'en ſervir, & repréſente auſſi de quelle maniere il doit tenir ſon épée à cheval.

L'Éperon eſt une piéce de fer, compoſée de trois branches, dont deux entourent le talon; & au bout du colet, qui eſt la troiſieme branche qui ſort en dehors, il y a une étoile qu'on appelle *Molette*, laquelle doit avoir cinq ou ſix pointes, pour piquer ou pinçer le cheval. Les pointes des molettes ne doivent pas être rondes & émouſſées, de peur qu'elles ne cauſent des cicatrices au ventre: il ne faut pas non plus qu'elles ſoient trop pointues, parce que cela deſeſpéreroit un cheval qui auroit le cuir ſenſible. Le colet de l'é-

ſperon doit être un peu long ; autrement le cheval ne ſentiroit pas ſi bien l'effet de la molette, & le Cavalier ſeroit obligé de faire un trop grand mouvement de la jambe, pour arriver au ventre.

LA LONGE, eſt une longue corde de la groſſeur du petit doigt, au bout de laquelle il y a une boucle attachée à un cuir que l'on paſſe dans l'anneau du milieu du caveçon de fer. Cet inſtrument eſt excellent, pour accoûtumer les jeunes chevaux à troter ſur des cercles, avec le ſecours de la chambriere : il ſert encore pour ceux qui ſont rétifs, qui retiennent leur force par malice, ou qui ſont ramingues, comme nous l'enſeignerons en ſon lieu.

LA MARTINGALE, eſt une courroie de cuir, attachée par un bout aux ſangles ſous le ventre du cheval, & de l'autre à la muſerole, en paſſant entre les deux jambes de devant, & remontant le long du poitrail. Quelques Cavaliers prétendent avec cet inſtrument, empêcher un cheval de battre à la main, & de donner des coups de tête ; mais c'eſt une grande erreur ; car on le confirme dans ſon vice, au lieu de le corriger ; & l'on devroit bannir cette invention des bonnes Ecoles.

LE POINÇON, eſt un manche de bois, long de ſept à huit pouces, au bout duquel il y a une pointe de fer. On tient un bout du poinçon dans le creux de la main droite, & on appuie la pointe ſur la croupe du cheval, pour lui faire détacher la ruade. Je n'approuve point cet inſtrument ; car outre la ſituation contrainte, où eſt le bras du Cavalier, lorſqu'il appuie le poinçon, il peut y avoir encore deux autres inconvéniens, qui ſont,

ou que la pointe du poinçon étant trop émoussée, il ne fait point d'effet; ou lorsqu'elle est trop pointue, elle déchire & ensanglante la croupe & y fait de longues estafilades. Je préfére l'invention de M. de la Broue, qui est une espéce de col d'éperon, creusé avec une molette: on attache cet éperon à un bout de gaule long d'environ deux pieds, de sorte qu'on s'en sert comme de la gaule sous main; & alors le Cavalier aide son cheval avec plus de grace & de facilité, & ne court pas risque d'ensanglanter la croupe.

Les Lunettes, sont deux espéces de petits chapeaux de cuir dont on se sert pour mettre sur les yeux d'un cheval qui ne veut point se laisser monter, qui veut mordre le Cavalier qui l'approche, ou le fraper des pieds de devant.

Le Trousse-queue, est un instrument de cuir, long d'un grand pied, dont on se sert pour envelopper la queue d'un sauteur. Cet instrument se ferme par le moyen de plusieurs petits crochets, dans lesquels on entrelasse une courroie. Il est attaché près du culeron de la croupiere par deux petits contre-sanglots. Il y a au bas du trousse-queue deux longes de cuir, qui passent le long des cuisses & des flancs du cheval, qui aboutissent aux contre-sanglots pour tenir la queue en état. Le trousse-queue fait paroître un cheval plus large de croupe, lui donne plus de grace, lorsqu'il saute, & empêche aussi la queue de donner dans les yeux du Cavalier.

Les Piliers, sont deux piéces de bois rondes, ayant chacune une tête, plantées dans le manége, à cinq pieds l'une de l'autre. Ils doivent avoir six pieds hors de terre. On fait à chaque pi-

lier des trous de distance en distance pour les chevaux de différentes hauteurs ; ou bien on y met des anneaux de fer, pour passer & attacher les cordes du caveçon. L'usage des piliers est d'accoutumer un cheval à craindre le châtiment de la chambriere, de l'animer, de lui apprendre à piafer & à lever le devant. On se sert aussi communément des piliers dans les Académies, pour y mettre des chevaux destinés à sauter.

Le Caveçon de cuir, est une espéce de têtiere faite de gros cuir plat, qui se met à la tête d'un cheval, avec deux longes de corde aux deux côtés pour l'attacher dans les piliers. Il faut qu'un caveçon soit rembourré au haut de la têtiere, de peur de blesser un cheval au-dessus de la tête près des oreilles : on le remboure aussi à l'endroit de la muserole, qui porte au-dessus du nez, de peur de lui écorcher cette partie lorsqu'il donne dans les cordes.

Le Caveçon de fer, est une bande de fer, tournée en arc, garnie de trois anneaux, montée de têtiere & de sougorge. Il y en a de tors, de mordans & de plats. Les caveçons plats sont les meilleurs ; car les mordans, qui sont creusés dans le milieu & dentelés par les côtés, écorchent le nez du cheval, à moins qu'on ne les fasse armer d'un cuir. Le caveçon doit être placé un doigt plus haut que l'œil de la branche de la bride, afin qu'il n'empêche pas l'action du mors ni l'effet de la gourmette.

M. de la Broue, & après lui, M. le Duc de Newcastle, attribuent au caveçon de si grands avantages, que je me suis cru obligé de rapporter ici ce qu'ils en ont dit l'un & l'autre.

M. de la Broue dit, " que le caveçon a été inventé pour retenir, relever, rendre leger, apprendre à tourner & à parer, assurer la tête & la croupe, sans offenser la bouche ni la barbe, & aussi pour soulager les épaules, les jambes, & les pieds de devant, & pour remédier aux fautes que font les chevaux dressés qui se dérangent à l'Ecole, parce que la partie intérieure de la bouche où se fait le principal appui de la bride, est plus sensible que ne l'est l'endroit du nez où se place le caveçon, & en ôtant le caveçon le cheval est plus attentif aux effets de la bride & par conséquent plus leger. ,,

Voici le sentiment de M. le Duc de Newcastle. ,, Le caveçon est pour retenir, relever, rendre leger, apprendre à tourner, arrêter, assouplir le col, assurer la bouche, placer la tête, la croupe, conserver la bouche saine & entiere, les barres & la place de la gourmette, plier les épaules, les rendre souples de même que ses bras, ses jambes, plier le col & le rendre souple. Un cheval ira mieux ensuite ayant quitté le caveçon, & aura de l'attention à tous les mouvemens de la main. Il ne faut pas tout faire avec le caveçon, mais il faut que la main de la bride agisse avant le caveçon, qui n'est qu'une aide pour la bride.

,, La longe de dedans du caveçon, attachée au pommeau de la selle, donne un beau pli au cheval, l'assure & l'assujettit au véritable appui de la main, & le rend ferme sur les hanches, surtout au cheval qui pese ou qui tire à la main, parce qu'il l'empêche d'appuyer sur le mors.

,, Le caveçon appuyant par-tout également sur la moitié du nez, on a plus de prise pour don-

„ ner un plus grand pli, & pour faire tourner le „ cheval, ce qui agit auſſi puiſſamment ſur les „ épaules.

„ Un cheval dreſſé ſans caveçon, ne ſera jamais „ dans cet agréable appui que doivent avoir les „ braves chevaux, qui eſt d'être égal, ferme & „ leger.

„ Les branches de la bride ſont plus lentes à „ faire leur effet, & ſont ſi baſſes, qu'il ne reſte pas „ aſſez d'eſpace pour tirer comme avec le cave- „ çon. La bride peut à grand-peine tirer le bout „ du nez.

„ Le caveçon & la bride ſont fort différens dans „ leurs effets, par la différence qu'il y a de la bou- „ che aux nez. Si vous tirez le caveçon en haut, „ les ongles tournés en avant, cela hauſſe la tête „ du cheval; & ſi vous tirez la bride les ongles „ en haut, cela fait baiſſer ſeulement le nez du „ cheval en bas, & encore plus, ſi vous tenez la „ main baſſe de la bride.

„ En travaillant avec la bride ſeule, on ſe peut „ facilement tromper, à moins que d'être bien „ ſavant dans les différens effets de divers mou- „ vemens de la main de la bride; ainſi il faut ſe „ vouloir aveugler ſoi-même, ſi on ne veut pas „ prendre un chemin ſi court & ſi aſſuré, comme „ eſt celui du caveçon lié au pommeau & ſecondé „ de la bride. „

Après le jugement que portent ces deux grands Maîtres ſur les avantages & les effets du caveçon, il y auroit de la témérité à ne pas ſuivre une déciſion ſi reſpectable. La ſeule remarque que je trouve à propos de faire, c'eſt que je crois le caveçon, très-excellent entre les mains d'un homme de

cheval qui ſait bien s'en ſervir ; mais je crois en même tems, qu'il eſt dangereux de le donner aux Ecoliers, parce que l'expérience nous fait voir que ceux qui ont été élevés dans les Ecoles, où on ſe ſert de cet inſtrument, ont pour la plûpart la main rude & déplacée, ce qui eſt occaſionné par la force majeure qu'on emploie pour le faire agir.

LE BRIDON, eſt une embouchure montée d'une têtiere ſans muſerole : cette embouchure a peu de fer, & eſt briſée dans le milieu ; quelques-uns le ſont en pluſieurs endroits. Le bridon n'eſt autre choſe qu'une imitation des premieres brides, dont on s'eſt ſervi pour monter les chevaux, & qui n'étoient autre choſe qu'une ſimple embouchure, ſans branches & ſans gourmette.

Il y a deux ſortes de bridons : les uns dont l'embouchure eſt très-mince, ſe mettent avec la bride, & ſervent à ſoulager la bouche d'un cheval; & en cas d'accident lorſque les rênes viennent à ſe rompre, par exemple, ou à être coupées dans un combat, on a recours alors au bridon.

L'autre eſpéce de bridon, eſt celui dont on ſe ſert pour acheminer les jeunes chevaux. L'embouchure en eſt plus groſſe ; & aux deux extrémités, il y a deux petites barres de fer rondes pour empêcher qu'il ne ſorte de la bouche d'un côté ou de l'autre, en tirant une des deux rênes.

Voici de quelle façon M. le Duc de Newcaſtle s'explique ſur les effets du bridon.

„ Le bridon n'appuie que ſur les lévres, & peu „ ſur les barres, & la barbe ſe conſerve en ſon en- „ tier. Il eſt bon pour les chevaux qui peſent à

„ la main, portent bas & s'arment, pour les re-
„ lever. On peut gourmander un cheval en tirant
„ les deux rênes du bridon l'une après l'autre, for-
„ tement & plusieurs fois de suite, comme si on
„ vouloit lui scier la bouche. Il est encore bon,
„ pour acheminer un jeune cheval, lui appren-
„ dre a tourner au pas, au trot, l'arrêter : la su-
„ jétion de la bride lui peut donner occasion de
„ se défendre, & le bridon le dispose à mieux
„ obéïr à la bride. Il faut avoir les ongles en des-
„ sous, avancer les mains, & avoir les bras en
„ avant. Il n'est pas bon pour ceux qui n'ont
„ point d'appui, qui battent à la main; car,
„ comme il ôte l'appui à ceux qui en ont trop,
„ il gâte ceux qui n'en ont point.

Le Filet, est une espéce de mors, monté d'une têtiere sans muserole, avec une gourmette, & des branches sans chaînettes. Ce mors sert aux chevaux de carosse ou autres, lorsqu'on les étrille, ou qu'on les mene à la riviere.

Les Anglois plus attentifs qu'aucune autre nation, pour ce qui regarde l'équipage d'un cheval, ont inventé un filet d'une structure assez singuliere; il sert en même tems de bridon & de bride, par le moyen de deux paires de rênes, l'une desquelles est attachée au bas des branches, comme aux brides ordinaires. Les autres rênes sont attachées à deux arcs, qui sont aux deux extrémités de l'embouchure; & en se servant de ces deux dernieres rênes, la gourmette alors n'agissant plus, l'embouchure agit comme celle du bridon, & produit le même effet.

CHAPITRE IV.

Des termes de l'Art.

RIEN ne contribue davantage à la connoiſſance d'un Art ou d'une Science, que l'intelligence des termes qui lui ſont propres. L'Art de monter à cheval en a de particuliers; c'eſt pourquoi j'ai cherché à en donner des définitions claires & préciſes.

MANÉGE; ce mot a deux ſignifications; ſavoir, le lieu où l'on exerce les chevaux, & l'exercice qu'on leur fait faire.

A l'égard des manéges où l'on exerce les chevaux, il y en a de couverts & de découverts. Un beau manége couvert doit être large de 35 à 36 pieds, & long de trois fois ſa largeur.

Un manége découvert peut être plus large & plus long, ſuivant le terrein qu'on a à y employer; on l'entoure de barrieres.

Le manége regardé comme l'exercice que l'on fait faire au cheval, eſt la maniere de le dreſſer ſur toutes ſortes d'airs.

AIR, eſt la belle attitude que doit avoir un cheval dans ſes différentes allures; c'eſt auſſi la cadence propre à chaque mouvement qu'il fait dans chaque allure, ſoit naturelle, ou artificielle, comme nous l'expliquerons dans la ſuite.

CHANGER DE MAIN, eſt l'action que fait un cheval avec les jambes, lorſqu'il change de pied, ſoit pour galoper ſur le pied droit ou ſur le pied gauche. Ce terme vient des anciens Ecuyers, qui

qui nommoient les parties du corps du cheval, par préférence aux autres animaux, comme celles de l'homme; & de même qu'on dit encore aujourd'hui, la bouche d'un cheval, le menton & le bras, ils appelloient aussi le pied d'un cheval la main; ainsi changer de main, c'est changer de pied. Selon l'usage, on entend aussi par changement de main, la ligne ou la piste que décrit un cheval, en traversant le manége avant de faire ce changement de pied.

PISTE, est le chemin que décrivent les quatre pieds d'un cheval en marchant. Un cheval va d'une piste ou de deux pistes. Il va d'une piste, lorsqu'il marche droit sur une même ligne, & que les pieds de derriere suivent & marchent sur la ligne de ceux de devant. Il va de deux pistes, lorsqu'il va de côté; & alors les pieds de derriere décrivent une autre ligne que ceux de devant: c'est ce qu'on appelle, *Fuir les talons.*

AIDES, sont les moyens dont le Cavalier se sert pour faire aller son cheval, & le secourir: ces moyens consistent dans les différens mouvemens de la main & des jambes.

AIDES FINES. On dit d'un Homme de cheval qui a les aides fines, lorsque ses mouvemens sont peu apparens, & qu'en gardant un juste équilibre il aide son cheval avec science, avec aisance & avec grace, ce qu'on appelle aussi, *Aides secrettes.* On dit encore qu'un cheval a les aides fines, lorsqu'il obéit promptement, & avec facilité au moindre mouvement de la main & des jambes du Cavalier.

RENDRE LA MAIN, c'est le mouvement que l'on fait en baissant la main de la bride, soit

pour adoucir, ou pour faire quitter le ſentiment du mors ſur les barres. Il faut remarquer, qu'on entend toujours par la main de la bride, la main gauche du Cavalier ; car, quoiqu'on ſe ſerve quelquefois de la main droite pour tirer la rêne droite, ce n'eſt alors qu'une aide à la main gauche, qui reſte toujours la main de la bride.

S'ATTACHER A LA MAIN, c'eſt lorſqu'un Cavalier a la main rude, & qu'il la tient plus ferme qu'il ne doit : c'eſt le plus grand défaut qu'on puiſſe avoir à cheval ; car cette dureté de main gâte la bouche d'un cheval, l'accoutume à ſe cabrer, & le met en danger de ſe renverſer, accident bien funeſte, & dont les ſuites ſont quelquefois la mort du Cavalier, comme il eſt arrivé plus d'une fois.

TIRER A LA MAIN. Ce défaut regarde le cheval, c'eſt lorſque la bouche ſe roidit contre la main du Cavalier, en tirant & en levant le nez, par ignorance ou par deſobéiſſance.

PESER A LA MAIN, c'eſt lorſque la tête du cheval s'appuie ſur le mors, & s'appéſantit ſur la main de la bride, enſorte qu'on eſt obligé de porter, pour ainſi dire, la tête du cheval.

BATTRE A LA MAIN, c'eſt le défaut des chevaux qui n'ont pas la tête aſſurée ni la bouche faite, & qui pour éviter la ſujétion du mors, ſecouent la bride, & donnent des coups de tête.

FAIRE LES FORCES, c'eſt un mouvement très-deſagréable que font certains chevaux, en ouvrant la bouche, & en portant continuellement la mâchoire inférieure de gauche à droite, & de droite à gauche : c'eſt le défaut des bouches foibles.

APPUI, eſt le ſentiment que produit l'action de la bride dans la main du Cavalier, & réciproquement l'action que la main du Cavalier opére ſur les barres du cheval. Il y a des chevaux qui n'ont point d'appui, d'autres qui en ont trop, & d'autres qui ont l'appui à pleine main. Ceux qui n'ont point d'appui, ſont ceux qui craignent le mors, & ne peuvent ſouffrir qu'il appuie ſur les barres; ce qui les fait battre à la main & donner des coups de tête. Les chevaux qui ont trop d'appui, ſont ceux qui s'appéſantiſſent ſur la main: l'appui à pleine main, qui fait la meilleure bouche, c'eſt lorſque le cheval, ſans peſer ni battre à la main, a l'appui ferme, leger, & temperé: ces trois qualités ſont celles de la bonne bouche d'un cheval, leſquelles répondent à celles de la main du Cavalier, qui doit être légere, douce & ferme.

PARADE, eſt la maniere d'arrêter un cheval à la fin de ſa repriſe; ainſi PARER, ſignifie arrêter.

REPRISE, eſt une leçon réitérée qu'on donne à un cheval, & dans l'intervalle d'une repriſe à l'autre, on lui laiſſe reprendre haleine.

MARQUER UN DEMI-ARRÊT, c'eſt lorſqu'on retient la main de la bride près de ſoi, pour retenir & ſoutenir le devant d'un cheval qui s'appuie ſur le mors, ou lorſqu'on veut le ramener ou le raſſembler.

RAMENER, c'eſt faire baiſſer la tête & le nez à un cheval, qui tire à la main & porte le nez haut.

RASSEMBLER un cheval, ou le tenir enſemble; c'eſt le racourcir dans ſon allure, ou

dans son air, pour le mettre sur les hanches; ce qui se fait en retenant doucement le devant avec la main de la bride; & chassant les hanches sous lui avec le gras des jambes, pour le préparer à le mettre dans la main & dans les talons.

ÊTRE DANS LA MAIN ET DANS LES TALONS, c'est la qualité que l'on donne à un cheval parfaitement dressé, qui suit la main, suit les jambes & les éperons avec liberté & obéissance, soit en avant ou en arriere, dans une place, de côté sur un talon & sur l'autre, & qui souffre les jambes & même les éperons sans se traverser, ni déplacer la tête. Si l'on trouvoit aujourd'hui un pareil cheval, on pourroit, sans témérité, lui donner le nom de *Phenix*.

RENFERMER, c'est tenir beaucoup ensemble un cheval, qui est assez avancé pour commencer à le mettre dans la main & dans les talons.

BIEN MIS, c'est-à-dire bien dressé; bien mis dans la main & dans les talons.

SE TRAVERSER, c'est lorsque la croupe d'un cheval se dérange de la piste qu'elle doit décrire, soit en fuyant les talons, ou en allant par le droit.

S'ENTABLER, c'est lorsque le cheval, allant de côté, s'acule, au lieu d'aller en avant, & que les hanches marchent avant les épaules. Ce terme n'est plus guéres en usage, on se sert d'aculer.

HARPER, c'est l'allure des chevaux qui ont des éparvins secs, dont le mouvement se fait de la hanche avec précipitation, au lieu de plier le jarret.

PIAFFER, c'est l'action que fait le cheval, lorsqu'il passage dans une même place, en pliant

les bras, & en levant les jambes avec grace, sans se traverser, ni avancer, ni reculer ; & en demeurant dans le respect pour la main & pour les jambes du Cavalier.

TREPIGNER, c'est le défaut de ceux qui piaffent mal, qui au lieu de soutenir la jambe haut, précipitent leur mouvement & battent la poudre. Les chevaux qui ont trop d'ardeur, sont sujets à ce défaut.

DOUBLER. Il y a doubler large, & doubler étroit. Le doubler large, est lorsqu'on tourne un cheval par le milieu du manége sans changer de main, en partageant le terrein également : Et le doubler étroit, est lorsqu'on le tourne dans un quarré étroit aux quatre coins du manége.

FALQUER, FALCADE, est l'action que fait le cheval, en coulant les hanches basses & trides à l'arrêt du galop.

TRIDE, ce mot est de M. de la Broue : il s'en est servi pour exprimer les mouvemens prompts, cours & unis, que font les chevaux avec les hanches, en les rabattant promptement sous eux. On dit d'un cheval, qu'il a la carriere tride, c'est-à-dire, qu'il galope court & vîte des hanches.

FERMER, SERRER une demi-volte, cela s'entend de la fin d'un changement de main ; ou d'une demi-volte, où un cheval doit arriver également de côté, les quatre jambes ensemble, sur la ligne de la muraille, pour reprendre à l'autre main.

TRAVAILLER DE LA MAIN A LA MAIN, c'est lorsqu'on tourne un cheval d'une piste, avec la main seule, & peu d'aide des jambes : ce qui

eſt bon pour le manége de guerre.

SECOURIR, c'eſt aider un cheval avec les jarrets, ou avec les gras des jambes, lorſqu'il veut demeurer, ou ſe rallentir dans ſon allure.

CHEVALER, c'eſt lorſque le cheval en allant de côté, en fuyant les talons, les jambes de dehors paſſent par-deſſus celles de dedans.

DEDANS ET DEHORS, c'eſt une façon de parler, dont on ſe ſert quelquefois, au lieu de droit & de gauche, pour exprimer les aides que l'on doit donner avec les rênes de la bride, avec les jambes & les talons du Cavalier, & auſſi les mouvemens des jambes du cheval ſelon la main où il va. Pour mieux entendre ceci, il faut ſavoir qu'autrefois les Ecuyers travailloient preſque toujours leurs chevaux ſur des cercles, & le centre autour duquel ils tournoient, déterminoit la main où ils alloient; enſorte qu'en tournant un cheval à droite ſur un cercle, la rêne de la bride, la jambe & le talon du Cavalier, & les jambes du cheval qui étoient du côté du centre, s'appelloient la rêne de dedans, la jambe de dedans, le talon de dedans, ce qui eſt le même de dire, rêne droite, jambe droite, &c. Pour lors la rêne de dehors, la jambe de dehors, ſont la rêne gauche, la jambe gauche: & de même en tournant un cheval à gauche ſur un cercle, la rêne & la jambe qui ſont du côté du centre, s'appellent la rêne & la jambe de dedans, & ſont la rêne gauche & la jambe gauche; & par conſéquent la rêne de dehors, & la jambe de dehors, ſont la rêne droite, & la jambe droite. Aujourd'hui que les manéges ſont quarrés & bornés de murailles ou de barrieres, il eſt aiſé de com-

prendre, qu'on entend par la rêne de dehors & la jambe de dehors, celles qui ſont du côté du mur. Si le mur eſt à la gauche du Cavalier, cela s'appelle aller à main droite; alors la rêne & la jambe de dehors ſont du côté du mur, ce ſont la rêne gauche & la jambe gauche, & celles de dedans ſont du côté du manége. Si la muraille eſt à la droite du Cavalier, cela ſe dit travailler à main gauche; la rêne droite & la jambe droite, ſont la rêne & la jambe de dehors, & par conſéquent la rêne gauche & la jambe gauche, ſont celles de dedans. J'ai été obligé de donner une explication un peu ample de ces termes, parce que pluſieurs perſonnes les confondent; mais pour parler plus intelligiblement, on dit droit & gauche, qui eſt plus ſimple, tant pour exprimer les jambes du Cavalier, que celles du cheval, & auſſi les rênes de la bride.

A l'égard des termes qui regardent les airs du manége, on en trouvera l'explication & la définition dans le Chapitre VI. où il eſt traité des mouvemens artificiels.



CHAPITRE V.

Des différens mouvemens des jambes des Chevaux selon la différence de leurs allures.

LA plûpart de ceux qui montent à Cheval n'ont qu'une idée confuſe des mouvemens des jambes de cet animal dans ſes différentes allures : cependant ſans une connoiſſance auſſi eſſentielle à un Cavalier, il eſt impoſſible qu'il puiſſe faire agir des reſſorts, dont il ne connoît pas la méchanique.

Les chevaux ont deux ſortes d'allures ; ſçavoir, les allures naturelles, & les allures artificielles.

Dans les allures naturelles, il faut diſtinguer les allures parfaites, qui ſont le pas, le trot & le galop ; & les allures défectueuſes, qui ſont, l'amble, l'entre-pas ou traquenard & l'aubin.

Les allures naturelles & parfaites ſont celles qui viennent purement de la nature, ſans avoir été perfectionnées par l'art.

Les allures naturelles & défectueuſes, ſont celles qui proviennent d'une nature foible ou ruinée.

Les allures artificielles, ſont celles qu'un habile Écuyer ſçait donner aux chevaux qu'il dreſſe, pour les former dans les différens airs dont ils ſont capables, & qui doivent ſe pratiquer dans les manéges bien réglés.



T.1. P. 137.



C. Parocel inv. et Sculp.

Le Trot

ARTICLE PREMIER.

Des Allures naturelles.

Le Pas.

LE pas eſt l'action la moins élevée, la plus lente & la plus douce de toutes les allures d'un cheval. Dans le mouvement que fait un cheval lorſqu'il va le pas, il leve les deux jambes qui ſont oppoſées & traverſées, l'une devant, l'autre derriere: Quand, par exemple, la jambe droite de devant eſt en l'air & ſe porte en avant, la gauche de derriere ſe leve immédiatement après, & ſuit le même mouvement que celle de devant, & ainſi des deux autres jambes; enſorte que dans le pas, il y a quatre mouvemens: le premier eſt celui de la jambe droite de devant, qui eſt ſuivie de la jambe gauche de derriere, qui fait le ſecond mouvement; le troiſiéme eſt celui de la jambe gauche de devant, qui eſt ſuivie de la jambe droite de derriere; & ainſi alternativement.

Le Trot.

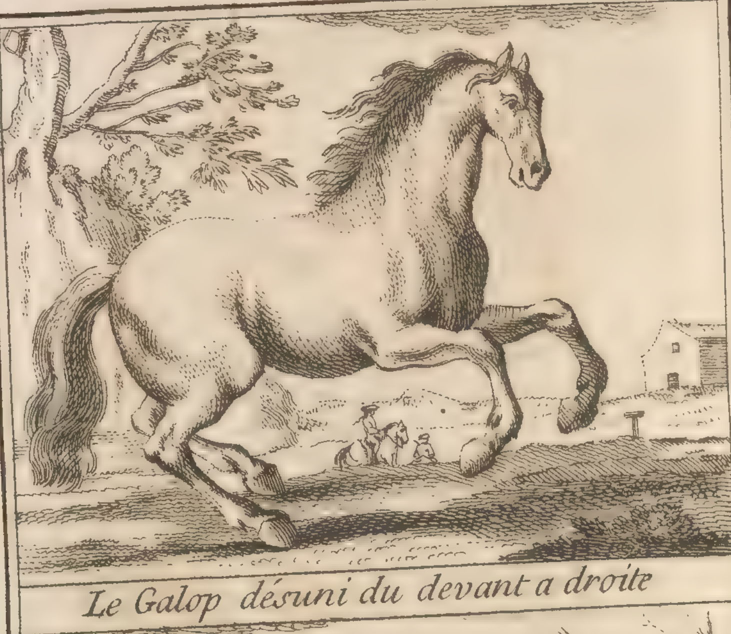
L'action que fait le cheval qui va au trot, eſt de lever en même tems les deux jambes qui ſont oppoſées & traverſées; ſavoir, la jambe droite de devant, avec la jambe gauche de derriere, & enſuite la jambe gauche de devant avec la droite de derriere. La différence qu'il y a entre le pas & le trot, c'eſt que dans le trot, le mouvement eſt plus violent, plus diligent & plus relevé, ce qui rend cette derniere allure beaucoup plus rude que celle du pas, qui eſt lente & près de terre:

Il y a encore cette différence : c'eſt que quoique les jambes du cheval, qui va le pas, ſoient oppoſées & traverſées, comme elles le ſont au trot, la poſition des pieds, ſe fait en quatre tems au pas, & qu'au trot, il n'y en a que deux, parce qu'il leve en même tems les deux jambes oppoſées, & les poſe auſſi à terre en même tems, comme nous venons de l'expliquer.

Le Galop.

Le galop eſt l'action que fait le cheval en courant. C'eſt une eſpéce de ſaut en avant : car les jambes de devant ne ſont point encore à terre, lorſque celles de derriere ſe levent ; de façon qu'il y a un inſtant imperceptible où les quatre jambes ſont en l'air. Dans le galop, il y a deux principaux mouvemens, l'un pour la main droite, qu'on appelle, galoper ſur le pied droit, l'autre pour la main gauche, qui eſt galoper ſur le pied gauche. Il faut que dans chacune de ces différences, la jambe de dedans de devant avance & entame le chemin, & que celle de derriere du même côté, ſuive & avance auſſi, ce qui ſe fait dans l'ordre ſuivant. Si le cheval galope à droite, quand les deux jambes de devant ſont levées, la droite eſt miſe à terre plus avant que la gauche, & la droite de derriere chaſſe & ſuit le mouvement de celle de devant ; elle eſt auſſi poſée à terre plus avant que la gauche de derriere. Dans le galop à main gauche, c'eſt le pied gauche de devant qui mene & entame le chemin ; celui de derriere du même côté ſuit, & eſt auſſi plus avancé que le pied droit de derriere. Cette poſition de pieds ſe fait dans l'ordre ſuivant.




Le Galop désuni du devant a droite


C. Parocel inv. et Sculp.

Le Galop désuni du derriere a droite



Le Galop uni a droite

C Parrocel Le Galop faux a droite inv et Sculp

Lorſque le cheval galope à droite, après avoir raſſemblé les forces de ſes hanches pour chaſſer les parties de devant, le pied gauche de derriere ſe poſe à terre le premier ; le pied droit de derriere fait enſuite la ſeconde poſition, & eſt placé plus avant que le pied gauche de derriere, & dans le même inſtant le pied gauche de devant ſe poſe auſſi à terre ; enſorte que dans la poſition de ces deux pieds, qui ſont croiſés, & oppoſés comme au trot, il n'y a ordinairement qu'un tems qui ſoit ſenſible à la vûe & à l'oreille ; & enfin le pied droit de devant, qui eſt avancé plus que le pied gauche de devant, & ſur la ligne du pied droit de derriere, marque le troiſieme & dernier tems. Ces mouvemens ſe répetent à chaque tems de galop, & ſe continuent alternativement.

A main gauche, la poſition des pieds ſe fait différemment ; c'eſt le pied droit de derriere qui marque le premier tems ; le pied gauche de derriere & le pied droit de devant ſe levent enſuite & ſe poſent enſemble à terre, croiſés comme au trot, & font le ſecond tems ; & enfin le pied gauche de devant, qui eſt plus avancé que le pied droit de devant, & ſur la ligne du pied gauche de derriere, marque la troiſieme & derniere cadence.

Mais lorſqu'un cheval à les reſſorts lians & le mouvement des hanches tride, il marque alors quatre tems, qui ſe font dans l'ordre ſuivant. Lorſqu'il galope à droite, par exemple, le pied gauche de derriere ſe poſe à terre le premier, le pied droit de derriere fait la ſeconde poſition, le pied gauche de devant, immédiatement après celui-ci, marque le troiſieme tems ; & enfin le

pied droit de devant ; qui eſt le plus avancé de tous, fait la quatrieme & derniere poſition ; ce qui fait alors, 1. 2. 3. & 4. & forme la vraie cadence du beau galop, qui doit être diligent des hanches, & racourci du devant, comme nous l'expliquerons dans la ſuite.

Quand il arrive qu'un cheval n'obſerve pas en galopant le même ordre aux deux mains dans la poſition de ſes pieds, comme il le doit, & comme nous venons de l'expliquer, il eſt faux ou déſuni.

Un cheval galope faux ou ſur le mauvais pied, lorſqu'allant à une main, au lieu d'entamer le chemin avec la jambe de dedans, comme il le doit, c'eſt la jambe de dehors qui eſt la plus avancée ; c'eſt-à-dire, ſi le cheval, en galopant à main droite, entame le chemin avec la jambe gauche de devant, ſuivie de la gauche de derriere, alors, il eſt faux, il galope faux, ſur le mauvais pied : & ſi en galopant à main gauche, il avance & entame le chemin avec la jambe droite de devant, & celle de derriere, au lieu de la gauche, il eſt de même faux & ſur le mauvais pied. La raiſon de cette fauſſeté dans cette allure, vient de ce que les deux jambes, celle de devant & celle de derriere, qui ſont du centre du terrein autour duquel on galope, doivent néceſſairement être avancées, afin de ſoutenir le poids du cheval & du Cavalier ; car autrement le cheval ſeroit en danger de tomber en tournant ; ce qui arrive quelquefois, & ne laiſſe pas d'être dangereux. On court auſſi le même riſque quand un cheval galope déſuni.

Un cheval ſe déſunit de deux manieres, tan-



Le Galop désuni du devant a gauche

Le Galop désuni du derriere a gauche





Le Galop faux a gauche

tôt du devant, & tantôt du derriere ; mais plus ordinairement du derriere que du devant. Il se désunit du devant, lorsqu'en galopant dans l'ordre qu'il doit avec les jambes de derriere à la main où il va, c'est la jambe de dehors du devant qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans. Par exemple, lorsqu'un cheval galope à main droite, & que la jambe gauche de devant est la plus avancée au lieu de la droite, il est désuni de devant : & de même, si en galopant à main gauche, il avance la jambe droite de devant au lieu de la gauche, il est encore désuni du devant. Il en est de même pour le derriere : si c'est la jambe de dehors de derriere, qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans, il est désuni du derriere. Pour comprendre encore mieux ceci, il faut faire attention, que lorsqu'un cheval en galopant à droite, à les jambes de devant placées comme il devroit les avoir pour galoper à gauche, il est désuni du devant ; & lorsque les jambes de derriere sont dans la même position, où il devroit les avoir à gauche, lorsqu'il galope à droite, il est désuni du derriere. Il en est de même pour la main gauche.

Il faut remarquer que pour les chevaux de chasse & de campagne, on entend toujours, surtout en France, par galoper sur le bon pied, galoper sur le pied droit. Il y a pourtant quelques hommes de cheval qui font changer de pied à leurs chevaux, afin de reposer la jambe gauche, qui est celle qui souffre le plus, parce qu'elle porte tout le poids, au lieu que la droite entamant le chemin, a plus de liberté, & ne se fatigue pas tant.

ARTICLE II.

Des Allures défectueuses.

L'Amble.

L'AMBLE eſt une allure plus baſſe que celle du pas, mais infiniment plus allongée, dans laquelle le cheval n'a que deux mouvemens, un pour chaque côté, de façon que les deux jambes du même côté, celle de devant & celle de derriere, ſe levent en même tems, & ſe portent en avant enſemble, & dans le tems qu'elles ſe poſent à terre, auſſi enſemble, elles ſont ſuivies de celles de l'autre côté, qui font le même mouvement, lequel ſe continue alternativement.

Pour qu'un cheval aille bien l'amble, il doit marcher les hanches baſſes & pliées, & poſer les pieds de derriere, un grand pied au-delà de l'endroit où il a poſé ceux de devant, & c'eſt ce qui fait qu'un cheval d'amble fait tant de chemin. Ceux qui vont les hanches hautes & roides n'avancent pas tant & fatiguent beaucoup plus un Cavalier. Les chevaux d'amble ne ſont bons que dans un terrein doux & uni; car dans la boue & dans un terrein raboteux, un cheval ne peut pas ſoûtenir long-tems cette allure. L'on voit à cauſe de cela, plus de chevaux de cette eſpéce en Angleterre qu'en France, parce que le terrein y eſt plus doux & plus uni : mais généralement parlant, un cheval d'amble ne peut pas durer long-tems, & c'eſt un ſigne de foibleſſe dans la plûpart de ceux qui amblent :



L'Amble.



C. Parrocel inv. et Sculp.

L'Aubin.

les jeunes poulins même prennent cette allure dans la prairie, juſqu'à ce qu'ils ayent aſſez de force pour troter & galoper. Il y a beaucoup de braves chevaux, qui après avoir rendu de longs ſervices, commencent à ambler; parce que leurs reſſorts venant à s'uſer, ils ne peuvent plus ſoutenir les autres allures qui leur étoient auparavant ordinaires & naturelles.

L'Entre-pas ou *Traquenard.*

L'ENTRE-PAS, qu'on appelle auſſi *Traquenard*, eſt un train rompu, qui a quelque choſe de l'amble. Les chevaux qui n'ont point de reins & qu'on preſſe ſur les épaules, ou qui commencent à avoir les jambes uſées & ruinées, prennent ordinairement cette allure. Les chevaux de charge, par exemple, qui ſont obligés de faire diligence, après avoir troté pendant quelques années le fardeau ſur le corps; lorſqu'ils n'ont plus aſſez de force pour ſoutenir l'action du trot, prennent enfin une eſpéce de tricotement de jambes vîte & ſuivi, qui a l'air d'un amble rompu, & qui eſt, à proprement parler, ce qu'on appelle Entre-pas ou Traquenard.

L'Aubin.

On appelle Aubin, une allure dans laquelle le cheval en galopant avec les jambes de devant, trote ou va l'amble avec le train de derriere. Cette allure qui eſt très-vilaine, eſt le train des chevaux qui ont les hanches foibles & le derriere ruiné, & qui ſont extrêmement fatigués à la fin d'une longue courſe. La plûpart des chevaux de poſte aubinent, au lieu de galoper franche-

ment ; les Poulins qui n'ont point encore aſſez de force dans les hanches pour chaſſer & accompagner le devant, & qu'on veut trop tôt preſſer au galop, prennent auſſi cette allure de même que les chevaux de chaſſe, lorſqu'ils ont les jambes de derriere uſées.

ARTICLE III.

Des Allures artificielles.

LEs mouvemens artificiels ſont tirés des naturels, & prennent différens noms, ſuivant la cadence & la poſture que lon donne aux chevaux dreſſés au manége qui leur eſt propre.

Il y a, ſelon l'uſage ordinaire, deux ſortes de manéges ; le manége de Guerre, & celui de Carriere, ou d'École.

On entend par manége de guerre, l'exercice d'un cheval ſage, aiſé & obéiſſant aux deux mains qui part de vîteſſe, s'arrête & tourne facilement ſur les hanches, qui eſt accoûtumé au feu, aux tambours, aux étendards, & qui n'a peur de rien.

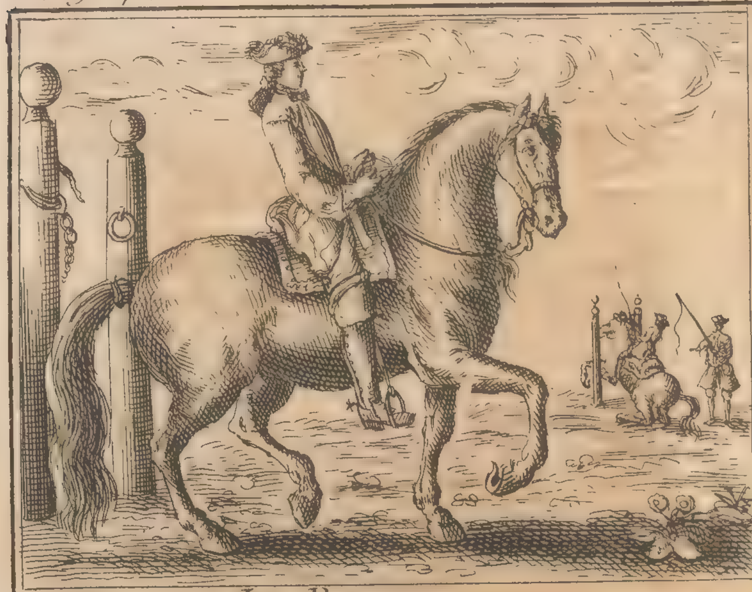
Par manége de carriere ou d'école, on doit entendre celui qui renferme tous les airs inventés par ceux qui ont excellé dans cet art, & qui ſont ou qui doivent être en uſage dans les Académies bien réglées.

Parmi ces différens airs il y en a de bas & de relevés.

Les airs qu'on appelle *Bas*, ſont ceux des chevaux qui manient près de terre.

Les airs relevés ſont ceux des chevaux, dont les mouvemens ſont détachés de terre.

Airs



Le Passage.



C. Parrocel inv. et Sculp.

La Galopade.

AIRS BAS OU PRÈS DE TERRE.

Les airs des chevaux qui manient près de terre, ſont le Paſſage, le Piafer, la Galopade, le Changement de main, la Volte, la Demi-volte, la Paſſade, la Pirouette & le Terre-à-terre.

Il faut remarquer que la plûpart des termes de Manége dérivent de l'Italien ; parce que les Italiens ſont les premiers Inventeurs des régles & des pricipes de cet Art.

Paſſage.

Paſſage, qu'on appelloit autrefois *Paſſége*, du mot Italien *Spaſſeggio*, qui ſignifie *Promenade*. C'eſt un pas ou un trot meſuré & cadencé. Il faut dans ce mouvement qu'un cheval tienne plus long-tems ſes jambes en l'air, l'une devant & l'autre derriere, croiſées & oppoſées comme au trot; mais il doit être beaucoup plus racourci, plus ſoutenu, & plus écouté que le trot ordinaire; enſorte qu'il n'y ait pas plus d'un pied de diſtance entre chaque pas qu'il fait ; c'eſt-à-dire, que la jambe qui eſt en l'air ſe poſe environ un pied au-delà de celle qui eſt à terre.

Piafer.

Lorſqu'un cheval paſſage dans une place ſans avancer, reculer, ni ſe traverſer, & qu'il léve & plie les bras haut & de bonne grace dans cette action ; on appelle cette démarche *Piafer.* Cette allure, qui eſt très-noble, étoit fort recherchée dans les Carouſels & dans les Fêtes à cheval ; elle eſt encore fort eſtimée en Eſpagne ; les chevaux de ce Pays, & les Napolitains y ont beaucoup de diſpoſition.

Galopade.

La galopade ou le galop de manége, eſt un galop uni, bien enſemble, racourci du devant, & diligent des hanches; c'eſt-à-dire, qui ne traîne pas le derriere, & qui produit par l'égalité des reſſorts du cheval, cette belle cadence, qui charme autant les Spectateurs, qu'elle plaît au Cavalier.

Changement de main.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent, qu'on ne devoit pas ſeulement entendre par changement de main, l'action que fait le cheval lorſqu'il change de pied; mais que l'uſage vouloit auſſi qu'on entendît par cette expreſſion, le chemin que décrit le cheval, lorſqu'il va d'une muraille à l'autre, en traverſant le manége, ſoit de droite à gauche, ou de gauche à droite. Dans cette derniere eſpéce, il y a deux choſes à obſerver, qui ſont les contre-changemens de main, & les changemens de main renverſés.

Contre-changer de main, c'eſt lorſqu'après avoir mené un cheval juſqu'au milieu du manége, comme ſi on vouloit le changer tout-à-fait, & après l'y avoir placé la tête à l'autre main, on le ramene ſur la ligne de la muraille que l'on vient de quitter, pour continuer à la même main où il étoit avant que d'avoir changé de main.

Dans le changement de main renverſé, la premiere ligne que décrit le cheval, eſt juſqu'au milieu du manége, la même que celle du changement de main ordinaire; mais en revenant à la muraille qu'on vient de quitter, comme ſi l'on



Volte à droite.



C. Parrocel inv et Sculp.

Pirouette à gauche.

vouloit contre-changer de main, au lieu de le faire, on retourne & on renverſe l'épaule du cheval pour reprendre à l'autre main ; enſorte qu'en changeant de main de droite à gauche, dans le contre-changement de main, on ſe trouve à la même main, qui eſt la droite ; mais dans le changement de main renverſé, on ſe trouve à gauche en arrivant à la muraille ; & cela par le renverſement d'épaule qu'on a fait.

Les changemens de main, les contre-changemens, & les changemens renverſés, ſe font d'une piſte ou de deux piſtes, ſuivant que le cheval eſt plus ou moins obéiſſant à la main & aux talons.

Volte.

Le mot de volte, eſt une expreſſion Italienne, qui ſignifie *cercle, rond* ou *piſte circulaire.* Il faut remarquer qu'on entend en Italie par volte, le cercle que décrit un cheval qui va ſimplement d'une piſte, & ce que nous entendons par volte, ils l'appellent, *Radoppio* ; mais en France, le mot de volte ſignifie, aller de deux piſtes de côté, le cheval formant deux cercles paralleles, ou un quarré, dont les coins ſont arondis.

La demi-volte eſt la moitié d'une volte, ou une eſpéce de demi-cercle de deux piſtes. On fait les demi-voltes, ou dans la volte même, ou aux deux extrémités d'une ligne droite.

Il y a encore des voltes renverſées, & des demi-voltes renverſées.

Par volte renverſée, on entend le chemin que décrit un cheval qui va de deux piſtes, avec la tête & les épaules du côté du centre ; & alors les pieds de devant décrivent la ligne la plus près du

centre, & ceux de derriere la plus éloignée ; ce qui eſt l'oppoſé de la volte ordinaire, où la croupe eſt du côté du centre de la volte.

La demi-volte renverſée, ſe fait comme le changement de main renverſé, excepté que le cheval doit aller de deux piſtes pour la demi-volte.

Paſſade.

Faire des paſſades, c'eſt mener un cheval ſur une même longueur de terrein, en changeant aux deux bouts, de droite à gauche, & de gauche à droite, paſſant & repaſſant toujours ſur la même ligne.

Il y a des paſſades au petit galop, & des paſſades furieuſes.

Les paſſades qui ſe font au petit galop, ſont celles où l'on tient le cheval raſſemblé dans un galop racourci & écouté, tant ſur la ligne droite de la paſſade, que ſur les demi-voltes des deux extrémités de la ligne.

Dans les paſſades furieuſes, on mene le cheval au petit galop juſqu'au milieu de la ligne droite, & de-là on le fait partir à toutes jambes, juſqu'à l'endroit où on le raſſemble pour commencer la demi-volte.

Pirouette.

La pirouette eſt une eſpéce de volte, qui ſe fait dans une même place & dans la longueur du cheval ; la croupe reſte dans le centre, & la jambe de derriere de dedans, ſert comme de pivot autour duquel tournent, tant les deux jambes de devant, que celle de dehors de derriere.





C Parocel inv et Sculp. Courbette.



Terre-à terre.



C. Parrocel inv. et Sculp.

Mezair.

Terre-à-terre.

M. le Duc de Newcaſtle a fort bien défini le Terre-à-terre, un galop en deux temps, qui ſe fait de deux piſtes. Dans cette action le cheval leve les deux jambes de devant à la fois, & les poſe à terre de même; celles de derriere ſuivent & accompagnent celles de devant; ce qui forme une cadence tride & baſſe, qui eſt comme une ſuite de petits ſauts fort bas, près de terre, allant toujours en avant & de côté.

Quoique le terre-à-terre ſoit mis avec raiſon au nombre des airs bas, parce qu'il eſt près de terre; c'eſt pourtant cet air qui ſert de fondement à tous les airs relevés, parce que généralement tous les ſauts ſe font en deux temps, comme au terre-à-terre.

AIRS RELEVÉS

On appelle airs relevés, tous les ſauts qui ſont plus détachés de terre que le terre-à-terre. On en compte ſept, qui ſont, la Péſade, le Mézair, la Courbette, la Croupade, la Balotade, la Capriole, & le Pas-&-le Saut.

Péſade.

La Péſade eſt un air, dans lequel le cheval leve le devant haut dans une place ſans avancer, tenant les pieds de derriere ferme à terre ſans les remuer, enſorte qu'il ne fait point de temps avec les hanches, comme à tous les autres airs. On ſe ſert de cette leçon pour préparer un cheval à ſauter avec plus de liberté, & pour lui gagner le devant.

Mézair.

Mézair, eſt un terme qui ſignifie, moitié air; c'eſt un ſaut, qui quoiqu'au nombre des airs relevés, ne l'eſt pourtant qu'un peu plus que le terre-à-terre, mais moins écouté & plus avancé que la courbette : on l'appelle, *Moitié air*, *Mézair*, parce qu'il eſt entre l'un & l'autre; & c'eſt pour cela que quelques Ecuyers l'appellent *Demi-courbette*, ce qui exprime aſſez bien le mouvement que fait un cheval dans cette action.

Courbette.

La Courbette eſt un ſaut, dans lequel le cheval eſt plus relevé du devant, plus écouté & plus ſoutenu que dans le Mézair, & où les hanches rabattent & accompagnent avec une cadence baſſe & tride, les jambes de devant dans l'inſtant qu'elles retombent à terre.

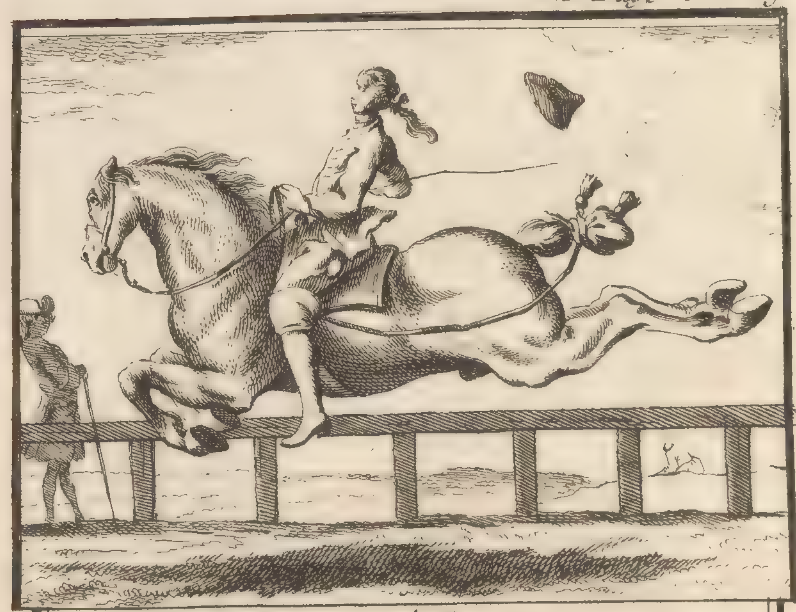
Croupade.

La Croupade eſt un ſaut plus élevé que la Courbette, tant du devant que du derriere, dans lequel le cheval étant en l'air, trouſſe & retire les pieds & les jambes de derriere ſous le ventre, & les tient dans une hauteur égale à celle des pieds de devant.

Balotade.

La Balotade eſt un ſaut, dans lequel le cheval ayant les quatre pieds en l'air, & dans une égale hauteur, au lieu de retirer & de trouſſer ſes jambes & ſes pieds de derriere ſous le ventre, comme dans la croupade, il préſente ſes fers de



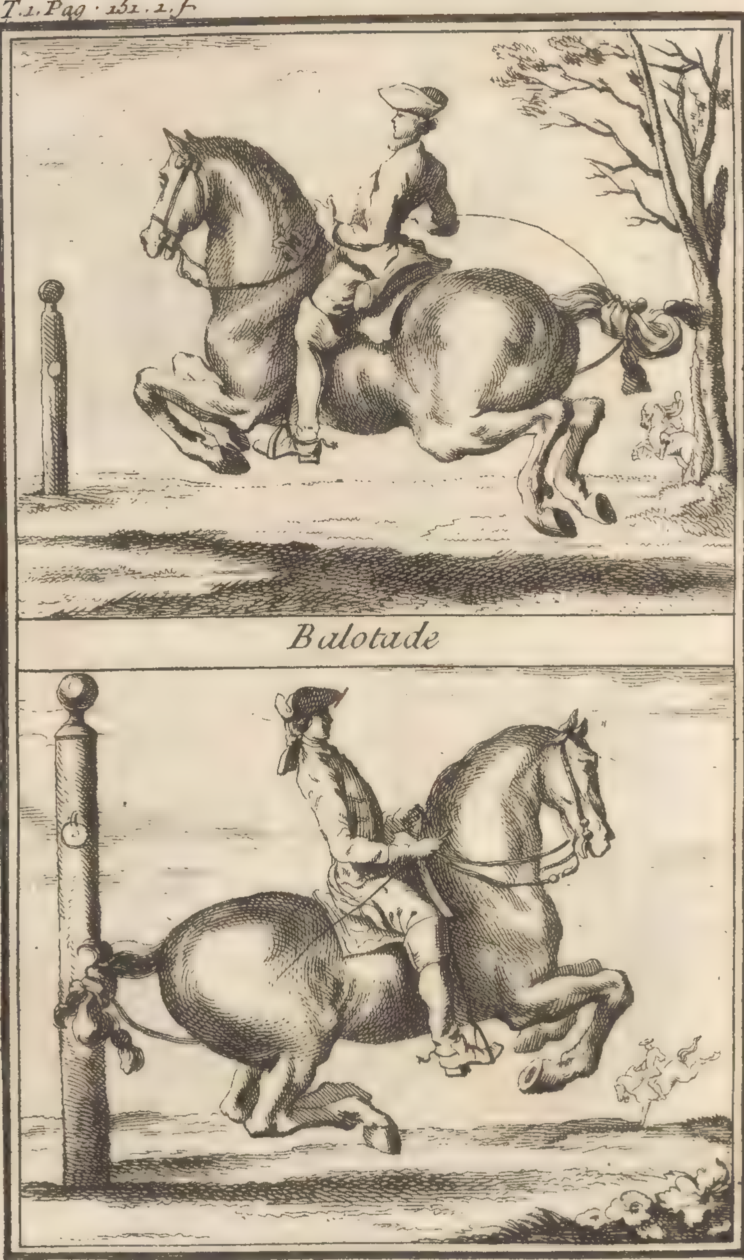


Capricole



C. Parocel Le Piafer dans les Pilliers inv. et sculp.

T. 1. Pag. 151. 2. f.



Balotade

C Parocel inv et Sculp.

Croupade

derriere, comme s'il vouloit ruer, ſans pourtant détacher la ruade, comme dans la capriole.

Capriole.

La Capriole eſt le plus élevé & le plus parfait de tous les ſauts. Lorſque le cheval eſt en l'air, & dans une égale hauteur du devant & du derriere, il détache la ruade avec autant de force, que s'il vouloit, pour ainſi dire, ſe ſéparer de lui-même, enſorte que ſes jambes de derriere partent comme un trait. On appelloit autrefois cette action, *S'éparer*, *nouer l'éguillette*.

Il faut bien remarquer que ces trois derniers airs de Croupade, de Balotade, & de Capriole different entr'eux, en ce que le cheval, dans la croupade, ne montre point ſes fers de derriere, lorſqu'il eſt au haut de ſon ſaut; qu'au contraire il les retire ſous le ventre; que dans la balotade, il montre ſes fers & s'offre à ruer, ſans pourtant détacher la ruade; & que dans la capriole, il détache la ruade auſſi vivement qu'il le peut.

Le Pas & le Saut.

Cet air ſe forme en trois temps, dont le premier eſt un temps de galop racourci, ou terre-à-terre; le ſecond, une courbette; & le troiſiéme eſt une capriole; & ainſi alternativement. Les chevaux qui ne ſe ſentent pas aſſez de force pour redoubler à caprioles, prennent d'eux-mêmes cet air; & les plus vigoureux ſauteurs, lorſqu'ils commencent à s'uſer, prennent auſſi cet air, pour ſe ſoulager, & pour prendre mieux le temps du ſaut.

CHAPITRE VI.

De la belle posture de l'Homme de Cheval ; & de ce qu'il faut observer avant que de monter.

LA grace est un si grand ornement pour un Cavalier, & en même tems un si grand acheminement à la science, que tous ceux qui veulent devenir hommes de cheval, doivent avant toutes choses, employer le temps nécessaire pour acquerir cette qualité. J'entens par grace, un air d'aisance & de liberté, qu'il faut conserver dans une posture droite & libre ; soit pour se tenir & s'affermir à cheval, quand il le faut ; soit pour se relâcher à propos, en gardant autant qu'on le peut, dans tous les mouvemens que fait un cheval, ce juste équilibre qui dépend du contre-poids du corps bien observé ; & que les mouvemens du Cavalier soient si subtils, qu'ils servent plus à embellir son assiette, qu'à paroître aider son cheval. Cette belle partie ayant été négligée, & la nonchalance jointe à un certain air de molesse, ayant succedé à l'attention qu'on avoit autrefois pour acquérir & pour conserver cette belle assiette, qui charme les yeux des Spectateurs, & releve infiniment le mérite d'un beau cheval, il n'est point étonnant que la Cavalerie ait tant perdu de son ancien lustre.

Avant que de monter un cheval, il faut visiter d'un coup d'œil tout son équipage : cette atten-

tion, qui eſt l'affaire d'un moment, eſt abſolument néceſſaire, pour éviter les inconvéniens qui peuvent arriver à ceux qui négligent ce petit ſoin. Il faut d'abord voir ſi la ſougorge n'eſt point trop ſerrée, ce qui empêcheroit la reſpiration du cheval : ſi la muſerole n'eſt point trop lâche ; car il faut, au contraire, qu'elle ſoit un peu ſerrée, tant pour la propreté que pour empêcher certains chevaux d'ouvrir la bouche ; & pour prévenir dans d'autres le défaut qu'ils ont de mordre à la botte. Il faut enſuite voir ſi le mors n'eſt point trop haut, ce qui feroit froncer les lévres ; ou trop bas, ce qui les feroit porter ſur les crochets : ſi la ſelle n'eſt point trop avant ; car, outre le danger d'eſtropier un cheval ſur le garot, on lui empêcheroit le mouvement des épaules : ſi les ſangles ne ſont point trop lâches, ce qui feroit tourner la ſelle ; ou ſi elles ne ſont point tendues, d'où il arrive ſouvent de fâcheux accidens. Il y a, par exemple, certains chevaux, qui s'enflent tellement le ventre par malice, en retenant leur haleine, lorſqu'on veut les ſangler, qu'à grande peine les ſangles peuvent approcher des contre-ſanglots ; il y en a d'autres qui, ſi on les monte dès qu'ils ſont ſanglés, ont la dangereuſe habitude d'eſſayer, en ſautant, de caſſer leurs ſangles, & quelquefois même de ſe renverſer. Pour corriger ces défauts, on les tient ſanglés dans l'écurie quelque tems avant de les monter, & on les fait troter en main quelques pas. Il faut auſſi voir, ſi le poitrail eſt au-deſſus de la jointure des épaules ; car s'il étoit trop bas, il empêcheroit le mouvement : & enfin, ſi la croupiere

eſt d'une juſte meſure ; ni trop lâche, ce qui feroit tomber la ſelle en avant ; ni trop courte, ce qui écorcheroit le cheval ſous la queue, & lui feroit faire des ſauts & des ruades très-incommodes.

Après avoir fait ce petit examen, il faut s'approcher près de l'épaule gauche du cheval, non-ſeulement pour être à portée de monter facilement deſſus, mais pour éviter de recevoir un coup de pied ; ſoit avec la jambe de devant, ſi l'on étoit vis-à-vis de l'encolure ; ſoit avec celle de derriere, ſi l'on étoit placé vis-à-vis du ventre. Il faut enſuite prendre le bout des rênes avec la main droite, pour voir ſi elles ne ſont point à l'envers ni détournées ; & en ce cas il faudroit les remettre ſur leur plat, en tournant le touret du bas de la branche. Il faut tenir la gaule la pointe en bas dans la main gauche, & de la même main prendre les rênes un peu longues de peur d'accident, avec une poignée de crin près du garot, & bien ſerrer ces trois choſes. Il faut enſuite avec la main droite, prendre le bas de l'étriviere près de l'étrier, tourner l'étriviere du côté du plat du cuir, enſuite on met le pied gauche à l'étrier, on porte la main droite ſur l'arçon de derriere, on s'éléve au-deſſus de la ſelle, en paſſant la jambe droite étendue juſqu'à la pointe du pied ; & enfin, on entre dans la ſelle, en ſe tenant le corps droit. Toute cette ſuite d'action, qui eſt plus longue à décrire qu'à exécuter, doit ſe faire avec beaucoup de grace, de promptitude & de legereté, afin de ne pas tomber dans le cas de certains Cavaliers qui affectent un air de ſuffiſance dans la pratique de choſes, qui,

quand on les fait faire une fois, font très-faciles & très-fimples, mais néceffaires.

Lorfqu'on eft en felle, il faut paffer la gaule dans la main droite, la pointe en haut; avec la même main, prendre le bout des rênes, pour les tenir égales, enfuite les ajufter dans la main gauche, en les féparant avec le petit doigt de la même main, renfermer le bout des doitgs dans le creux de la main, & étendre le pouffe deffus les rênes, afin de les affûrer, & de les empêcher de couler de la main.

La main de la bride gouverne l'avant-main. Elle doit être placée au-deffus du col du cheval, ni en dedans, ni en dehors, à la hauteur du coude, deux doigts au deffus, & plus avant que le pommeau de la felle, afin qu'il n'empêche pas l'effet des rênes: elle doit être par conféquent détachée du corps, & éloignée de l'eftomach, avec les ongles un peu tournés en deffus, vis-àvis du ventre, & le poignet un peu arrondi. Nous parlerons dans le Chapitre fuivant des effets de la main de la bride, laquelle mérite une explication particuliere.

La main droite doit être placée à la hauteur & près de la main gauche, quand on mene un cheval les rênes égales; mais lorfqu'on fe fert de la rêne droite, pour le plier avec la main droite, il faut qu'elle foit plus baffe que la main gauche, & plus près de la bâte de la felle.

Immédiatement après avoir placé la main de la bride, il faut s'affeoir jufte dans le milieu de la felle, la ceinture & les feffes avancées, afin de n'être point affis près de l'arçon de derriere; il faut tenir fes reins pliés & fermes, pour réfifter au mouvement du cheval.

M. le Duc de Newcaſtle dit qu'un Cavalier doit avoir deux parties mobiles & une immobile. Les premieres ſont le corps juſqu'au défaut de la ceinture, & les jambes, depuis les genoux juſqu'aux pieds ; l'autre eſt depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Suivant ce principe, les parties mobiles d'en-haut ſont, la tête, les épaules, & les bras. La tête doit être placée droite & libre au-deſſus des épaules, en regardant entre les oreilles du cheval ; les épaules doivent être auſſi fort libres, & un peu renverſées en arriere ; car ſi la tête & les épaules étoient en avant, le derriere ſortiroit du fond de la ſelle, ce qui, outre la mauvaiſe grace, feroit aller un cheval ſur les épaules, & lui donneroit occaſion de ruer par le moindre mouvement. Les bras doivent être pliés au coude, & joints au corps ſans contrainte, en tombant naturellement ſur les hanches.

A l'égard des jambes, qui ſont les parties mobiles d'en bas, elles ſervent à conduire & à tenir en reſpect le corps & l'arriere-main du cheval : leur vraie poſition eſt d'être droites & libres du genou en bas, près du cheval ſans le toucher, les cuiſſes & les jarrets tournés en dedans, afin que le plat de la cuiſſe ſoit, pour ainſi dire, collé le long du quartier de la ſelle. Il faut pourtant que les jambes ſoient aſſurées, quoique libres ; car ſi elles étoient incertaines elles toucheroient inceſſamment le ventre ; ce qui tiendroit le cheval dans un continuel deſordre : ſi elles étoient trop éloignées, on ne ſeroit plus à tems d'aider ou de châtier un cheval à propos ; c'eſt-à-dire, dans le tems qu'il commet la faute : ſi elles étoient trop avancées, on ne pourroit pas s'en ſervir pour le

ventre, dont les aides ſont les jambes : ſi, au contraire, elles étoient trop en arriere, les aides viendroient dans les flancs, qui ſont une partie trop chatouilleuſe & trop ſenſible pour y appliquer les éperons ; & enfin ſi les jambes étoient trop racourcies, lorſqu'on peſeroit ſur les étriers, on ſeroit hors de la ſelle.

Le talon doit être un peu plus bas que la pointe du pied, mais pas trop, parce que cela tiendroit la jambe roide; il doit être tourné tant ſoit peu plus en dedans qu'en dehors, afin de pouvoir conduire l'éperon facilement & ſans contrainte, à la partie du ventre, qui eſt à quatre doigts derriere les ſangles. La pointe du pied doit déborder l'étrier d'un pouce ou deux ſeulement, ſuivant la largeur de la grille ; ſi elle étoit trop en dehors, le talon ſe trouveroit trop près du ventre, & l'éperon chatouilleroit continuellement le poil ; ſi, au contraire, elle étoit trop en dedans, alors le talon étant trop en dehors, la jambe ſeroit eſtropiée. A proprement parler, ce ne ſont point les jambes qu'il faut tourner à cheval, mais le haut de la cuiſſe, c'eſt-à-dire la hanche ; & alors les jambes ne ſont point trop tournées, & le ſont autant qu'elles le doivent être auſſi bien que le pied.

Il ne ſuffit pas de ſavoir préciſément comme il faut ſe placer à cheval, ſuivant les régles que nous venons de donner ; le plus difficile eſt de conſerver cette poſture, lorſque le cheval eſt en mouvement ; c'eſt pour cela qu'un habile Maître a coutume de faire beaucoup troter les Commençans, afin de leur faire prendre le fond de la ſelle. Rien n'eſt au-deſſus du trot, pour donner de la

fermeté à un Cavalier. On se trouve à son aise après cet exercice dans les autres allures, qui sont moins rudes. La méthode de troter cinq ou six mois sans étriers, est encore excellente; par-là, nécessairement les jambes tombent près du cheval, & un Cavalier prend de l'assiette & de l'équilibre. Une erreur dans laquelle on tombe trop ordinairement, c'est de donner des sauteurs aux Commençans, avant qu'ils ayent attrapé au trot cet équilibre, qui est au-dessus de la force des jarrets pour se bien tenir à cheval. Ceux qui ont l'ambition de monter trop tôt des sauteurs, prennent la mauvaise habitude de se tenir avec les talons; & au sortir de l'Académie, ils ne laissent pas avec leur prétendue fermeté, de se trouver très-embarrassés sur de jeunes chevaux. C'est en allant par degrés, qu'on acquiert cette fermeté, qui doit venir de l'équilibre, & non pas des jarrets de fer, qu'il faut laisser aux casse-cous des maquignons. Il faut pourtant dans de certaines occasions se servir de ses jarrets, & même vigoureusement, sur-tout dans des contre-tems qui sont si rudes & si subits, qu'on ne peut s'empêcher de perdre son assiette; mais il faut se remettre en selle, & se relâcher d'abord après la bourasque, autrement le cheval recommenceroit à se défendre de plus belle.

Dans une Ecole bien reglée, on devroit, après le trot, mettre un Cavalier au piafer dans les piliers; il apprendroit dans cette occasion, qui est très-aisée, à se tenir de bonne grace. Après le piafer, il faudroit un cheval qui allât à demi-courbette, ensuite à une courbette; un autre à balotade ou à croupade, & enfin un à capriole.

Infenfiblement & fans s'en appercevoir, un Cavalier prendroit, avec le tems, la maniere de fe tenir ferme & droit, fans être roide ni gêné; deviendroit libre & aifé fans moleffe ni nonchalance, & fur tout il ne feroit jamais panché, ce qui eft le plus grand de tous les défauts; parce que les chevaux fenfibles vont bien ou mal, fuivant que le contre poids du corps eft régulierement obfervé ou non.

CHAPITRE VII.

De la main de la bride & de fes effets.

LEs mouvemens de la main de la bride, fervent à avertir le cheval de la volonté du Cavalier; & l'action que produit la bride dans la bouche du cheval, eft l'effet des différens mouvemens de la main. Comme nous avons donné dans la premiere Partie de cet Ouvrage, l'explication des parties qui compofent la bride, & la maniere de l'ordonner, fuivant la différence des bouches, nous n'en parlerons point ici.

M. de la Broue, & après lui, M. de Newcaftle, difent que pour avoir la main bonne, il faut qu'elle foit legere, douce & ferme. Cette perfection ne vient pas feulement de l'action de la main, mais encore de l'affiette du Cavalier; lorfque le corps eft ébranlé, ou en défordre, la main fort de la fituation où elle doit être, & le Cavalier n'eft plus occupé qu'à fe tenir : il faut encore que les jambes s'accordent avec la main,

autrement l'effet de la main ne feroit jamais jufte; cela s'appelle en termes de l'Art, accorder la main & les talons, ce qui eft la perfection de toutes les aides.

La main doit toujours commencer le premier effet, & les jambes doivent accompagner ce mouvement; car c'eft un principe général, que dans toutes les allures, tant naturelles qu'artificielles, la tête & les épaules du cheval doivent marcher les premiers; & comme le cheval a quatre principales allures, qui font, aller en avant, aller en arriere, aller à droite, & aller à gauche; la main de la bride doit auffi produire quatre effets, qui font, rendre la main, foutenir la main, tourner la main à droite, & tourner la main à gauche.

Le premier effet, qui eft de rendre la main, pour aller en avant, eft un mouvement qui fe fait en baiffant la main, & en la tournant un peu les ongles en deffous. La feconde action qui eft de foutenir la main, fe fait en approchant la main de l'eftomach, & en la levant les ongles un peu en haut. Cette derniere aide eft pour arrêter un cheval, ou pour marquer un demi-arrêt, ou bien pour le reculer: il ne faut pas dans cette action, pefer trop fur les étriers, & il faut en marquant le tems de la main, mettre les épaules un peu en arriere, afin que le cheval arrête ou recule les hanches. Le troifiéme effet de la main, eft de tourner à droite en portant la main de ce côté, ayant les ongles un peu en haut, afin que la rêne de dehors, qui eft la rêne gauche, laquelle doit faire action, puiffe agir plus promptement. Le quatriéme effet, eft de tourner à gauche, en y portant la main,

tournant

tournant un peu les ongles en dessous, afin de faire agir la rêne de dehors, qui est la rêne droite à cette main.

Suivant ce que nous venons de dire, il est aisé de remarquer qu'un cheval obéissant à la main, est celui qui la suit dans tous ses mouvemens, & que sur l'effet de la main est fondé celui des rênes, qui font agir l'embouchure.

Il y a trois manieres de tenir les rênes ; séparées dans les deux mains ; égales dans la main gauche ; ou l'une plus courte que l'autre, suivant la main où l'on travaille un cheval.

On appelle, rênes séparées, lorsqu'on tient la rêne droite dans la main droite, & la rêne gauche dans la main gauche.

On se sert des rênes séparées pour les chevaux qui ne sont point encore accoutumés à obéir à la main de la bride ; on s'en sert aussi pour les chevaux qui se défendent, & qui refusent de tourner à une main.

Pour bien se servir des rênes séparées, il faut baisser la main gauche, lorsqu'on tire la rêne droite, pour tourner à droite ; & de même en tirant la rêne gauche, pour faire tourner un cheval à gauche, il faut baisser la rêne droite : autrement le cheval ne sçauroit à quelle rêne obéir, si on ne baissoit pas celle qui est opposée à la main où on le veut tourner.

Les rênes égales dans la main gauche, servent à mener un cheval obéissant à la main de la bride, tant pour les chevaux de campagne, que pour ceux de chasse & de guerre ; mais lorsqu'on travaille un cheval dans un manége, pour le dresser & lui donner leçon, il faut que la rêne de

dedans ſoit un peu racourcie dans la main de la bride, afin de lui placer la tête du côté qu'il va: car un cheval qui n'eſt point plié, n'a point de grace dans un manége; mais la rêne de dedans ne doit point être trop racourcie; cela donneroit un faux appui, & il faut toujours ſentir dans la main de la bride, l'effet des deux rênes. Le plus difficile eſt de plier un cheval à droite, non-ſeulement parce que la plûpart des chevaux ſont naturellement plus roides à cette main, qu'à gauche, mais cette difficulté vient encore de la ſituation des rênes dans la main gauche: comme elles doivent être ſéparées par le petit doigt, il ſe trouve que la rêne gauche, qui eſt par-deſſous le petit doigt, agit plus que la rêne droite, qui eſt par-deſſus: enſorte que lorſqu'on travaille un cheval à droite, il ne ſuffit pas d'accourcir la rêne droite pour le plier; on eſt ſouvent obligé de ſe ſervir de la rêne droite, en la tirant avec le petit doigt de la main droite, qui fait la fonction du petit doigt de la main gauche, lorſqu'on travaille à gauche. Il y a très-peu de perſonnes qui ſçachent bien ſe ſervir de la rêne droite: la plûpart baiſſent la main gauche en la tirant, & alors ils ne tirent que le bout du nez du cheval, parce que la rêne de dehors n'en ſoutient pas l'action: il faut donc lorſqu'on tire la rêne droite pour plier un cheval à droite, que le ſentiment de la rêne de dehors reſte dans la main gauche, afin que le pli vienne du garot, & non du bout du nez, qui eſt une vilaine action.

Il n'en eſt pas de même pour la main gauche. La ſituation de la rêne de dedans, qui eſt au

deſſous du petit doigt, donne beaucoup de facilité à plier un cheval à cette main, joint à ce que preſque tous les chevaux y ont plus de diſpoſition. Il faut remarquer que lorſqu'un cheval eſt bien dreſſé, il ne faut racourcir que très-peu la rêne de dedans, ni ſe ſervir que rarement de la main droite pour le plier à droite, parce qu'il doit alors ſe plier par l'accord de la main & des jambes; mais avant qu'il ſoit parvenu à ce degré de perfection, il faut néceſſairement ſe ſervir des rênes de la maniere que nous venons de l'expliquer.

La hauteur de la main régle ordinairement celle de la tête du cheval; c'eſt pourquoi il faut la tenir plus haute que dans la ſituation ordinaire pour les chevaux qui portent bas, afin de les relever; & elle doit être plus baſſe & plus près de l'eſtomac, pour ceux qui portent le nez au vent, afin de les ramener & de leur faire baiſſer la tête.

Lorſqu'on porte la main en avant, cette action lâche la gourmette & diminue par conſéquent l'effet du mors. On ſe ſert de cette aide pour chaſſer en avant un cheval qui ſe retient: lorſqu'au contraire, on retient la main près de l'eſtomac, alors la gourmette fait plus d'effet & le mors appuie plus ferme ſur les barres, ce qui eſt bon pour les chevaux qui tirent à la main.

Nous avons dit ci-deſſus, que la main bonne renfermoit trois qualités, qui ſont d'être légere, douce & ferme.

La main légere, eſt celle qui ne ſent point l'appui du mors ſur les barres.

La main douce, eſt celle qui ſent un peu l'effet du mors ſans donner trop d'appui.

Et la main ferme, est celle qui tient le cheval dans un appui à pleine main.

C'est un grand art que de sçavoir accorder ces trois différens mouvemens de la main, suivant la nature de la bouche de chaque cheval, sans contraindre trop & sans abandonner à coup le véritable appui de la bouche; c'est-à-dire, qu'après avoir rendu la main, ce qui est l'action de la main légere, il faut la retenir doucement, pour chercher & sentir peu à peu dans la main, l'appui du mors, c'est ce qu'on appelle avoir la main douce; on résiste ensuite de plus en plus en tenant le cheval dans un appui plus fort, ce qui provient de la main ferme : & alors on adoucit & on diminue dans la main le sentiment du mors, avant de passer à la main légere; car il faut que la main douce précéde & suive toujours l'effet de la main ferme, & l'on ne doit jamais rendre la main à coup, ni la tenir ferme d'un seul tems; on offenseroit la bouche du cheval, & on lui feroit donner des coups de tête.

Il y a deux manieres de rendre la main. La premiere, qui est la plus ordinaire & la plus en usage est de baisser la main de la bride, comme nous l'avons dit. La deuxieme maniere, est de prendre les rênes avec la main droite, au-dessus de la main gauche; & en lâchant un peu les rênes dans la main gauche, on fait passer le sentiment du mors dans la main droite; & enfin en quittant tout-à-fait les rênes qui étoient dans la main gauche, on baisse la main droite sur le cou du cheval, & alors le cheval se trouve tout-à-fait libre, sans bride. Cette derniere façon de rendre la main, s'appelle *Descente de main* : on la fait aussi en pre-

nant le bout des rênes avec la main droite, la main à la hauteur de la tête du Cavalier, & le bras droit en avant & libre ; mais il faut être bien sûr de la bouche d'un cheval & de ſon obéiſſance, pour entreprendre de le mener de cette derniere façon. Il faut bien ſe donner de garde de rendre la main, ni de faire la deſcente de main, lorſque le cheval eſt ſur les épaules : le vrai tems de faire ce mouvement à propos, c'eſt après avoir marqué un demi-arrêt, & lorſqu'on ſent que le cheval plie les hanches, de lui rendre ſubtilement la bride, ou bien l'on fait la deſcente de main. Ce tems, qu'il faut prendre bien juſte, & qu'il eſt difficile de ſaiſir à propos, eſt une aide des plus ſubtiles & des plus utiles de la Cavalerie ; parce que le cheval pliant les hanches dans le tems qu'on abandonne l'appui, il faut néceſſairement qu'il demeure léger à la main, n'ayant point de quoi appuyer ſa tête.

Il y a encore une autre maniere de ſe ſervir des rênes, mais elle eſt peu uſitée : c'eſt d'attacher chaque rêne à l'arc du banquet, & alors la gourmette ne fait aucun effet. Cette façon de ſe ſervir des rênes, s'appelle, *Travailler avec de fauſſes rênes* : on s'en ſert encore quelquefois pour accoutumer les jeunes chevaux à l'appui du mors lorſqu'on commence à leur mettre une bride.

M. le Duc de Newcaſtle fait une Diſſertation ſur les rênes de la bride, où il paroît quelque vraiſemblance dans la ſpéculation, mais qui, ſelon moi, ſe détruit dans l'exécution. « Il dit, que de » quelque côté que les rênes ſoient tirées, l'em- » bouchure va toujours du côté oppoſé à la bran-

» che ; que lorſque la branche vient en dedans ;
» l'embouchure va en dehors ; enſorte, conti-
» nue-t-il, que les rênes étant ſéparées, lorſ-
» qu'on tire la rêne droite, l'embouchure ſort
» dehors de l'autre côté, & oblige le cheval de
» regarder hors de la volte, & on preſſe auſſi la
» gourmette du côté de dehors. »

Ce principe eſt détruit par l'uſage, qui nous prouve que le cheval eſt déterminé à obéir au mouvement de la main, du côté qu'on tire la rêne. En tirant, par exemple, la rêne droite, le cheval eſt obligé de céder à ce mouvement, & de porter la tête de ce côté. Je conviens qu'en tirant ſimplement la rêne, ſans ramener en même-temps la main près de ſoi, comme on le doit, l'appui ſera plus fort du côté oppoſé ; mais cela n'empêchera pas le cheval d'obéir à la main, & de porter la tête de ce côté, parce qu'il eſt obligé de ſuivre la plus forte impreſſion, laquelle ne vient pas ſeulement de l'appui qui ſe fait du côté de dehors, mais de la rêne qui fait agir toute l'embouchure, la tire & par conſéquent la tête du cheval auſſi, du côté où l'on veut aller. D'ailleurs en ſe ſervant de ſa main à propos, on accourcit un peu la rêne de dedans, & alors le mors appuie ſur la partie que l'on veut déterminer.

Il faut encore remarquer, que lorſqu'on ſe ſert de la rêne de dehors, en portant la main en dedans ; cette action détermine l'épaule de dehors en dedans, & fait paſſer la jambe de dehors par-deſſus celle de dedans ; & lorſqu'on ſe ſert de la rêne de dedans, en portant la main en dehors, ce mouvement élargit l'épaule de dedans, c'eſt-à-dire, fait croiſer la jambe de dedans par-deſſus

celle de dehors. On voit par ces différens effets de la rêne de dehors, & de celle de dedans, que c'eſt le port de la main, qui fait aller les parties de l'avant-main du cheval, & que tout Cavalier qui ne connoît pas l'uſage des rênes de la bride, travaille ſans régles & ſans principe.

CHAPITRE VIII.

Des aides & des châtimens néceſſaires pour dreſſer les Chevaux.

DEs cinq ſens de la nature, dont tous les animaux ſont doués, auſſi bien que l'homme; il y en a trois ſur leſquels il faut travailler un cheval pour le dreſſer : ce ſont, la Vue, l'Ouie & le Toucher.

On dreſſe un cheval ſur le ſens de la vue, lorſqu'on lui apprend à approcher des objets qui peuvent lui faire ombrage; car il n'y a point d'animal ſi ſuſceptible d'impreſſion des objets qu'il n'a point encore vûs, que le cheval.

On le dreſſe ſur le ſens de l'ouie, lorſqu'on l'accoutume au bruit des armes, des tambours, & des autres rumeurs guerrieres; lorſqu'on le rend attentif & obéiſſant à l'appel de la langue, au ſifflement de la gaule, & quelquefois au ſon doux de la voix, qu'un Cavalier emploie pour les careſſes, ou à un ton plus rude, dont on ſe ſert pour les menaces.

Mais le ſens du toucher, eſt le plus néceſſaire, parce que c'eſt par celui-là qu'on apprend à un cheval à obéir au moindre mouvement de la

main & des jambes, en lui donnant de la ſenſibilité à la bouche & aux côtés, ſi ces parties en manquent; ou en leur conſervant cette bonne qualité, ſi elles l'ont déja. On emploie pour cela les aides & les châtimens: les aides pour prévenir les fautes que le cheval peut faire; les châtimens pour le punir dans le tems qu'il fait une faute: & comme les chevaux n'obéiſſent que par la crainte du châtiment, les aides ne ſont autre choſe, qu'un avertiſſement qu'on donne au cheval, qu'il ſera châtié, s'il ne répond à leur mouvement.

Des Aides.

Les aides conſiſtent dans les différens mouvemens de la main de la bride; dans l'appel de la langue; dans le ſifflement & le toucher de la gaule; dans le mouvement des cuiſſes, des jarrets, & des gras de jambes; dans le pincer délicat de l'éperon, & enfin dans la maniere de peſer ſur les étriers.

Nous avons expliqué dans le Chapitre précédent les différens mouvemens de la main de la bride & leurs effets; ainſi nous paſſons aux autres aides.

L'appel de la langue, eſt un ſon qui ſe forme en recourbant le bout de la langue, vers le palais, & en la retirant enſuite tout-à-coup, en ouvrant un peu la bouche. Cette aide ſert à réveiller un cheval, à le tenir gai en maniant, & à le rendre attentif aux aides ou aux châtimens qui ſuivent cette action, s'il n'y répond pas. Mais on doit ſe ſervir rarement de cette aide, car il n'y a rien de ſi choquant que d'entendre un Cavalier appeller continuellement de la langue; cela ne

fait plus alors d'impreſſion ſur l'ouie, qui eſt le ſens ſur lequel elle doit agir. Il ne faut pas non plus appeller trop fort : ce ſon ne doit, pour ainſi dire, être entendu que du cheval. Il eſt bon de remarquer en paſſant qu'il ne faut jamais appeller de la langue lorſqu'on eſt à pied, & que quelqu'un paſſe à cheval devant nous : c'eſt une impoliteſſe qui choque le Cavalier; cela n'eſt permis que dans une ſeule occaſion, qui eſt lorſqu'on fait monter un cheval pour le vendre.

Quoique la gaule ſoit plus pour la grace que pour la néceſſité, on ne laiſſe pas de s'en ſervir quelquefois utilement. On la tient haute dans la main droite pour acquerir une maniere libre de ſe ſervir de ſon épée.

La gaule eſt en même tems aide & châtiment. Elle eſt aide, lorſqu'on la fait ſiffler dans la main, le bras haut & libre pour animer un cheval; lorſqu'on le touche légerement avec la pointe de la gaule ſur l'épaule de dehors pour le relever; lorſqu'on tient la gaule ſous la main, c'eſt-à-dire, croiſée par deſſous le bras droit, la pointe au-deſſus de la croupe, pour être à portée d'animer & de donner du jeu à cette partie; & enfin lorſqu'un homme à pied touche de la gaule devant, c'eſt-à-dire ſur le poitrail pour faire lever le devant, ou ſur les genoux pour lui faire plier les bras.

La gaule n'eſt pas propre pour les chevaux de guerre, qui doivent obéir de la main à la main, & en avant pour les jambes, à cauſe de l'épée qui doit être à la place de la gaule dans la main droite, qu'on appelle auſſi pour cela la main de l'épée. Dans un manége on doit tenir la gaule toujours oppoſée au côté où l'on fait aller le

cheval, parce qu'on ne doit s'en ſervir que pour animer les parties de dehors.

Il y a dans les jambes du Cavalier cinq aides, c'eſt-à-dire, cinq mouvemens : celui des cuiſſes, celui des jarrets, celui des gras des jambes, celui du pincer délicat de l'éperon, & celui que l'on fait en peſant ſur les étriers.

L'aide des cuiſſes & des jarrets, ſe fait en ſerrant les deux cuiſſes, ou les deux jarrets, pour chaſſer un cheval en avant, ou en ſerrant ſeulement la cuiſſe ou le jerret de dehors, pour le preſſer ſur le talon de dedans, ou en ſerrant celui de dedans pour le ſoutenir, s'il ſe preſſe trop en dedans. Il faut remarquer que les chevaux qui ſont chatouilleux, & qui retiennent leurs forces par malice, ſe déterminent plus volontiers pour des jarrets vigoureux, que pour des éperons, & ordinairement ils ſe retiennent quelque tems à l'éperon, avant que de partir.

L'aide des gras de jambes, qui ſe fait en les approchant délicatement du ventre, eſt pour avertir le cheval, qui n'a point répondu à l'aide des jarrets, que l'éperon n'eſt pas loin, s'il n'eſt point ſenſible à leur mouvement. Cette idée eſt encore une des plus gracieuſes & des plus utiles dont un cavalier puiſſe ſe ſervir pour raſſembler un cheval dreſſé, & par conſéquent ſenſible, lorſqu'il ralentit l'air de ſon manége.

L'aide du pincer délicat de l'éperon, ſe fait en l'approchant ſubtilement près du poil du ventre, ſans appuyer ni pénétrer juſqu'au cuir : c'eſt un avis encore plus fort que celui des cuiſſes, des jarrets & des gras de jambes. Si le cheval ne répond pas à toutes ces aides, on lui appuie vigou-

reusement les éperons dans le ventre, pour le châtier de son indocilité.

Enfin l'aide du peser sur les étriers, est la plus douce de toutes les aides : les jambes alors servent de contre-poids pour redresser les hanches & pour tenir le cheval droit dans la balance des talons. Cette aide suppose dans un cheval beaucoup d'obéissance & de sensibilité, puisque par la seule pression qu'on fait en appuyant plus sur un étrier que sur l'autre, on détermine un cheval à obéir à ce mouvement, qui se fait, en pesant sur l'étrier de dehors, pour presser & faire aller de côté un cheval en dedans; en pesant sur celui de dedans, pour soutenir & retenir un cheval qui se presse trop en dedans; ou bien en pesant sur les deux étriers également pour l'avertir de diligenter sa cadence, lorsqu'il se retient plus qu'il ne doit.

Il ne faut pas croire que cette grande sensibilité de bouche & de côtés puisse se conserver longtems dans les chevaux qui sont abandonnés à l'Ecole : les différentes mains qui les menent, leur font perdre cette finesse & cette justesse, qui font tout le mérité d'un cheval bien dressé, & le sentiment du toucher si délicat, s'émousse avec le tems; mais s'ils ont été dressés par des principes solides, lorsqu'un homme de cheval viendra à les rechercher, il fera bientôt revivre ce qu'une fausse pratique avoit amorti.

Des Châtimens.

Les aides n'étant, comme nous venons de le dire, qu'un avis qu'on donne au cheval, qu'il sera puni, s'il ne répond pas à leur mouvement; les châtimens ne sont par conséquent que la pu-

nition qui doit ſuivre de près la déſobéiſſance du cheval à l'avis qu'on lui donne ; mais il faut que la violence des coups ſoit proportionnée au naturel du cheval ; car ſouvent les châtimens médiocres, bien jugés & faits à tems, ſuffiſent pour rendre un cheval aiſé & obéiſſant ; d'ailleurs on a l'avantage de lui conſerver, par ce moyen, la diſpoſition & le courage, de rendre l'exercice plus brillant, & de faire durer long-tems un cheval en bonne école.

On emploie ordinairement trois ſortes de châtimens ; celui de la chambriere, celui de la gaule, & celui des éperons.

La chambriere eſt le premier châtiment dont on ſe ſert pour faire craindre les jeunes chevaux, lorſqu'on les a fait troter à la longe, & c'eſt la premiere leçon qu'on doit leur donner, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. On ſe ſert encore de la chambriere, pour apprendre à un cheval à piaffer dans les piliers : on s'en ſert auſſi pour chaſſer en avant les chevaux pareſſeux qui ſe retiennent & s'endorment, mais elle eſt abſolument néceſſaire pour les chevaux rétifs & ceux qui ſont ramingues & inſenſibles à l'éperon, parce qu'il faut remarquer que le propre des coups qui fouettent, lorſqu'ils ſont bien appliqués & à tems, eſt de faire beaucoup plus d'impreſſion, & de chaſſer bien plus un cheval malin, que ceux qui le piquent ou qui le chatouillent.

On tire de la gaule deux ſortes de châtimens. Le premier lorſqu'on en frape un cheval vigoureuſement derriere la bote, c'eſt-à-dire, ſur le ventre & ſur les feſſes, pour le chaſſer en avant. Le ſecond châtiment de la gaule, c'eſt d'en appli-

quer un grand coup ſur l'épaule d'un cheval qui détache continuellement des ruades par malice, & ce châtiment corrige plus ce vice que les éperons, auxquels il n'obéïra que lorſqu'il les craindra & les connoîtra.

Le châtiment qui vient des éperons, eſt un grand reméde pour rendre un cheval ſenſible & fin aux aides, mais ce châtiment doit être ménagé par un homme ſage & ſavant; il faut s'en ſervir avec vigueur dans l'occaſion, mais rarement, car rien ne déſeſpere & n'avilit plus un cheval que les éperons trop ſouvent & mal-à-propos appliqués.

Les coups d'éperons doivent ſe donner dans le ventre, environ quatre doigts derriere les ſangles, car ſi on appuyoit les éperons trop en arriere; c'eſt-à-dire, dans les flancs, le cheval s'arrêteroit, & rueroit au lieu d'aller en avant, parce que cette partie eſt trop ſenſible & trop chatouilleuſe; & au contraire ſi on les appuyoit dans les ſangles [défaut de ceux qui ont la jambe racourcie & tournée trop en dehors;] alors le châtiment ſeroit inutile & ſans effet.

Pour bien donner des éperons, il faut approcher doucement le gras des jambes, enſuite appuyer les éperons dans le ventre. Ceux qui ouvrent les jambes & appliquent les éperons d'un ſeul tems, comme s'ils donnoient un coup de poing, ſurprennent & étonnent un cheval, & il n'y répond pas ſi bien, que lorſqu'il eſt prévenu & averti par l'aproche inſenſible des gras de jambes. Il y en a d'autres qui avec les jambes ballantes chatouillent continuellement le poil avec leurs éperons, ce qui accoûtume un cheval

à quoailler, c'eſt-à-dire à remuer ſans ceſſe la queue en marchant, action fort déſagréable pour toutes ſortes de chevaux, & encore plus pour un cheval dreſſé.

Il ne faut pas que les éperons ſoient trop pointus pour les chevaux rétifs & ramingues ; au lieu d'apporter remede à ces vices, on y en ajoûteroit d'autres. Il y en a qui, lorſqu'on les pince trop vertement, piſſent de rage, d'autres ſe jettent contre le mur ; d'autres s'arrêtent tout-à-fait, & quelquefois ſe couchent par terre. Pour accoûtumer aux éperons les chevaux qui ont ces vices, il ne faut les appliquer qu'après la chambriere, & dans le milieu d'un partir de main.

L'aide du pincer délicat de l'éperon, devient auſſi châtiment pour certains chevaux qui ſont très-fins aux aides, & même ſi ſenſibles, qu'il faut ſe relâcher tout-à-fait & ne point ſe roidir ſur eux ; car autrement ils feroient des pointes & élans : ainſi le pincer, quelque délicat qu'il ſoit, produit le même effet ſur ces ſortes de chevaux & même un plus grand, que les coups d'éperon bien appliqués ne pourroient faire ſur ceux qui n'ont qu'une ſenſibilité ordinaire.

Il faut bien connoître le naturel d'un cheval pour ſavoir faire un bon uſage des châtimens, en les proportionnant à la faute qu'il fait & à la maniere dont il les reçoit, afin de les continuer, de les augmenter, de les diminuer, & même de les ceſſer ſelon ſa diſpoſition & ſa force : & il ne faut pas prendre toutes les fautes qu'un cheval fait pour des vices ; puiſque la plûpart du tems elles viennent d'ignorance, & ſouvent de foibleſſe.

On doit aider & châtier ſans faire de grands mouvemens ; mais il faut beaucoup de ſubtilité & de diligence : c'eſt dans le tems que la faute eſt commiſe qu'il faut employer les châtimens, autrement ils ſeroient plus dangereux qu'utiles ; ſurtout il ne faut jamais châtier un cheval par humeur & en colere, mais toujours de ſang froid : Enfin l'on peut dire que le ménagement des aides & des châtimens, eſt une des plus belles parties de l'homme de cheval.

CHAPITRE IX.

De la néceſſité du Trot pour aſſouplir les jeunes Chevaux, & de l'utilité du Pas.

MONSIEUR de la Broue ne pouvoit définir plus exactement un cheval bien dreſſé, qu'en diſant, que c'eſt celui qui a la ſoupleſſe, l'obéiſſance & la juſteſſe ; car ſi un cheval n'a le corps entierement libre & ſouple, il ne peut obéir aux volontés de l'homme avec facilité & avec grace ; & la ſoupleſſe produit néceſſairement la docilité, parce que le cheval alors n'a aucune peine à exécuter ce qu'on lui demande : ce ſont donc ces trois qualités eſſentielles qui font ce qu'on appelle, *un Cheval ajuſté.*

La premiere de ces qualités ne s'acquiert que par le trot. C'eſt le ſentiment général de tous les ſavans Ecuyers, tant anciens que modernes ; & ſi parmi ces derniers, quelques-uns ont voulu, ſans aucun fondement, rejetter le trot en

cherchant dans un petit pas racourci cette premiere souplesse & cette liberté, ils se sont trompés ; car on ne peut les donner à un cheval, qu'en mettant dans un grand mouvement tous les ressorts de sa machine ; par ce rafinement on endort la nature, & l'obéissance devient molle, languissante & tardive, qualités bien éloignées du vrai brillant qui fait l'ornement d'un cheval bien dressé.

C'est par le trot, qui est l'allure la plus naturelle, qu'on rend un cheval leger à la main sans lui gâter la bouche, & qu'on lui dégourdit les membres sans les offenser ; parce que dans cette action qui est la plus relevée de toutes les allures naturelles, le corps du cheval est également soutenu sur deux jambes, l'une devant & l'autre derriere : ce qui donne aux deux autres qui sont en l'air, la facilité de se relever, de se soutenir, de s'étendre en avant, & par conséquent un premier degré de souplesse dans toutes les parties du corps.

Le trot est donc sans contredit, la base de toutes les leçons pour parvenir à rendre un cheval adroit & obéissant : Mais quoiqu'une chose soit excellente dans son principe, il ne faut pas en abuser, en trotant un cheval des années entieres, comme on faisoit autrefois en Italie, & comme on fait encore actuellement dans quelques pays, où la cavalerie est d'ailleurs en grande réputation. La raison en est bien simple, la perfection du trot provenant de la force des membres, cette force & cette vigueur naturelle, qu'il faut absolument conserver dans un cheval, se perd & s'éteint dans l'accablement & la lassitude, qui

qui font la fuite d'une leçon trop violente & trop long-temps continuée. Ce défordre arrive encore à ceux qui font troter de jeunes chevaux dans des lieux raboteux & dans des terres labourées ; ce qui eft la fource des veffigons, des courbes, des éparvins, & des autres maladies des jarrets ; accidens qui arrivent à de très-braves chevaux, en leur foulant les nerfs & les tendons, par l'imprudence de ceux qui fe piquent de domter un cheval en peu de tems : c'eft bien plutôt le ruiner que le domter.

La longe attachée au caveçon fur le nez du cheval, & la chambriere, font les premiers & les feuls inftrumens dont on doit fe fervir dans un terrein uni, pour apprendre à troter aux jeunes chevaux, qui n'ont point encore été montés, ou à ceux qui l'ont déja été, & qui péchent par ignorance, par malice, ou par roideur.

Lorfqu'on fait troter un jeune cheval à la longe, il ne faut point dans les commencemens lui mettre de bride, mais un bridon ; car un mors, quelque doux qu'il foit, lui offenferoit la bouche, dans les faux mouvemens & les contre-tems que font ordinairement les jeunes chevaux, avant qu'il ayent acquis la premiere obéiffance qu'on leur demande.

Je fuppofe donc qu'un cheval foit en âge d'être monté, & qu'on l'ait rendu affez familier & affez docile pour fouffrir l'approche de l'homme, la felle & l'embouchure : il faudra alors lui mettre un caveçon fur le nez, le placer affez haut pour ne lui point ôter la refpiration en trotant, & la muferole du caveçon affez ferrée pour ne point varier fur le nez. Il faut encore que le ca-

veçon ſoit armé d'un cuir, afin de conſerver la peau du nez qui eſt très-tendre dans les jeunes chevaux.

Deux perſonnes à pied doivent conduire cette leçon : l'une tiendra la longe, & l'autre la chambriere. Celui qui tient la longe, doit occuper le centre autour duquel on fait troter le cheval ; & celui qui tient la chambriere, ſuit le cheval par derriere & le chaſſe en avant avec cet inſtrument, en lui en donnant légerement ſur la croupe & plus ſouvent par terre ; car il faut bien ménager ce châtiment dans les commencemens, de peur de rebuter un cheval qui n'y eſt point accoutumé. Quand il a obéi trois ou quatre tours à une main, on l'arrête, & on le flate ; ce qui ſe fait en accourciſſant peu à peu la longe, juſqu'à ce que le cheval ſoit arrivé au centre, où eſt placé celui qui le conduit ; & alors celui qui tient la chambriere la cache derriere lui, pour l'ôter de la vue du cheval, & vient le flater conjointement avec celui qui tient la longe.

Après lui avoir laiſſé reprendre haleine, il faudra le faire troter à l'autre main & obſerver la même pratique. Comme il arrive ſouvent qu'un cheval, ſoit par trop de gaieté, ſoit par la crainte de la chambriere, galope au lieu de troter, ce qui ne vaut rien ; il faudra tâcher de lui rompre le galop en ſecouant légerement le caveçon ſur le nez avec la longe, & en lui ôtant en même-temps la crainte de la chambriere : mais ſi au contraire, il s'arrête de lui-même, & refuſe d'aller au trot, il faut lui appliquer de la chambriere, ſur la croupe & ſur les feſſes, juſqu'à ce qu'il aille

en avant, ſans pourtant le battre trop ; car les grands coups ſouvent réïtérés deſeſpérent un cheval, le rendent vicieux, ennemi de l'homme & de l'École, lui ôtent cette gentilleſſe, qui ne revient jamais, quand une fois elle eſt perdue. Il ne faut pas non plus, pour la même raiſon, faire de longues repriſes ; elles fatiguent & ennuient un cheval ; mais il faut le renvoyer à l'écurie avec la même gaieté qu'il en eſt ſorti.

Quand le cheval commencera à troter librement à chaque main, & qu'on l'aura accoutumé à venir finir au centre, il faudra alors lui apprendre à changer de main : & pour cela, celui qui tient la longe, dans le temps que le cheval trote à une main, doit reculer deux ou trois pas en tirant à lui la tête du cheval ; en même-temps celui qui tient la chambriere, doit gagner l'épaule de dehors du cheval pour le faire tourner à l'autre main en lui montrant la chambriere, & même l'en frappant, s'il refuſe d'obéir, enſuite le finir au centre, l'arrêter, le flater & le renvoyer.

Afin que la leçon du trot à la longe ſoit plus profitable, il faudra avoir l'attention de tirer la tête du cheval en dedans avec la longe, & de lui élargir en même-temps la croupe avec la chambriere, c'eſt-à-dire, la jetter dehors, en lui faiſant faire un cercle plus grand que celui des épaules, ce qui donne la facilité à celui qui tient la longe, d'attirer l'épaule de dehors du cheval en dedans, dont le mouvement circulaire qu'elle eſt obligée de faire dans cette poſture, aſſouplit un cheval.

Après avoir accoutumé le cheval à l'obéiſſance de cette premiere leçon, ce qu'il exécutera en

peu de jours, si l'on s'y prend de la maniere que nous venons de l'expliquer; il faudra ensuite le monter, en prenant toutes les précautions nécessaires pour le rendre doux au montoir. Le Cavalier étant en selle, tâchera de donner au cheval les premiers principes de la connoissance de la main & des jambes : ce qui se fait de cette maniere. Il tiendra les rênes du bridon séparées dans les deux mains, & quand il voudra faire marcher son cheval, il baissera les deux mains, & en même-temps, il approchera doucement près du ventre les deux gras de jambes, sans avoir d'éperons, (car il n'en faut point dans ces commencemens.) Si le cheval ne répond point à ces premieres aides, ce qui ne manquera pas d'arriver, ne les connoissant point, il faudra alors lui faire peur de la chambriere, pour laquelle il est accoutumé de fuir; en sorte quelle servira de châtiment, lorsque le cheval ne voudra pas aller en avant pour les jambes du Cavalier; mais il ne faudra s'en servir que dans le temps que le cheval refusera d'obéir aux mouvemens des jarrets & des gras de jambes.

De même, lorsqu'on veut apprendre au cheval à tourner pour la main, il faut dans le temps que le Cavalier tire la rêne de dedans du bridon, & que le cheval refuse de tourner, que celui qui tient la longe, tire la tête, & l'oblige de tourner; ensorte qu'elle serve de moyen pour l'accoutumer à tourner pour la main, comme la chambriere à fuir pour les jambes, jusqu'à ce qu'enfin le cheval soit accoutumé à suivre la main, & à fuir les jambes du Cavalier; ce qui se fera en peu de temps, si l'on emploie les premieres aides avec

le jugement & la discrétion qu'il faut avoir en commençant les jeunes chevaux : car le manque de précaution dans ces commencemens, est la source de la plûpart des vices & des desordres, dans lesquels tombent les chevaux par la suite.

Lorsque le cheval commencera à obéir facilement, & se déterminera sans hésiter, soit à tourner pour la main, soit à aller en avant pour les jambes, & à changer de main, comme nous venons de l'enseigner; il faudra alors examiner de quelle nature il est, pour proportionner son trot à sa disposition & à son courage.

Il y a en général deux sortes de natures de chevaux. Les uns retiennent leurs forces, & sont ordinairement legers à la main : les autres s'abandonnent, & sont pour la plûpart pesans, ou tirent à la main.

Quant à ceux qui se retiennent naturellement, il faut les mener dans un trot étendu & hardi, pour leur dénouer les épaules & les hanches. A l'égard des autres, qui sont naturellement pesans, ou qui tirent à la main en tendant le nez, il faut que leur trot soit plus relevé & plus racourci, afin de les préparer à se tenir ensemble. Mais les uns & les autres doivent être entretenus dans un trot égal & ferme, sans traîner les hanches, & il faut que la leçon soit soutenue avec la même vigueur du commencement jusqu'à la fin, sans pourtant que la reprise soit trop longue.

Ces premieres leçons de trot ne doivent avoir pour but, ni de faire la bouche, ni d'assurer la tête du cheval : il faut attendre qu'il soit dégourdi, & qu'il ait acquis la facilité de tourner aisé-

ment aux deux mains ; par ce moyen on lui conſervera la ſenſibilité de la bouche, & c'eſt pour cela que le bridon eſt excellent dans ces commencemens, parce qu'il appuie très-peu ſur les barres, & point du tout ſur la barbe, qui eſt une partie très-délicate, & où réſide, comme le dit fort bien M. le Duc de Newcaſtle, le vrai ſentiment de la bouche du cheval.

Lorſqu'il commencera à obéir à la main & aux jambes, ſans le ſecours de la longe, ni de la chambriere ; il faudra alors, & pas plutôt, le mener en liberté, c'eſt-à-dire, ſans longe, & au pas ſur une ligne droite, en le ſortant du cercle, pour l'aligner, c'eſt-à-dire, lui apprendre à marcher droit, & à connoître le terrein. Si-tôt qu'il ira bien au pas ſur les quatre lignes & dans les quatre coins du quarré, ſur lequel on l'aura mené, il faudra enſuite ſur ces quatre mêmes lignes, le mener au trot, toujours les rênes du bridon ſéparées dans les deux mains ; enſorte que de quatre petites repriſes, qui ſont ſuffiſantes chaque jour & chaque fois qu'on monte un cheval, il faut en faire deux au pas, & les deux autres au trot alternativement, en finiſſant par le trot, parce qu'il n'y a que cette allure qui donne la premiere ſoupleſſe.

Si le cheval continue d'obéir facilement au pas & au trot avec le bridon, il faudra commencer à lui mettre une bride avec un mors à ſimple canon & une branche droite, qui eſt la premiere embouchure qu'on donne aux jeunes chevaux, comme nous l'avons expliqué dans la premiere Partie.

Du Pas.

Quoique je regarde le trot comme le fondement de la premiere liberté qu'on doit donner aux chevaux; je ne prétends pas pour cela exclure le Pas, qui a aussi un mérite particulier.

Il y a deux sortes de Pas. Le Pas de Campagne, & le Pas d'École.

Nous avons donné la définition du Pas de Campagne dans le Chapitre des Mouvemens naturels, & nous avons dit, que c'est l'action la moins élevée, & la plus lente de toutes les allures naturelles, ce qui rend cette allure douce & commode; parce que dans cette action, le cheval étendant ses jambes en avant, & près de terre, il ne secoue pas le Cavalier, comme dans les autres allures où les mouvemens étant relevés & détachés de terre, on est continuellement occupé de sa posture, à moins qu'on n'ait une grande pratique.

Le Pas d'École est différent de celui de Campagne, en ce que l'action du premier est plus soutenue, plus racourcie, & plus rassemblée; ce qui est d'un grand secours pour faire la bouche à un cheval, lui fortifier la mémoire, le rapatrier avec le Cavalier, lui rendre supportable la douleur & la crainte des leçons violentes qu'on est obligé de lui donner pour l'assouplir, & le confirmer à mesure qu'il avance dans l'obéissance de la main & des jambes. Voilà les avantages qu'on tire du Pas d'École; ils sont si grands, qu'il n'y a point de cheval, quelque bien dressé qu'il soit, auquel cette leçon ne soit très-profitable.

Mais comme un jeune cheval au ſortir du trot, où il a été étendu & allongé, ne peut pas ſi-tôt être racourci dans une allure raſſemblée, comme celle du pas d'École, je n'entens pas non plus qu'on le tienne dans cette ſujétion, avant qu'il y ait été préparé par les arrêts & les demi-arrêts dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt donc au pas lent & peu racourci, qu'il faut mener un cheval qui commence à ſçavoir troter, afin de lui donner de l'aſſurance & de la mémoire; mais afin qu'il conſerve au pas la liberté des épaules, il faut le mener ſur de fréquentes lignes droites, en le tournant, tantôt à droite, tantôt à gauche ſur une nouvelle ligne, plus ou moins longue, ſuivant qu'il ſe retient ou s'abandonne.

Il ne faut pas tourner tout le corps du cheval ſur ces différentes lignes droites, mais ſeulement les épaules, en le faiſant toujours marcher en avant, après l'avoir tourné. Cette maniere de tourner les épaules au pas ſur de fréquentes lignes droites aux deux mains indifféremment, ſans aucune obſervation de terrein, que celle de tourner & aller droit, ſuivant la volonté du Cavalier, eſt bien meilleure que celle de mener un cheval ſur un cercle; parce que ſuivant cette méthode, on tient toujours les hanches ſur la ligne des épaules; & ſur la ligne du cercle, le cheval eſt couché & hors de la ligne droite. Il faut pourtant revenir au cercle, lorſque le cheval ſe roidit, s'endurcit, ou ſe défend à une main: c'eſt le ſeul reméde, auſſi le regardai-je comme un châtiment; & c'eſt pour cela que je conſeille de remettre à la longe tout cheval qui ſe défend dans les commencemens qu'on le dreſſe: cette punition fait

plus d'effet & corrige plus un cheval que tous les châtimens qu'on pourroit lui faire en liberté.

Quoique la leçon de mener un cheval ſur de nouvelles & de fréquentes lignes droites, ſoit excellente pour apprendre à un cheval à tourner avec facilité : il faut quand il ſera obéiſſant à cette leçon, & qu'on en voudra faire un cheval de promenade, le mener ſur une longue & ſeule ligne droite, afin de lui donner un pas étendu & allongé, le tournant ſeulement de tems en tems, pour lui conſerver l'obéiſſance de la main & la ſoupleſſe des épaules ; mais il faut pour cela le mener en plaine campagne, car le terrein d'un manége eſt trop borné.

Si l'on s'apperçoit que le pas ſoit contraire au naturel d'un cheval pareſſeux & endormi, parce qu'il ne ſera point encore aſſez aſſoupli, il faudra le remettre au trot vigoureux & hardi, & même le châtier des éperons & de la gaule, juſqu'à ce qu'enfin il prenne un pas ſenſible & animé.

CHAPITRE X.

De l'Arrêt, du demi-Arrêt, & du Reculer.

APRÈS avoir démontré dans le Chapitre précédent que le trot eſt le ſeul moyen de donner aux jeunes chevaux la premiere ſoupleſſe, dont ils ont beſoin pour ſe diſpoſer à l'obéiſſance ; il faut paſſer à une autre leçon, qui n'eſt pas moins utile, puiſqu'elle conſiſte à les préparer à ſe mettre ſur les hanches, pour

les rendre agréables & légers à la main.

On appelle un cheval ſur les chanches, celui qui baiſſe & plie les hanches ſous lui, en avançant les pieds de derriere, & les jarrets ſous le ventre, pour ſe donner ſur les hanches un équilibre naturel, qui contrebalance le devant, qui eſt la partie la plus foible : duquel équilibre naît l'agrément & la legereté de la bouche du cheval.

Il faut remarquer qu'un cheval, en marchant, eſt naturellement porté à ſe ſervir de la force de ſes reins, de ſes hanches & de ſes jarrets, pour pouſſer tout ſon corps en avant ; enſorte que ſes épaules & ſes bras étant occupés à ſoûtenir cette action, il ſe trouve néceſſairement ſur les épaules, & par conſéquent peſant à la main.

Pour mettre un cheval ſur les hanches, & lui ôter le défaut d'être ſur les épaules, les hommes de cheval ont trouvé un remede dans les leçons, qui ſont l'Arrêt, le demi-Arrêt & le Reculer.

De l'Arrêt.

L'Arrêt eſt l'effet que produit l'action que l'on fait en retenant avec la main de la bride la tête du cheval, & les autres parties de l'avant-main, & en chaſſant en même tems délicatement les hanches avec les gras de jambes ; enſorte que tout le corps du cheval ſe ſoutienne dans l'équilibre, en demeurant ſur ſes jambes & ſur ſes pieds de derriere. Cette action, qui eſt très-utile pour rendre un cheval léger à la main & agréable au Cavalier, eſt bien plus difficile pour le cheval que celle de tourner, qui lui eſt plus naturelle.

Pour bien marquer un arrêt, le cheval doit être un peu animé auparavant, & dans le tems qu'on sent qu'il va plus vîte que la cadence de son train, il faut en le secourant délicatement des gras de jambes, mettre les épaules un peu en arriere, & tenir la bride de plus ferme en plus ferme, jusqu'à ce que l'arrêt soit formé ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que le cheval soit arrêté tout-à-fait. En mettant le corps en arriere, on doit serrer un peu les coudes près du corps, afin d'avoir plus d'assurance dans la main de la bride. Il est nécessaire aussi que le cheval se tienne droit à l'arrêt, afin que cette action se fasse sur les hanches ; car, si l'une des deux jambes de derriere sort de la ligne des épaules, le cheval se traversant dans cette action, il ne peut être sur les hanches.

Les avantages qu'on tire d'un arrêt bien fait, sont de rassembler les forces d'un cheval, de lui assurer la bouche, la tête, les hanches, & de le rendre léger à la main. Mais autant les arrêts sont bons, lorsqu'ils sont faits à propos, autant ils sont pernicieux lorsqu'on les fait à contre-tems. Pour savoir les placer, il faut consulter la nature du cheval ; car les meilleures leçons, qui n'ont été inventées que pour perfectionner cette nature, feroient un effet contraire, si on en abusoit, en les pratiquant mal à propos.

A la premiere apparence de légereté pour le trot, & de facilité pour tourner aux deux mains, on commence à marquer des arrêts à un cheval, mais rarement d'abord, en le retenant petit à petit & doucement ; car par un arrêt fait brusquement & tout à coup, comme si d'un seul tems on le plantoit sur le cul, on affoibliroit les reins &

les jarrets d'un cheval; on pourroit même eſtropier pour toujours un jeune cheval, qui n'a pas pris encore toute ſa force.

Outre les jeunes chevaux, qu'il ne faut jamais preſſer ni arrêter trop rudement, il y en a encore d'autres avec leſquels il faut bien ménager l'arrêt, ſoit par défaut de conſtruction, ou par foibleſſe naturelle; ce que nous allons examiner.

1°. Comme la tête eſt la premiere partie qu'on doit ramener à l'arrêt, ſi le cheval a la ganache trop étroite, il ſoutiendra difficilement cette action: de même ſi l'encolure eſt mal faite, renverſée, ce qu'on appelle *Encolure de cerf*, il s'armera & l'arrêt deviendra dur & courbé: ſi les pieds ſont foibles ou douloureux, il fuira l'arrêt, & il ſera encore plus abandonné ſur le devant & ſur l'appui de la bride, que ſi la foibleſſe venoit des jambes, des épaules ou des hanches.

2°. Les chevaux longs de corſage & ſenſibles, ſont ordinairement foibles de reins, & forment par conſéquent de mauvais arrêts, par la difficulté qu'ils ont de raſſembler leurs forces, pour ſe ramener ſur les hanches; ce qui cauſe en eux pluſieurs déſordres: parce que, ou ils refuſent de reprendre en avant après l'arrêt; ou ils vont une eſpéce de traquenard ou aubin; ou bien s'ils obéiſſent, ils s'abandonnent ſur la main, pour fuir la ſujétion d'un nouvel arrêt.

3°. Les chevaux enſellés, qui ont le dos foible & enfoncé, placent avec peine leur tête à l'arrêt, parce que la force de la nuque du col dépend de celle des reins; & quand un cheval ſouffre quelque douleur dans ces parties, il le témoigne par une action déſagréable de la tête.

4°. Les chevaux trop ſenſibles, impatiens & coleres, ſont ennemis de la moindre ſujétion, par conſéquent de l'arrêt; & ils ont ordinairement la bouche dure & fauſſe, parce que l'impatience & la fougue leur ôtent la mémoire, & le ſentiment de la bouche, & rend inutiles les effets de la main & des jambes.

5°. Enfin il y a des chevaux qui, quoique foibles, s'arrêtent tout court, pour éviter l'arrêt du cavalier; & comme ils appréhendent la ſurpriſe, ils ne veulent point repartir après: d'autres de même nature, forcent la main, quand ils s'apperçoivent qu'on veut les arrêter. Les uns & les autres doivent être arrêtés rarement, & quand ils ne s'y attendent pas.

L'arrêt n'eſt donc bon que pour les chevaux qui ont de bons reins, & aſſez de vigueur dans les hanches & dans les jarrets pour ſoutenir cette action. L'arrêt du trot doit ſe faire en un ſeul tems les pieds de derriere droits, enſorte que l'un n'avance pas plus que l'autre, & ſans ſe traverſer, ce qui fait appuyer le cheval également ſur les hanches; mais au galop dont l'action eſt plus étendue que celle du trot, il faut arrêter un cheval en deux ou trois tems, quand les pieds de devant retombent à terre, afin qu'en ſe relevant, il ſe trouve ſur les hanches; & pour cela en retenant la main, on l'aide un peu des jarrets ou des gras de jambes, pour le faire falquer ou couler les hanches ſous lui.

Il faut remarquer que les chevaux aveugles s'arrêtent plus facilement que les autres, par l'appréhenſion qu'ils ont de faire un faux pas.

Du demi-Arrêt.

Le demi-arrêt eſt l'action que l'on fait, en retenant la main de la bride près de ſoi, les ongles un peu en haut, ſans arrêter tout-à-fait le cheval, mais ſeulement en retenant & ſoûtenant le devant, lorſqu'il s'appuie ſur le mors, ou bien lorſqu'on veut le ramener, ou le raſſembler.

Nous avons dit ci-deſſus, que l'arrêt ne convenoit qu'à un très-petit nombre de chevaux, parce qu'il s'en trouve très-peu, qui ayent aſſez de force dans les reins & dans les jarrets, pour ſoûtenir cette action ; car il faut remarquer que la plus grande preuve qu'un cheval puiſſe donner de ſes forces & de ſon obéiſſance, c'eſt de former un arrêt ferme & léger après une courſe de vîteſſe, ce qui eſt rare à trouver, parce que pour paſſer ſi vîte d'une extrémité à l'autre, il faut qu'il ait la bouche & les hanches excellentes, & comme ces arrêts violens peuvent gâter & rebuter un cheval, on ne les pratique que pour l'éprouver.

Il n'en eſt pas de même du demi-arrêt, dans lequel on tient un cheval ſeulement un peu plus ſujet de la main, ſans l'arrêter tout-à-fait. Cette action ne donne pas tant d'appréhenſion au cheval, & lui aſſûre la tête & les hanches avec moins de ſujétion que l'arrêt ; c'eſt pour cela qu'il eſt beaucoup plus utile, pour lui faire la bouche & le rendre plus léger. On peut le répéter ſouvent ſans rompre l'allure du cheval ; & comme par cette aide, on lui ramene & on lui ſoutient le devant, on l'oblige par conſéquent en même tems de baiſſer les hanches, qui eſt ce qu'on demande.

Le demi-arrêt convient donc à toutes ſortes de chevaux ; mais il y a de certaines natures ſur leſquelles il faut le ménager. Quand par exemple, un cheval ſe retient de lui-même, on ne lui marque des demi-arrêts, que lorſqu'on veut lui donner de l'appui ; & de peur qu'il ne s'arrête tout-à-fait à ce mouvement, on le ſecoure des jarrets, des gras de jambes, & quelquefois même des éperons, ſuivant qu'il ſe retient plus ou moins : mais s'il s'appuie trop ſur la main, les demi-arrêts doivent être plus fréquens & marqués ſeulement de la main de la bride, ſans aucune aide des jarrets ni des jambes ; il faut au contraire lâcher les cuiſſes, autrement il s'abandonneroit davantage ſur le devant.

Lorſqu'en marquant un arrêt, ou un demi-arrêt, le cheval continue de s'appuyer ſur le mors, de tirer à la main, & quelquefois même de la forcer en allant en avant malgré le cavalier ; il faut alors, après l'avoir arrêté, le reculer pour le châtier de cette déſobéiſſance.

Du Reculer.

La ſituation de la main de la bride pour reculer un cheval, eſt la même que celle de l'arrêt; enſorte que pour accoûtumer un cheval à reculer facilement, il faut, après l'avoir arrêté, retenir la bride, les ongles en haut, comme ſi l'on vouloit marquer un nouvel arrêt ; & lorſqu'il obéït, c'eſt-à-dire, lorſqu'il recule un ou deux pas, il faut lui rendre la main, afin que les eſprits qui cauſent le ſentiment, reviennent ſur les barres ; autrement on endormiroit & on rendroit inſenſible cette partie, & le cheval au lieu d'obéïr,

& de reculer, forceroit la main; ou feroit une pointe.

Quoique le reculer ſoit un châtiment pour un cheval qui n'obéït pas bien à l'arrêt; c'eſt encore un moyen pour le diſpoſer à ſe mettre ſur les hanches, pour lui ajuſter les pieds de derriere, lui aſſurer la tête, & le rendre léger à la main.

Lorſqu'un cheval recule, une de ſes jambes de derriere eſt toujours ſous le ventre; il pouſſe la croupe en arriere, & il eſt dans chaque mouvement, tantôt ſur une hanche, tantôt ſur l'autre: mais il ne peut bien faire cette action, & on ne doit la lui demander, que lorſqu'il commence à s'aſſouplir & à obéïr à l'arrêt, parce que les épaules étant libres, on a plus de facilité, pour tirer le devant à ſoi, que ſi elles étoient engourdies: & comme cette leçon fait de la douleur aux reins & aux jarrets, il faut dans les commencemens en uſer modérément.

Quand un cheval s'obſtine à ne vouloir point reculer, ce qui arrive à preſque tous les chevaux, qui n'ont point encore pratiqué cette leçon, un homme à pied lui donne légerement de la pointe de la gaule ſur les genoux & ſur les boulets, qui ſont les deux jointures de la jambe, pour la lui faire plier; & dans le même tems le cavalier tire à ſoi la main de la bride, & ſi-tôt qu'il obéït un ſeul pas en arriere, il faut le flater & le careſſer, pour lui faire connoître que c'eſt ce qu'on lui demande. Après avoir fait reculer quelques pas un cheval difficile, & l'avoir ſtaté; on doit enſuite le tenir un peu ſujet de la main, comme ſi on vouloit le reculer de nou-

veau,

veau ; & lorſqu'on ſent qu'il baiſſe les hanches pour ſe préparer à reculer, il faut l'arrêter & le flater pour cette action, par laquelle il témoigne qu'il reculera bientôt au gré du Cavalier.

Pour reculer un cheval dans les régles, il faut, chaque pas qu'il fait en arriere, le tenir prêt à reprendre en avant ; car c'eſt un grand défaut que de reculer trop vîte : le cheval précipitant ainſi ſes forces en arriere, pourroit s'acculer, & même faire une pointe en danger de ſe renverſer, ſur-tout s'il a les reins foibles. Il faut encore qu'il recule droit, ſans ſe traverſer, afin de plier les deux hanches également ſous lui en reculant.

Lorſqu'un cheval commence à reculer facilement, la meilleure leçon qu'on puiſſe lui donner pour le rendre léger à la main, c'eſt de ne reculer que les épaules ; c'eſt-à-dire, ramener doucement le devant à ſoi, comme ſi on vouloit le reculer ; & lorſqu'on ſent qu'il va reculer, il faut lui rendre la main, & remarcher un ou deux pas en avant.

Après avoir arrêté ou reculé un cheval, il faut lui tirer doucement la tête en dedans pour faire jouer le mors dans la bouche, ce qui fait plaiſir au cheval, & l'accoutume à ſe plier du côté qu'il va. Cette leçon le prépare auſſi à celle de l'épaule en dedans, dont nous allons parler dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE XI.

De l'Épaule en dedans.

NOUS avons dit ci-devant, que le trot eſt le fondement de la premiere ſoupleſſe & de la premiere obéiſſance que l'on doit donner aux chevaux ; & ce principe eſt généralement reçu de tous les habiles Écuyers ; mais ce même trot, ſoit ſur une ligne droite, ſoit ſur des cercles ne donne à l'épaule & à la jambe du cheval, qu'un mouvement en avant, lorſqu'il marche ſur la ligne droite ; & un peu circulaire de la jambe & de l'épaule de dehors, lorſqu'il va ſur le cercle : mais il ne donne pas une démarche aſſez croiſée d'une jambe par-deſſus l'autre, qui eſt l'action que doit faire un cheval dreſſé, connoiſſant les talons, c'eſt-à-dire, qui va librement de côté aux deux mains.

Pour bien concevoir ceci, il faut faire attention que les épaules & les jambes d'un cheval ont quatre mouvemens. Le premier eſt celui de l'épaule en avant, quand il marche droit devant lui. Le deuxieme mouvement, eſt celui de l'épaule en arriere, quand il recule. Le troiſieme mouvement, c'eſt lorſqu'il leve la jambe & l'épaule dans une place, ſans avancer ni reculer, qui eſt l'action du piaffer. Et le quatrieme, eſt le mouvement circulaire, & croiſé que doivent faire l'épaule & la jambe du cheval, lorſqu'il tourne étroit, ou qu'il va de côté.



Parrocel inv. Tardieu Sculp

L'Epaule en dedans.



Les trois premiers mouvemens s'acquiérent facilement par le trot, l'arrêt, & le reculer; mais le dernier mouvement est le plus difficile, parce que dans cette action, le cheval étant obligé de croiser & de chevaler la jambe de dehors par-dessus celle de dedans, si dans ce mouvement le passage de la jambe n'est pas avancé ni circulaire, le cheval s'attrape la jambe qui pose à terre, & sur laquelle il s'appuie, & la douleur du coup peut lui donner une atteinte, ou du moins lui faire faire une fausse position : ce qui arrive souvent aux chevaux qui ne sont pas assez souples des épaules. La difficulté de trouver des régles certaines, pour donner à l'épaule & à la jambe la facilité de ce mouvement circulaire d'une jambe par-dessus l'autre, a toujours embarassé les Ecuyers, parce que sans cette perfection un cheval ne peut tourner facilement, ni fuir les talons de bonne grace.

Afin de bien approfondir la leçon de l'épaule en dedans, qui est la plus difficile & la plus utile de toutes celles qu'on doit employer, pour assouplir les chevaux; il faut examiner ce qu'ont dit Mr. de la Broue, & Mr. le Duc de Newcastle, au sujet du cercle, qui, selon le dernier, est le seul moyen d'assouplir parfaitement les épaules d'un cheval.

» M. de la Broue dit que toutes les humeurs & » complexions des chevaux, ne sont pas propres à » cette sujétion extraordinaire, de toujours tour- » ner sur des cercles pour les assouplir; & leurs » forces n'étant pas capables de fournir tant de » tours tout d'une haleine, ils se rebutent & se roi- » dissent de plus en plus, au lieu de s'assouplir ».

M. le Duc de Newcaſtle s'explique ainſi :

» La tête dedans, la croupe dehors ſur un cer-
» cle, met d'abord un cheval ſur le devant, il
» prend de l'appui & s'aſſouplit extrêmement les
» épaules, &c.

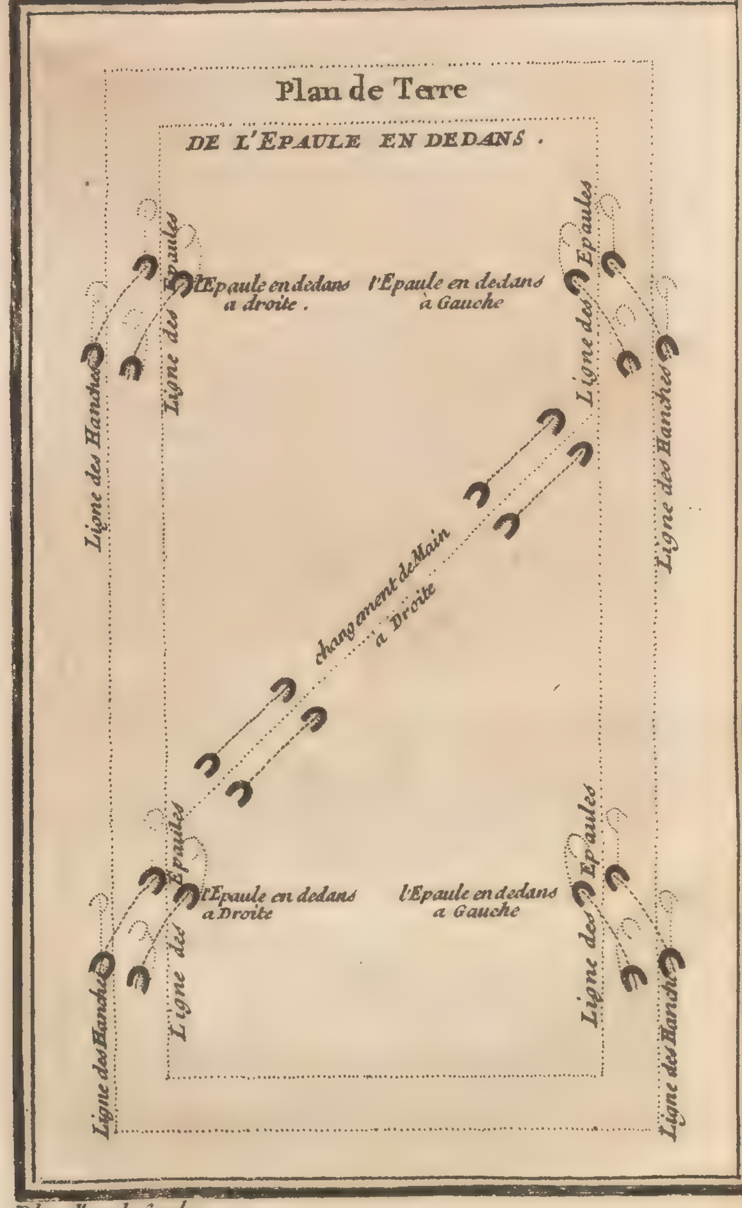
» Troter & galoper la tête dedans, la croupe
» dehors, fait aller tout le devant vers le centre,
» & le derriere s'en éloigne, étant plus preſſé
» des épaules que de la croupe.

» Tout ce qui chemine ſur un grand cercle tra-
» vaille davantage, parce qu'il fait plus de che-
» min que tout ce qui chemine ſur un plus petit
» cercle, ayant plus de mouvemens à faire, &
» il faut que les jambes ſoient plus en liberté ;
» les autres ſont plus contraintes & ſujettes dans
» le petit cercle, parce qu'elles portent tout le
» corps, & celles qui font le plus grand cercle,
» ſont plus long-tems en l'air qu'elles.

» L'épaule ne peut s'aſſouplir, ſi la jambe de
» derriere de dedans n'eſt avancée & approchée,
» en travaillant, de la jambe de derriere de
» dehors. »

L'on voit par le propre raiſonnement de ces deux grands Hommes, que l'un & l'autre ont admis le cercle ; mais M. de la Broue ne s'en ſert pas toujours, & il préfére ſouvent le quarré.

Pour M. le Duc de Newcaſtle, dont le cercle eſt la leçon favorite, il convient lui-même des inconvéniens qui s'y trouvent, quand il dit, que dans le cercle la tête dedans, la croupe dehors, les parties de devant ſont plus ſujettes & plus contraintes que celles de derriere, & que cette leçon met un cheval ſur le devant.



Dheulland Sculp.

Cet aveu que l'expérience confirme, prouve évidemment, que le cercle n'eſt pas le vrai moyen d'aſſouplir parfaitement les épaules; puiſqu'une choſe contrainte & appéſantie par ſon propre poids ne peut être legere : mais une grande vérité, que cet illuſtre Auteur admet, c'eſt que l'épaule ne peut s'aſſouplir, ſi la jambe de derriere de dedans n'eſt avancée & approchée en marchant de la jambe de derriere de dehors : & c'eſt cette judicieuſe remarque, qui m'a fait chercher & trouver la leçon de l'épaule en dedans dont nous allons donner l'explication.

Lors donc qu'un cheval ſaura troter librement aux deux mains ſur le cercle & ſur la ligne droite; qu'il ſçaura ſur les mêmes lignes, marcher un pas tranquille & égal; & qu'on l'aura accoutumé à former des arrêts & demi-arrêts, & à porter la tête en dedans; il faudra alors le mener au petit pas lent & peu racourci le long de la muraille, & le placer de maniere que les hanches décrivent une ligne, & les épaules une autre. La ligne des hanches doit être près de la muraille, & celle des épaules, détachée & éloignée du mur environ un pied & demi ou deux, en le tenant plié à la main où il va. C'eſt-à-dire, pour m'expliquer plus familierement, qu'au lieu de tenir un cheval tout-a-fait droit d'épaules & de hanches ſur la ligne droite le long du mur, il faut lui tourner la tête & les épaules un peu en dedans vers le centre du manége, comme ſi effectivement on vouloit le tourner tout-à-fait; & lorſqu'il eſt dans cette poſture oblique & circulaire, il faut le faire marcher en avant le long du mur, en l'aidant de la rêne & de la jambe de dedans : ce qu'il ne

peut abſolument faire dans cette attitude, ſans croiſer ni chevaler la jambe de devant de dedans par-deſſus celle de dehors, & de même la jambe de derriere de dedans par-deſſus celle de derriere de dehors; comme il eſt aiſé de le voir dans la Figure de l'épaule en dedans, qui eſt au commencement de ce Chapitre, & dans le plan de terre de la même leçon, qui rendront la choſe encore plus ſenſible,

Cette leçon produit tant de bons effets à la fois, que je la regarde comme la premiere & la derniere de toutes celles qu'on peut donner au cheval, pour lui faire prendre une entiere ſoupleſſe, & une parfaite liberté dans toutes ſes parties. Cela eſt ſi vrai, qu'un cheval qui aura été aſſoupli ſuivant ce principe, & gâté après ou à l'École, ou par quelque ignorant, ſi un homme de cheval le remet pendant quelques jours à cette leçon, il le trouvera auſſi ſouple & auſſi aiſé qu'auparavant.

Premierement, cette leçon aſſouplit les épaules, parce que la jambe de devant de dedans, croiſant & chevalant à chaque pas que le cheval fait dans cette attitude, en avant par-deſſus celle de dehors, & le pied de dedans allant ſe poſer au-deſſus du pied de dehors, & ſur la ligne de ce même pied, le mouvement auquel l'épaule eſt obligée dans cette action, fait agir néceſſairement les reſſorts de cette partie, ce qui eſt facile à concevoir.

2°. L'épaule en dedans prépare un cheval à ſe mettre ſur les hanches, parce qu'à chaque pas qu'il fait dans cette poſture, il porte en avant ſous le ventre la jambe de derriere de dedans, & va

la placer au-dessus de celle de derriere de dehors, ce qu'il ne peut faire sans baisser la hanche : il est donc toujours sur une hanche à une main, & toujours sur l'autre hanche à l'autre main, & par conséquent il apprend à plier les jarrets sous lui; c'est ce qu'on appelle être sur les hanches.

3°. Cette même leçon dispose un cheval à fuir les talons, parce qu'à chaque mouvement, étant obligé de croiser & de passer les jambes l'une par-dessus l'autre, tant celles de devant que celles de derriere, il acquiert par-là la facilité de bien chevaler les bras & les jambes aux deux mains, ce qu'il faut qu'il fasse pour aller librement de côté. Ensorte que lorsqu'on mene un cheval l'épaule en dedans à main droite, on le prépare à fuir les talons à main gauche, parce que c'est l'épaule droite qui s'assouplit dans cette posture : & lorsqu'on lui met l'épaule en dedans à main gauche c'est l'épaule gauche qui s'assouplit, & qui le prépare à bien passer la jambe gauche pour aller facilement de côté à main droite.

Pour changer de main dans la leçon de l'épaule en dedans, par exemple, de droite à gauche, il faut conserver le pli de la tête & du col; & en quittant le mur, faire marcher le cheval droit d'épaules & de hanches sur une ligne oblique, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans cette posture sur la ligne de l'autre muraille; & là il faudra lui placer la tête gauche & les épaules en dedans, & détachées de la ligne de la muraille, en l'élargissant & lui faisant croiser les jambes de dedans à cette main par-dessus celle de dehors, le long du mur, & de la même maniere que nous venons de l'expliquer pour la droite.

Comme le cheval manquera dans l'exécution des premieres leçons de l'épaule en dedans, ſoit en mettant la croupe trop en dedans, ſoit au contraire, en tournant trop les épaules en dedans & en quittant la ligne de la muraille, pour éviter la ſujétion de paſſer & de croiſer ſes jambes dans une poſture qui lui tient tous les muſcles dans une continuelle contraction, ce qui le gêne, quand il n'y eſt pas accoutumé, le cercle alors doit ſervir de reméde à ces défenſes. On le menera donc au petit pas ſur un cercle large, & on lui dérobera de temps en temps des pas croiſés des jambes de dedans par-deſſus celles de dehors; enſorte qu'en élargiſſant le cercle de plus en plus, inſenſiblement on arrivera ſur la ligne de la muraille, & le cheval ſe trouvera dans la poſture de l'épaule en dedans; & dans cette attitude, on lui fera faire quelques pas en avant le long du mur; enſuite on l'arrêtera; on lui pliera le col & la tête, en faiſant jouer le mors dans la bouche avec la rêne de dedans; on le flatera & on le renverra.

S'il arrive qu'un cheval ſe retienne & qu'il ſe défende par malice, ne voulant point ſe rendre à la ſujétion de cette leçon; il faudra la quitter pour quelque temps, & revenir au premier principe du trot étendu & hardi, tant par la ligne droite que ſur des cercles; & lorſqu'il obéira, on le remettra au pas l'épaule en dedans ſur la ligne de la muraille; & s'il va bien quelques pas, il faut l'arrêter, le flater & le deſcendre.

Lorſque le cheval commencera à obéir aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, on lui apprendra à bien prendre les coins; ce

qui eſt le plus difficile de cette leçon. Pour cela il faudra à chaque coin, c'eſt-à-dire au bout de chaque ligne droite, faire entrer les épaules dans le coin, lui conſervant la tête placée en dedans; & dans le tems qu'on tourne les épaules ſur l'autre ligne, il faut faire paſſer les hanches à leur tour dans le coin par où les épaules ont paſſé. C'eſt avec la rêne de dedans & la jambe de dedans qu'on porte le cheval en avant dans les coins; mais dans le tems qu'on le tourne ſur l'autre ligne, il faut que ce ſoit avec la rêne de dehors, en portant la main en dedans, & prendre le tems qu'il ait la jambe de dedans en l'air & prête à retomber, afin qu'en tournant la main dans ce tems-là, l'épaule de dehors puiſſe paſſer par deſſus celle de dedans; & comme l'aide de tourner, eſt une eſpéce de demi-arrêt, il faut en tournant la main, le chaſſer un peu en avant avec le gras des jambes. Si le cheval refuſe de paſſer la croupe dans les coins, en ſe tenant large de derriere, & en ſe cramponant ſur la jambe de dedans, [défenſe la plus ordinaire des chevaux,] il faudra le pincer du talon de dedans, en même tems qu'on tournera les épaules ſur l'autre ligne. Voilà, ſelon moi, ce qu'on appelle, *Prendre les coins*, & non pas comme font la plûpart des Cavaliers, qui ſe contentent de faire entrer la tête & les épaules dans le coin, & négligent d'y paſſer la croupe; de maniere que le cheval tourne tout d'une piéce; au lieu qu'en y faiſant paſſer les hanches après les épaules, le cheval dans ce paſſage d'épaules & de hanches, s'aſſouplit non-ſeulement ces deux parties, mais encore les côtes, dont la ſoupleſſe

augmente beaucoup l'agilité des reſſors du reſte de ſon corps.

Si l'on examine la ſtructure & la méchanique du cheval, on ſera aiſément perſuadé de l'utilité de l'épaule en dedans ; & l'on conviendra que les raiſons que j'apporte pour autoriſer ce principe, ſont tirées de la nature même, qui ne ſe dément jamais, quand on ne la contraint pas au-delà de ſes forces. Et en même tems, ſi l'on fait attention à l'action des jambes du cheval, qui va ſur un cercle la tête dedans la croupe dehors, il ſera aiſé de concevoir, que ce ſont les hanches qui acquiérent cette ſoupleſſe, que l'on prétend donner aux épaules par le moyen du cercle, puiſqu'il eſt certain que la partie qui fait un plus grand mouvement, eſt celle qui s'aſſouplit le plus. J'admets donc le cercle, pour donner aux chevaux la premiere ſoupleſſe, & auſſi pour châtier & corriger ceux qui ſe défendent par malice, en mettant la croupe dedans, malgré le Cavalier ; mais je regarde enſuite l'épaule en dedans comme une leçon indiſpenſable pour achever d'aſſouplir les épaules, & leur donner la facilité de paſſer librement les jambes l'une par-deſſus l'autre, qui eſt une perfection que doivent avoir tous les chevaux qu'on appelle bien mis & bien dreſſés.



CHAPITRE XII.

De la Croupe au mur.

CEUX qui mettent la tête d'un cheval vis-à-vis du mur, pour lui apprendre à aller de côté, tombent dans une erreur dont il est facile de faire voir l'abus. Cette méthode le fait plutôt aller par routine que pour la main & les jambes ; & lorsqu'on l'ôte de la muraille, & qu'on veut le ranger de côté dans le milieu du manége, n'ayant plus alors d'objet qui lui fixe la vûe, il n'obéit qu'imparfaitement à la main & aux jambes, qui sont les seuls guides dont on doive se servir, pour conduire un cheval dans toutes ses allures. Un autre désordre qui naît de cette leçon ; c'est qu'au lieu de passer la jambe de dehors, par dessus celle de dedans, souvent il la passe par dessous, dans la crainte de s'attraper avec le fer la jambe qui est à terre, ou de se heurter le genou contre le mur, dans le tems qu'il leve la jambe & qu'il la porte en avant pour la passer par dessus l'autre.

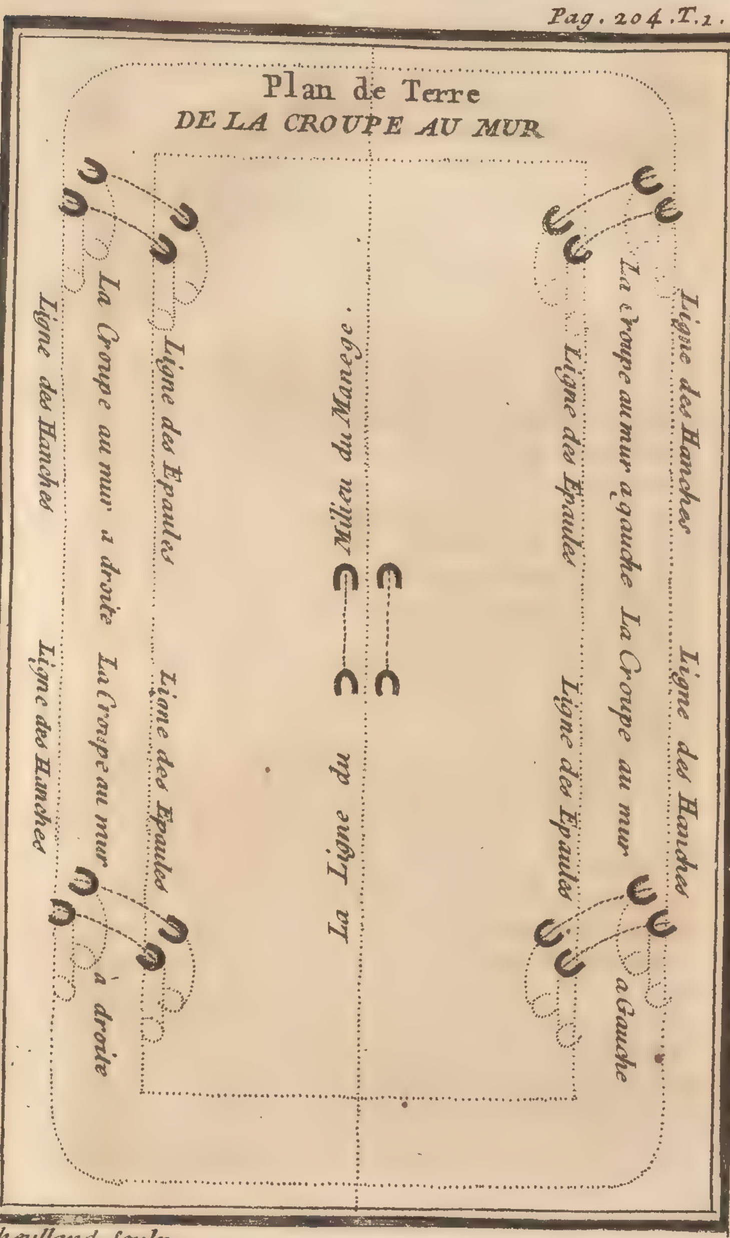
M. de la Broue est de ce sentiment, quand il conseille de ne se servir de la muraille, pour faire fuir les talons aux chevaux, que pour ceux qui pesent ou qui tirent à la main : & bien loin de leur placer la tête si près du mur, il dit, qu'il faut tenir le cheval deux pas en deçà de la muraille, ce qui fait environ cinq pieds de distance de la tête du cheval au mur.

Je ne vois donc pas pourquoi tant de Cavaliers

pour faire connoître les talons à un cheval, lui mettent la tête au mur, en le forçant d'aller de côté avec la jambe, l'éperon, & même la chambriere, qu'ils font tenir par un homme à pied. Il est bien plus sensé, selon moi, pour éviter cet embarras, & les désordres qui peuvent en arriver, de lui mettre la croupe au mur. Cette leçon est tirée de l'épaule en dedans.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent, qu'en menant un cheval l'épaule en dedans à main droite, on lui assouplissoit l'épaule droite, ce qui donne la facilité à la jambe droite, lorsqu'il va de côté à main gauche, de chevaler par-dessus la jambe gauche; & de même en le travaillant l'épaule en dedans à gauche, c'est l'épaule de ce côté qui s'assouplit, & qui donne à la même jambe le mouvement qu'elle doit avoir pour chevaler librement par-dessus la droite, lorsqu'on mene un cheval de côté à main droite. Suivant ce principe, qui est incontestable, il est aisé de convertir l'épaule en dedans en croupe au mur. On s'y prend de cette maniere.

Lorsqu'un cheval est obéissant aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, & qu'il fait par conséquent passer librement les jambes de dedans par-dessus celles de dehors; il faut en le travaillant, par exemple à droite, après l'avoir tourné dans le coin à un des bouts du manége, l'y arrêter, la croupe vis-à-vis & environ à deux pieds de distance de la muraille, de peur qu'il ne se frotte la queue contre le mur; & au lieu de continuer d'aller en avant, il faut le retenir de la main & le presser de la jambe gauche, pour lui dérober quelque tems de côté sur le talon droit; & s'il obéit



Dheulland Sculp.



deux ou trois pas, l'arrêter & le flater pour lui faire connoître que c'eſt là ce qu'on lui demande.

Comme la nouveauté de cette leçon embarraſſe un cheval les premiers jours qu'on la lui fait pratiquer, il faut dans les commencemens, le mener les rênes ſéparées & très-doucement, afin de pouvoir mieux retenir les épaules; & ne point chercher a le plier; mais lui donner ſeulement une ſimple détermination pour aller de côté, ſans obſerver la juſteſſe. Si-tôt qu'il fuira la jambe deux ou trois pas ſans héſiter, il faudra l'arrêter un peu de tems, le flater, & reprendre enſuite de côté, en continuant toujours de l'arrêter & de le flater, pour le peu qu'il obéiſſe juſqu'à ce qu'enfin il ſoit arrivé dans cette poſture au bout de la ligne, le long du mur & à l'autre coin du manége. Après l'avoir laiſſé repoſer quelque tems dans la place où il a fini, on revient enſuite à gauche ſur la même ligne, en ſe ſervant de la jambe droite pour le faire aller de côté, & obſerver la même attention qui eſt de le flater dès qu'il aura obéi trois ou quatre pas de bonne volonté, & continuer ainſi juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au coin d'où l'on eſt parti d'abord.

Si le cheval refuſe abſolument de fuir les talons à l'une des deux mains, c'eſt une preuve qu'il n'a pas été aſſez aſſoupli à l'autre main. Et alors il faut le mettre l'épaule en dedans; c'eſt-à-dire que ſi le cheval refuſe, par exemple, de fuir le talon gauche, la croupe au mur, qui eſt l'aide qu'on donne pour aller de côté à droite, il faut remettre l'épaule en dedans à gauche, juſqu'à ce qu'il paſſe facilement la jambe gauche par-deſſus la droite. Et afin qu'il ſe trouve, ſans s'en appercevoir,

aller de côté la croupe au mur à droite, qui eſt la main où nous ſuppoſons qu'il eſt rebelle, on lui tourne la tête & les épaules de plus en plus en dedans, juſqu'à ce qu'elles ſoient vis-à-vis de la croupe; alors en lui plaçant la tête droite, & en continuant de lui faire fuir la jambe gauche, comme s'il alloit toujours l'épaule en dedans à gauche, il ſe trouvera aller de côte à droite. De même ſi le cheval refuſe de fuir le talon droit, qui eſt aller de côté à gauche, il faudra le mener l'épaule en dedans à droite, & inſenſiblement en tournant les épaules fort en dedans, juſqu'à ce qu'elles ſe trouvent vis-à-vis la croupe, le cheval ſe trouvera fuir le talon droit, & aller par conſéquent de côté à main gauche.

Suivant ce que nous venons d'expliquer, il eſt aiſé de remarquer, que ce qu'on appelle, épaule en dedans & à une main, devient épaule de dehors, lorſqu'on met la croupe au mur; parce que la même épaule continue ſon mouvement, quoique le cheval aille à l'autre main. Mais comme dans la poſture de la croupe au mur, le cheval allant de côté, doit être preſque droit d'épaules & de hanches, l'action de l'épaule eſt alors plus circulaire, & par conſéquent le mouvement eſt plus pénible & plus difficile à faire au cheval, que celui qu'il fait l'épaule en dedans. Un peu d'attention fera aiſément concevoir cette différence, & prouvera en même tems évidemment, qu'un des avantages de l'épaule en dedans, eſt d'apprendre à un cheval, à bien paſſer & à chevaler librement ſes jambes l'une par deſſus l'autre, & que c'eſt un reméde à toutes les fautes qu'il peut faire, quand on lui apprend à fuir les talons.

Lorſque le cheval commence à obéir & à aller librement de côté aux deux mains de la croupe au mur, il faut le placer dans la poſture où il doit être pour fuir les talons avec grace; ce qui ſe fait en obſervant trois choſes eſſentielles.

La premiere, c'eſt de faire marcher les épaules avant les hanches; autrement le mouvement circulaire de la jambe & de l'épaule de dehors, qui fait voir la grace & la ſoupleſſe de cette partie, ne ſe trouveroit plus. Il faut tout au moins que la moitié des épaules marche avant la croupe; en ſorte que (ſupoſant par exemple, qu'on aille à droite) la poſition du pied droit de derriere ſoit ſur la ligne du pied gauche de devant, comme on le peut voir dans le plan de terre. Car ſi la croupe marche avant les épaules, le cheval eſt entablé, & la jambe de derriere en dedans, marchant & ſe plaçant plus avant que celle de devant du même côté, rend le cheval plus large du derriere que du devant, & par conſéquent ſur les jarrets; car pour être ſur les hanches, un cheval en marchant doit être étreci de derriere.

La ſeconde attention qu'on doit avoir, lorſqu'un cheval commence à aller librement de côté la croupe au mur, c'eſt de le plier à la main où il va. Un beau pli donne de la grace à un cheval, lui attire l'épaule du dehors & en rend l'action libre & avancée. Pour l'accoutumer à ſe plier à la main où il va, il faut à la fin de chaque ligne de la croupe au mur, après l'avoir arrêté, lui tirer la tête avec la rêne de dedans, en faiſant jouer le mors dans la bouche; & lorſqu'il céde à ce mouvement, le flater avec la main du côté qu'on l'a plié. On doit obſerver la même choſe

en finiſſant à l'autre main ſur l'autre talon ; & par ce moyen le cheval prendra peu-à-peu l'habitude de marcher plié, & de regarder ſon chemin en allant de côté.

La troiſieme choſe qu'on doit encore obſerver dans cette leçon, c'eſt de faire enſorte que le cheval décrive les deux lignes ; ſçavoir, celle des épaules & celle des hanches, ſans avancer ni reculer, enſorte qu'elles ſoient paralleles. Comme cela vient en partie du naturel du cheval, il arrive ordinairement que ceux qui ſont peſans ou qui tirent à la main, ſortent de la ligne en allant trop en avant; c'eſt pourquoi il faut retenir ceux-ci de la main de la bride, ſans aider des jambes. Il faut au contraire chaſſer en avant ceux qui ont la mauvaiſe habitude de ſe retenir & de s'acculer, en ſe ſervant des jarrets, des gras de jambes, & quelquefois même des éperons, ſuivant qu'ils ſe retiennent plus ou moins. Avec ces précautions on maintiendra les uns & les autres dans l'ordre & dans l'obéiſſance de la main & des jambes.

De peur qu'un cheval, en allant de côté, ne tombe dans le défaut de ſe traverſer & de pouſſer ou de ſe jetter ſur un talon ou ſur l'autre, malgré l'aide du Cavalier ; il faut à la fin de chaque repriſe, le mener droit dans les talons d'une piſte, ſur la ligne du milieu de la place : on lui apprend auſſi ſur la même ligne à reculer droit dans la balance des talons.

Quoique la leçon de l'épaule en dedans & celle de la croupe au mur, qui doivent être inſéparables, ſoient excellentes pour donner à un cheval la ſoupleſſe, le beau pli & la belle poſture dans

dans laquelle un cheval doit aller, pour manier avec grace & avec légereté ; il ne faut pas pour cela abandonner la leçon du trot ſur la ligne droite & ſur les cercles ; ce ſont les premiers principes auxquels il faut toujours revenir, pour l'entretenir & le confirmer dans une action hardie & ſoutenue d'épaules & de hanches. Par ce moyen on divertit un cheval, & on le délaſſe de la ſujétion dans laquelle on eſt obligé de le tenir, lorſqu'il eſt dans l'attitude de l'épaule en dedans & de la croupe au mur. Voici l'ordre qu'il faut obſerver pour mettre à profit ces leçons.

De trois petites repriſes que l'on fera chaque jour, & chaque fois que l'on montera un cheval qui ſera avancé au point d'exécuter ce que nous avons dit dans ce Chapitre, la premiere doit ſe faire au pas l'épaule en dedans ; & après deux changemens de main, qui doivent ſe faire d'une piſte, (car il ne faut point encore aller de côté) on lui met la croupe au mur aux deux mains, & on le finit droit & d'une piſte au pas ſur la ligne du milieu du manége. La deuxiéme repriſe doit ſe faire au trot hardi, ſoutenu, & d'une piſte ; & on finit dans la même action ſur la ligne du milieu de la place, ſans lui mettre la croupe au mur. La troiſieme & derniere repriſe, il faut le remettre l'épaule en dedans au pas, enſuite la croupe au mur, & toujours le finir droit par le milieu. En mariant ainſi enſemble ces trois leçons d'épaule en dedans, de trot, & de croupe au mur ; on verra venir de jour en jour, & augmenter la ſoupleſſe & l'obéiſſance d'un cheval, qui ſont, comme nous l'avons dit, les deux premieres qualités qu'il doit avoir pour être dreſſé.

CHAPITRE XIII.

De l'utilité des Piliers.

LEs Piliers ſont de l'invention de M. de Pluvinel, qui eût l'honneur de mettre Louis XIII. à Cheval. Il nous a laiſſé un Traité de Cavalerie, dont les Planches ſont eſtimées des Curieux par rapport à la gravure & à l'habillement des Seigneurs de la Cour de ce Prince.

M. le Duc de Newcaſtle n'eſt point pour les piliers. « Il dit qu'on y eſtrapaſſe & qu'on y tour- » mente mal à propos un cheval pour lui faire » lever le devant, eſpérant par-là le mettre ſur les » hanches. Que cette méthode eſt contre l'ordre, » & rebute tous les chevaux. Que les piliers met- » tent un cheval ſur les jarrets ; parce que, quoi- » qu'il plie les jarrets, il n'avance pas les hanches » ſous lui pour garder l'équilibre, ſoutenant ſon » devant ſur les cordes du caveçon. »

Ce qui a ſi fort revolté cet illuſtre Auteur contre l'uſage des piliers ; c'eſt que de ſon temps, la plûpart des Écuyers ſe ſervoient de cette méthode pour faire lever d'abord le devant à un cheval, avant qu'il fût reglé au piaffer : par ce moyen ils mettoient ſans doute un cheval ſur les jarrets, & lui apprenoient plutôt à ſe cabrer & à faire des pointes, qu'à lever le devant de bonne grace : mais ſi dans les commencemens, au lieu de ſonger à détacher un cheval de terre, on ſe ſert des piliers pour lui apprendre à paſſager dans une



Parrocel inv. Lau. Cars Sculp

Le Piaffer.

place ſans avancer, reculer, ni ſe traverſer, qui eſt l'action du piaffer, on verra que cette cadence plus aiſée à donner dans les piliers qu'en liberté, met le cheval dans une belle poſture, lui donne une démarche noble & relevée, & lui rend le mouvement des épaules libre & hardi, & les reſſorts des hanches doux & lians : toutes ces qualités ſont recherchées pour un cheval de parade & pour former un beau paſſage. Mais comme il faut beaucoup d'art, de patience & de temps, pour régler un cheval dans cet air de paſſage fier & relevé, que donnent les piliers employés avec intelligence, il n'eſt pas étonnant qu'ils cauſent tant de déſordres à ceux qui s'en ſervent dans une autre vue, que de parvenir d'abord au piaffer.

Un ſavant Ecuyer a dit avec raiſon, que les piliers donnent de l'eſprit aux chevaux, parce que la crainte du châtiment réveille & tient dans une action brillante ceux qui ſont endormis & pareſſeux; mais les piliers ont encore l'avantage d'appaiſer ceux qui ſont d'un naturel fougueux & colere, parce que l'action du piaffer qui eſt un mouvement écouté, ſoutenu, relevé & ſuivi, les oblige à prêter attention à ce qu'ils font : c'eſt pourquoi je regarde les piliers comme un moyen, non-ſeulement de découvrir la reſſource, la vigueur, la gentilleſſe, la légereté & la diſpoſition d'un cheval; mais encore comme un moyen de donner ces dernieres qualités à ceux qui en ſont privés.

La premiere attention qu'on doit avoir dans les commencemens, en mettant un cheval dans les piliers, c'eſt d'attacher les cordes du caveçon égales & courtes, de façon que les épaules du cheval

ſoient de niveau avec les piliers, & qu'il n'y ait que la tête & l'encolure qui ſoient au-delà ; par ce moyen il ne pourra paſſer la croupe par deſſous les cordes du caveçon, ce qui arrive quelquefois. Il faut enſuite ſe placer avec la chambriere derriere la croupe, & aſſez éloigné pour n'être point à portée d'être frappé : le faire enſuite ranger à droite & à gauche en donnant de la chambriere par terre, & quelquefois légerement ſur la feſſe. Cette maniere de faire ranger un cheval de côté & d'autre, lui apprend à paſſer les jambes, le débrouille & lui donne la crainte du châtiment. Quand il obéira à cette aide, il faudra le chaſſer en avant, & dans le temps qu'il donne dans les cordes, l'arrêter & le flater, pour lui faire connoître que c'eſt-là ce qu'on lui demande ; & il ne faut point lui demander autre choſe, juſqu'à ce qu'il ſoit confirmé dans l'obéiſſance de ſe ranger à droite & à gauche, & d'aller en avant pour la chambriere, ſuivant la volonté du Cavalier.

Il y a des chevaux d'un naturel fougueux & malin, qui avant que de ſe ranger pour la chambriere & d'aller en avant dans les cordes, emploient toutes les défenſes que leur malice peut leur ſuggerer. Les uns pleins d'inquiétude, trépignent au lieu de piaffer ; les autres font des pointes & des élans dans les cordes, d'autres redoublent de fréquentes ruades, & reculent ou ſe jettent contre les piliers. Mais comme la plûpart de ces déſordres viennent plus ſouvent de l'impatience de celui qui les châtie mal-à-propos dans ces commencemens, que du naturel du cheval, il eſt aiſé d'y remédier, en ſe contentant ſimplement, comme nous venons de dire, de le faire

ranger & aller en avant pour la chambriere, qui eſt la ſeule obéiſſance qu'on doive exiger d'un cheval les premieres fois qu'on le met dans les piliers.

Une autre attention néceſſaire, c'eſt de faire ruer dans les piliers les chevaux qui ont la croupe engourdie, & qui n'ont point de mouvement dans les hanches. Cette action leur dénoue les jarrets & leur fait déployer les hanches, donne du jeu à la croupe, & met tous les reſſorts de cette partie en mouvement. Tout le monde n'eſt pas de cet avis, & la plûpart diſent, qu'il ne faut jamais apprendre à un cheval à ruer. Mais l'expérience fait voir qu'un cheval, qu'on n'a jamais fait ruer, a les hanches roides & les traîne en maniant : d'ailleurs, il eſt bien aiſé de leur ôter ce défaut, qui en ſeroit un effectivement, ſi on les accoutumoit à ruer par malice; mais lorſqu'on trouvera les hanches aſſez dénouées, il faudra les empêcher de ruer, en les châtiant de la gaule devant, lorſqu'ils feront cette action, quand on ne l'exigera pas.

Quand le cheval ceſſera de ſe traverſer, qu'il donnera en avant & droit dans les cordes, il faudra alors l'animer de la langue & de la chambriere pour lui tirer quelque cadence de trot en place, droit & dans le milieu des cordes, qui eſt ce qu'on appelle piaffer ; & auſſi-tôt le flater & le détacher, pour ne pas le rebuter. S'il continue pendant quelques jours d'obéir à cette leçon, il faudra allonger les longes du caveçon, enſorte que les piliers ſoient vis-à-vis le milieu du corps du cheval, afin qu'il ait la liberté de donner mieux dans les cordes, & qu'il puiſſe lever les jambes

avec plus de grace & de facilité. Quoiqu'il continue de bien faire, on ne doit pas pour cela faire de longues reprises, jusqu'à ce qu'il soit accoûtumé à obéïr sans colere ; & alors il faudra les faire aussi longues que sa disposition, ses forces & son haleine le permettront ; & cela sans le secours de la chambriere, le Cavalier se tenant seulement derriere la croupe.

Pour l'accoûtumer à piaffer ainsi sans l'aide de la chambriere ni de la voix, on lui laissera finir sa cadence de lui-même, en demeurant derriere lui comme immobile, sans faire aucun mouvement, ni appeller de la langue, jusqu'à ce qu'il ait cessé tout-à-fait ; & justement quand il cesse d'aller, il faut lui appliquer de la chambriere vivement sur la croupe & sur les fesses : ce châtiment met toute la nature en mouvement, & tient le cheval dans la crainte ; de maniere que quand il sera accoûtumé à cette leçon, on pourra rester derriere lui autant de temps qu'on le jugera à propos, sans l'aider, & il continuera de piaffer. Quand on voudra l'arrêter, on l'avertira de la voix, en l'accoûtumant au terme de *Holà*, & on se retirera de derriere la croupe ; on ira le flater, & on le renverra : mais cette leçon ne doit se pratiquer que lorsqu'un cheval commence à bien connoître ce qu'on lui demande, qu'il ne traverse plus, & ne se défend plus.

Lorsque le cheval sera confirmé dans cet air de piaffer que produit le passage entre les piliers, il faudra alors, & non plutôt, commencer à le détacher de terre, lui faisant lever quelque tems de pesades & de courbettes, en touchant légerement de la gaule par devant, & l'animant de la

chambriere par derriere. Non-seulement la courbette est un bel air, mais elle fait que le cheval est plus relevé dans son devant, & a une action d'épaule plus soûtenue au piaffer ; ce qui l'empêche de trépigner, action désagréable, qui fait que le cheval bat la poussiere avec des temps précipités ; au lieu que le piaffer est une action d'épaule soûtenue & relevée ; avec le bras de la jambe qui est en l'air, haut & plié au genou ; ce qui donne beaucoup de grace à un cheval. Afin que le cheval ne se leve pas sans attendre la volonté du Cavalier, [ce qui produiroit des sauts désordonnés, sans régle ni obéïssance, il faut toujours commencer & finir chaque reprise par le piaffer, ensorte qu'il leve quand on veut, & qu'il piaffe de même : par-là on évitera la routine, qui est le défaut des Ecoles mal réglées.

Comme il y a du danger à monter un cheval dans les piliers, lorsqu'il n'y est pas encore accoûtumé, il ne faut pas y exposer un Cavalier avant que le cheval soit dressé & fait à l'obéïssance qu'on en exige, suivant les principes que nous venons de décrire. Et même lorsqu'on commence à le monter dans les piliers, on continue les mêmes pratiques dont on s'est servi avant que le Cavalier fût dessus ; c'est-à-dire, qu'il faut le ranger à droite & à gauche en le secourant des jambes, pour le faire donner dans les cordes. Insensiblement il s'accoûtumera à piaffer pour la main & les jambes, comme il a fait auparavant pour la chambriere.

Les amateurs de Cavalerie en Espagne, ont une grande idée du piafer, & estiment beaucoup les chevaux qui vont à cet air, & qu'ils appel-

lent *Piſſadores*; mais ils donnent à leurs chevaux une allure incommode & dégingandée, parce qu'ils ne leur aſſoupliſſent point les épaules, & ne leur font point connoître les talons, ce qui eſt cauſe qu'ils ne manient que du bras, n'ont point l'appui de la bouche ferme & leger ; & qu'ils ne ſont point dans la balance des talons, & par conſéquent dans la parfaite obéiſſance pour la main & les jambes, ce qui eſt la perfection de l'air du piaffer.

CHAPITRE XIV.

Du Paſſage.

APRÈS avoir donné à un cheval la premiere ſoupleſſe par le moyen du trot d'une piſte, ſur la ligne droite & ſur les cercles ; l'avoir arrondi, & lui avoir appris à paſſer ſes jambes dans la poſture circulaire de l'épaule en dedans ; l'avoir rendu obéiſſant aux talons la croupe au mur, & raſſemblé au piaffer dans les piliers ; leſquelles leçons renferment la ſoupleſſe & l'obéiſſance, qui ſont, comme nous l'avons dit, les deux premieres qualités qu'on doit donner à un cheval pour le dreſſer ; après cela, dis-je, il faut ſonger à l'ajuſter, c'eſt-à-dire, le régler & le faire manier juſte dans l'air, où ſa diſpoſition permettra qu'on le mette.

Le paſſage eſt la premiere allure qui regarde la juſteſſe. Nous en avons donné la définition dans le Chapitre des Allures artificielles, & nous avons

T 1 Page 216.



C. Parrocel inv.

Le Passage.



dit, que c'eſt un trot ou un pas racourci, meſuré & cadencé ; que dans ce mouvement le cheval doit ſoutenir les jambes qui ſont en l'air, l'une devant, l'autre derriere, croiſées & oppoſées comme au trot, mais beaucoup plus racourci, plus ſoutenu & plus écouté que le trot ordinaire, & qu'il ne doit pas avancer ni poſer la jambe qui eſt en l'air plus d'un pied au-delà de celle qui eſt à terre à chaque pas qu'il fait. Cette allure, qui rend un cheval patient, & lui fortifie la mémoire, eſt très-noble, & fait beaucoup paroître un Officier un jour de revûe ou de parade. L'action du cheval au paſſage eſt la même qu'au piaffer ; enſorte que pour avoir une idée juſte de l'un & de l'autre, il faut regarder le piaffer comme un paſſage dans une place ſans avancer ni reculer, & le paſſage eſt pour ainſi dire, un piaffer, dans lequel le cheval avance environ d'un pied à chaque mouvement. Dans le piaffer, le genou de la jambe de devant qui eſt en l'air, doit être de niveau avec le coude de la même jambe, laquelle jambe doit être pliée de maniere que la pince du pied ſe léve à la hauteur du milieu du genou de la jambe qui poſe à terre : celle de derriere ne doit pas ſe lever ſi haut, autrement le cheval ne ſeroit pas ſur les hanches, mais ſeulement la pince du pied qui eſt en l'air, à la hauteur du milieu du canon de l'autre jambe. A l'égard du paſſage ; comme le mouvement eſt plus avancé que celui du piaffer, la jambe de devant ne doit pas ſe lever ſi haut, mais ſeulement la pince du pied qui eſt en l'air à la hauteur du milieu du canon de la jambe qui poſe à terre, & celle de derriere un peu au-deſſus du boulet de l'autre jambe.

Il y a plusieurs choses à observer dans le passage, savoir, la posture dans laquelle doit être un cheval lorsqu'il passage, soit d'une piste, soit de deux pistes ; la cadence ou la mesure dans laquelle il doit passager, & les aides du Cavalier pour l'ajuster à cet air.

Les plus habiles Ecuyers conviennent, qu'une des principales choses qui met un cheval dans une belle attitude, c'est le beau pli qu'on lui donne en maniant ; mais ce beau pli est expliqué différemment par les habiles Maîtres de l'Art. Les uns veulent qu'un cheval soit simplement plié en arc, qui n'est qu'un demi-pli, dans lequel le cheval regarde seulement d'un œil dans la volte ; les autres veulent qu'il fasse le demi-cercle, c'est-à-dire qu'il regarde presque des deux yeux en dedans de la ligne. Il faut convenir que dans l'un & dans l'autre pli, le cheval a de la grace ; mais selon moi, le pli en arc, qui n'est qu'un demi-pli, ne contraint pas tant un cheval, & le tient plus relevé du devant que dans celui où il est plus plié : & dans cette derniere posture, la plûpart des chevaux sont encapuchonnés, c'est-à-dire, baissent trop le nez & courbent l'encolure.

Ceux qui admettent le demi-pli menent leurs chevaux droits d'épaules & de hanches, ou tiennent seulement une demi-hanche dedans, & ceux qui veulent un plus grand pli, tiennent les hanches autant en dedans que la tête, ce qui forme un demi-cercle de la tête à la queue, & c'est ce qu'on appelle, *les deux bouts de dedans*. Cette attitude fait paroître le cheval plus sur les hanches, parce qu'il est plus étreci du derriere.

On peut admettre ces différentes poſtures, en les appliquant diverſement, ſuivant la différente ſtructure de chaque cheval. Il ſe trouve peu de chevaux bien proportionnés de tout leur corps; les uns ſont trop courts de reins & les autres trop longs de corſage.

Ceux qui ſont bien proportionnés, c'eſt-à-dire, ni trop courts ni trop longs de reins, doivent être menés la demi-hanche dedans. Pour cela, on tient la hanche de dehors un peu en dedans; enſorte qu'au lieu que les hanches ſoient tout-à-fait droites ſur la ligne des épaules, le pied de dehors de derriere doit ſe poſer ſur la place de celui de dedans, ce qui fait que la moitié des hanches ſe trouve en dedans; c'eſt-là ce qu'on appelle proprement la demi-hanche dedans. Cette poſture eſt très-belle & convient à merveille aux chevaux bien moulés & qui portent beau d'eux-mêmes.

On doit tenir les chevaux courts de reins, droits d'épaules & de hanches avec un demi-pli ſeulement, qui les faſſe regarder d'un œil en dedans; car ſi on les mettoit dans une poſture plus racourcie en les pliant trop & leur tenant les hanches dedans, ils ſeroient trop contraints, & ils n'auroient pas un beau mouvement d'épaule; parce que la plûpart des chevaux de cette ſtructure retiennent ordinairement leurs forces, & par conſéquent il faut leur donner un paſſage plus libre & plus avancé, qu'à ceux qui diſtribuent naturellement leurs forces.

Dans le paſſage les deux bouts dedans, la tête eſt placée fort en dedans, & les hanches ſont miſes autant en dedans que la tête; enſorte que

le cheval eſt arrondi de tout ſon corps & forme un demi-cercle. Cette attitude a été inventée pour racourcir & faire paroître ſur les hanches les chevaux qui ſont trop longs de corſage & d'encolure, & qui n'auroient pas tant de grace, & ne pourroient pas ſi bien ſe raſſembler, ſi on les menoit tout-à-fait d'une piſte. Cette poſture n'eſt autre choſe que la croupe au mur renverſée, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de faire aller un cheval de côté la croupe au mur avec les épaules en dedans du manége, dans les deux bouts dedans, on met les épaules vis-à-vis du mur & la croupe vers le centre, enſorte qu'il va preſque de deux piſtes.

Après avoir examiné laquelle des trois poſtures ci-deſſus convient mieux au cheval, ſuivant ſon naturel & ſa ſtructure, il faut enſuite régler la cadence de ſon air. On doit entendre par la cadence du paſſage d'un cheval, un mouvement de trot racourci, ſoutenu du devant, & continué d'une meſure égale ſans le retenir ni le preſſer trop. Ce mouvement, qu'il eſt auſſi difficile de donner à un cheval que de l'y entretenir en marchant, dépend de l'accord des aides du Cavalier, & auſſi de la ſoupleſſe & de l'obéiſſance du cheval; c'eſt pourquoi il ne faut point paſſager un cheval dans une juſteſſe ſi recherchée, qu'auparavant il ne ſoit aſſoupli de tout ſon corps & réglé au piaffer dans les piliers. Cette pratique eſt le modéle du beau paſſage; & quoiqu'un cheval ſoit aſſez avancé pour lui demander des leçons de juſteſſe, il ne faut jamais ſe départir des premieres leçons, dans leſquelles on ne ſauroit trop le confirmer. Il faut donc toutes les fois qu'on monte un cheval, quelqu'avancé qu'il ſoit, de trois repriſes, lui en

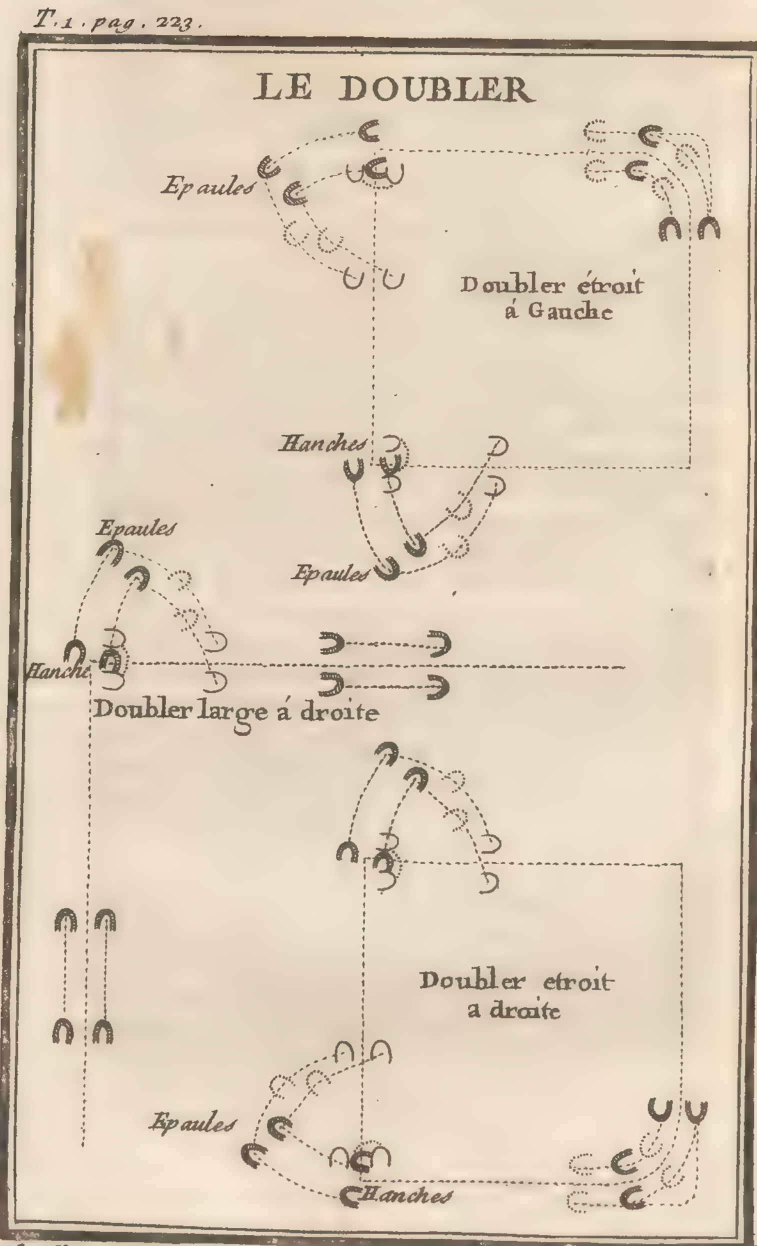
demander du moins une l'épaule en dedans, suivie de la croupe au mur, & quelquefois même suivant l'occasion, le remettre au trot.

Pour entretenir un cheval dans ce beau mouvement de passage, que produit l'action de l'épaule libre, soutenue & également avancée, il faut faire attention à son naturel & à sa force. Les chevaux, par exemple, qui retiennent leurs forces, retiennent aussi par conséquent l'action de l'épaule. Ils doivent être moins assujettis, & même lorsqu'ils se retiennent trop par malice ou autrement, il faut les chasser vigoureusement des deux jambes, & quelquefois des deux éperons, laissant pour quelque tems l'ordre limité de la justesse du passage, afin de leur rapeller & de leur maintenir la crainte & l'obéïssance qu'ils doivent avoir pour les aides & pour les châtimens du Cavalier : ceux au contraire, qui par timidité naturelle, s'abandonnent sur la main, doivent être plus racourcis, tenus plus ensemble, & plus soutenus de la main, que déterminés des jambes & des jarrets ; avec ces précautions on maintiendra & les uns & les autres dans leur véritable air.

Lorsqu'on change de main au passage, il faut que ce soit de deux pistes sur une ligne oblique, & que la moitié des épaules aille avant la croupe ; ensorte que la jambe de devant de dehors soit sur la ligne de celle de dedans de derriere ; & afin qu'il demeure dans l'équilibre & dans la balance entre les deux talons, il ne faut pas qu'il fasse un seul tems pour la peur de la jambe de dehors du Cavalier, que celle de dedans ne lui permette. Il faut pour cela savoir se servir à propos de sa main & de ses jambes.

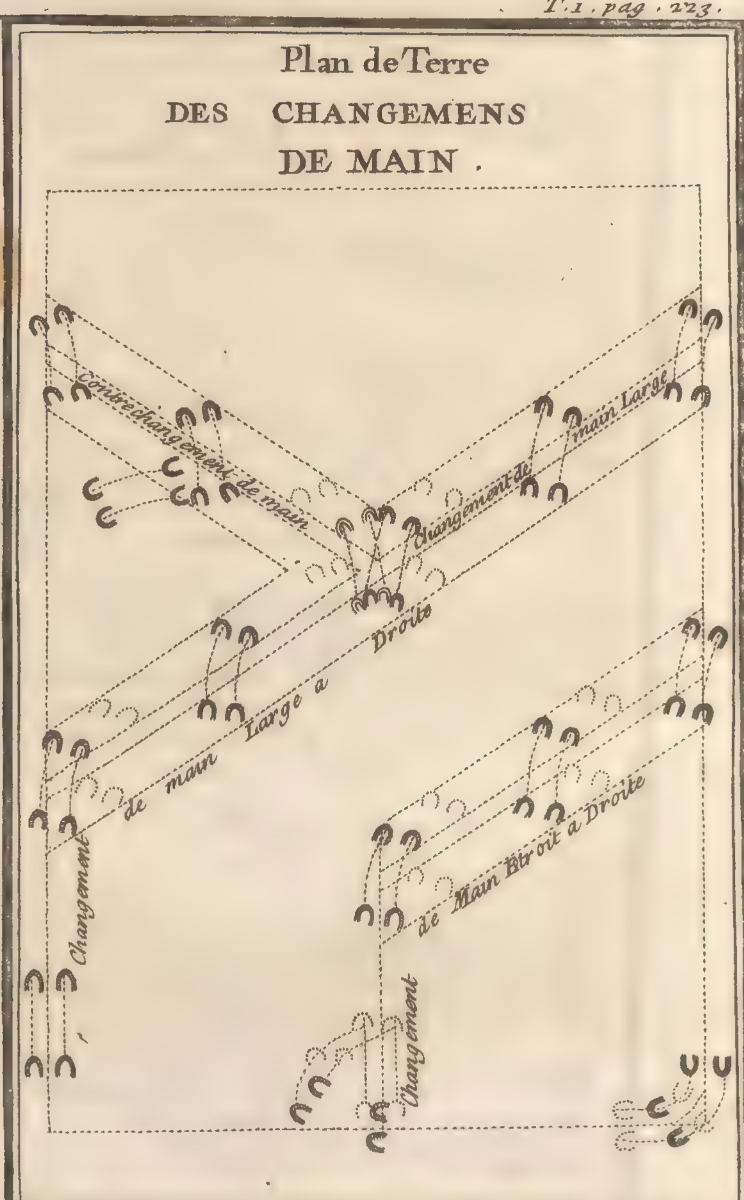
Dans le paſſage des deux piſtes, le cheval doit faire autant de mouvement avec les pieds de derriere, qu'avec ceux de devant. Il arrive ſouvent qu'un cheval arrête les pieds de derriere en une place, pendant que ceux de devant dérobent le terrein, en faiſant deux ou trois pas, ſans que le derriere accompagne : on appelle ce défaut, dévuider de l'épaule. Un autre défaut, encore plus grand que celui-ci, c'eſt lorſqu'il arrête les pieds de devant, & que ceux de derriere continuent d'aller, ce qu'on appelle s'acculer, s'entabler. Comme la vûe du Cavalier eſt ſur la poſture de la tête & du col, & ſur l'action des épaules, il lui eſt plus aiſé de proportionner les mouvemens que le cheval fait avec les pieds de devant, que de tenir la croupe & les pieds de derriere dans une juſte égalité : il faut pourtant acquerir la facilité de l'un & de l'autre, afin de remédier à temps & promptement à ces déſordres ; ce qui dépend de la diligence de la main, & de la fineſſe du talon.

Il faut ſe reſſouvenir encore qu'une des aides les plus ſubtiles, c'eſt de faire paſſer librement l'épaule & le bras de dehors du cheval, par deſſus celui de dedans, en paſſageant de deux piſtes. Pour bien prendre ce temps, dit le ſavant M. de la Broue, il faut ſentir quel pied poſe à terre & quel pied eſt en l'air, & tourner la main de la bride dans le tems que le pied de devant du côté qu'il va ou qu'il tourne eſt en l'air & prêt à retomber, afin qu'en levant enſuite l'autre pied de devant, il ſoit contraint d'avancer l'épaule & le bras de dehors, en le chevalant par-deſſus celui de dedans. Il faut, ajoûte-t-il, une grande facilité d'aides pour bien prendre ce tems ; car ſi on trouve la main dans le



Dheulland Soulp.





Dheulland Sculp.

tems que le cheval a le pied de dedans trop haut, au lieu d'élargir l'épaule & la jambe de dehors, c'eſt celle de dedans qui s'élargit; & ſi l'on tourne la main lorſqu'il poſe le pied de dedans à terre, il n'a point aſſez de tems pour chevaler librement l'épaule & la jambe de dehors.

Il eſt bon de remarquer encore avant de finir ce Chapitre, que des trois poſtures dont nous venons de parler, dans leſquelles on peut mener un cheval au paſſage, il y en a deux qui ne peuvent être admiſes que dans les bornes d'un manége limité, & pour le plaiſir de la carriere, qui ſont celles de la demi-hanche, & celle des deux bouts dedans; mais lorſqu'on tient un cheval dans un pas noble & relevé, ſoit à la tête d'une troupe, ſoit dans des jours de revûe, de fête ou de parade, il ne faut point lui demander ce manége d'Ecole, mais le tenir droit d'épaules & de hanches avec un demi-pli ſeulement du côté qu'il va, pour lui donner plus de grace dans ſon devant.

CHAPITRE XV.

Des changemens de main, & de la maniere de doubler.

CE qu'on appelle communément changement de main, eſt la ligne que décrit un cheval, lorſqu'il va de droite à gauche ou de gauche à droite; & comme cette leçon eſt en partie fondée ſur la maniere de doubler, nous expliquerons d'abord ce que c'eſt que faire doubler un cheval.

Le manége, regardé comme le lieu où l'on exerce les chevaux, doit être un quarré long; & la division de ce quarré en plusieurs autres plus ou moins larges, forme ce qu'on appelle, doubler large & doubler étroit.

Cette façon de doubler, soit large soit étroit, suivant la volonté du Cavalier, rend le cheval attentif aux aides, & prompt à obéir à la main & aux jambes; mais le difficile de cette action, est de tourner les épaules au bout de la ligne du quarré sans que la croupe se dérange. Il faut pour cela, en tournant au bout de chaque ligne du quarré, former un quart de cercle avec les épaules, & que les hanches demeurent dans la même place. Dans cette action, la jambe de derriere de dedans doit rester dans une place, & les trois autres jambes; savoir, les deux de devant, & la jambe de derriere de dehors, tournent circulairement autour de celle de derriere de dedans, qui sert comme de pivot. Lorsque les épaules sont arrivées sur la ligne des hanches, on continue de passager droit dans les talons, jusqu'à l'autre coin du quarré; & cette leçon se repete au bout de chaque ligne, excepté dans les coins où les angles du quarré sont formés par la rencontre de deux murailles. Alors ce sont les hanches qui doivent suivre les épaules par où elles ont passé, c'est-à-dire par l'angle du coin, & cela dans le tems qu'on tourne les épaules sur l'autre ligne.

C'est du quarré dans les quatre coins & dans le milieu du manége, qu'on tire toutes les proportions qui s'observent dans les manéges bien réglés; & qui servent à garder l'ordre qu'il faut tenir dans les changemens de main larges & étroits,

dans

dans les voltes & dans les demi-voltes ; car quoique quelques hommes de cheval négligent cette régularité, il n'eſt pas à propos de les imiter dans une pratique contraire à la juſteſſe.

Il y a des changemens de main larges, & des changemens de main étroits, des contre-changemens de main, & des changemens de main renverſés.

Le changement de main large, eſt le chemin que décrit le cheval d'une muraille à l'autre, ſoit d'une piſte, ſoit de deux piſtes, ſur une ligne oblique.

Les deux lignes du changement de main large de deux piſtes, dans le plan de terre, donneront l'idée de la proportion qu'on doit obſerver pour changer large.

Il eſt à remarquer que lorſqu'on change de main de côté, de deux piſtes, la tête & les épaules doivent marcher les premieres, & dans la même poſture qu'à la croupe au mur ; avec cette différence pourtant, que dans le changement de main, le cheval doit marcher en avant à chaque pas qu'il fait ; ce qui donne beaucoup de liberté à l'épaule de dehors, & tient le cheval dans une continuelle obéiſſance pour la main & pour les jambes.

Le changement de main étroit ſe prend depuis la premiere ligne du doubler étroit, & va ſe terminer à la muraille ſur une ligne paralléle à celle du changement de main large, comme on le voit au plan. Quelques Cavaliers confondent mal à propos la demi-volte avec le changement de main étroit.

A la fin de chaque changement de main, ſoit large, ſoit étroit, il faut que les épaules & les hanches arrivent enſemble, ce qu'on appelle,

Fermer le changement de main ; enſorte que les quatre jambes du cheval ſe trouvent ſur la ligne de la muraille, avant que de reprendre à l'autre main. On n'a repréſenté ici que la main droite, parce qu'il eſt aiſé de ſe figurer les mêmes lignes pour la gauche.

Le contre-changement de main, eſt compoſé de deux lignes. La premiere, eſt le commencement d'un changement de main large; & lorſque le cheval eſt arrivé au milieu de la place, au lieu de continuer d'aller à la même main, il faut marcher droit en avant deux ou trois pas; & après lui avoir placé la tête à l'autre main, on le ramene ſur une ligne oblique, pour arriver ſur la ligne de la muraille que l'on vient de quitter, & on continue d'aller à la main où l'on étoit avant que de changer.

Le changement de main renverſé ſe commence comme le contre-changement de main, & dans le milieu de la ſeconde ligne oblique, au lieu d'aller juſqu'au mur, on renverſe l'épaule pour ſe retrouver à l'autre main. Voyez dans le plan de terre le renverſement d'épaule où le cheval ſe trouve à gauche en arrivant à la muraille d'où il eſt parti à droite.

Tous ces différens manéges de changemens de main, contre-changemens & renverſemens d'épaules, ſont faits pour empêcher les chevaux d'aller par routine; c'eſt le défaut de ceux qui manient plus de mémoire que pour la main & les jambes.



T. 1. Page 227.



La Galopade.

CHAPITRE XVI.

Du Galop.

COMME nous avons donné dans le Chapitre des Allures naturelles, la définition des différens mouvemens que le Cheval fait en galopant, ſoit à droite, ſoit à gauche, lorſqu'il eſt faux & deſuni ; il nous reſte à parler ici des proprietés du galop, de la maniere de le ſentir, & des regles qu'il faut obſerver pour bien galoper un cheval.

On tire du galop trois avantages conſidérables, qui ſont d'aſſurer la bouche trop ſenſible, d'augmenter l'haleine, & d'abaiſſer la vigueur ſuperflue d'un cheval qui a trop de rein.

Tous les hommes de cheval conviennent que le galop donne de l'appui & aſſure les bouches ſenſibles ; parce que dans l'action que le cheval fait en galopant, il leve les deux épaules & les deux bras en l'air ; & les pieds de devant retombant enſemble à terre après ce mouvement, le cheval eſt naturellement porté à prendre de l'appui ſur le mors, & le Cavalier a le tems de lui faire ſentir dans ce moment l'effet de la bride.

Le galop augmente l'haleine, parce que le cheval étant obligé d'étendre toutes les parties de ſon corps, pour mieux diſtribuer ſes forces, les muſcles de la poitrine ſe dilatent, & les poumons ſe rempliſſent d'une plus grande quantité d'air, ce qui procure une reſpiration plus libre.

Le galop diminue & abaiſſe la vigueur ſuper-

flue de certains chevaux, qui se servent de leurs reins pour des sauts desunis & des contre-temps qui incommodent & dérangent un Cavalier ; parce que dans le mouvement que le cheval fait en galopant, les jambes de devant se trouvant éloignées de celles de derriere, les reins qui sont la partie supérieure du corps, sont nécessairement contraints de se baisser dans cette action, ce qui par conséquent diminue la force de cette partie : ceci doit s'entendre du galop étendu qui est propre à ces sortes de chevaux, car le galop rassemblé leur donneroit occasion de continuer leurs desordres.

C'est une régle pratiquée par tous les habiles Maîtres, qu'il ne faut jamais galoper un cheval sans l'avoir assoupli au trot, de façon qu'il se présente de lui-même au galop, sans peser ni tirer à la main : il faut donc attendre qu'il soit souple de tout son corps, qu'il soit arrondi l'épaule en dedans, qu'il obéisse aux talons au passage de la croupe au mur, & qu'il soit devenu léger au piaffer dans les piliers ; & si-tôt qu'il sera parvenu à ce point d'obéissance, pour le peu qu'on l'ébranle au galop, il le fera avec plaisir. Il faudra le galoper dans la posture de l'épaule en dedans, non-seulement pour le rendre plus libre & plus obéissant, mais pour lui ôter la mauvaise habitude qu'ont presque tous les chevaux, de galoper la jambe de dedans de derriere ouverte, écartée, & hors de la ligne de la jambe de dedans de devant. Ce défaut est d'autant plus considérable, qu'il incommode fort un Cavalier & le place mal à son aise, comme il est facile de le remarquer dans la plûpart de ceux qui galopent ; par exemple, sur

le pied droit, qui eſt la maniere de galoper les chevaux de chaſſe & de campagne, on verra qu'ils ont preſque tous l'épaule gauche reculée, & qu'ils ſont penchés à gauche : la raiſon en eſt naturelle; c'eſt que le cheval, en galopant la jambe droite de derriere ouverte & écartée de la gauche, l'os de la hanche dans cette ſituation, pouſſe & jette néceſſairement le Cavalier en dehors & le place de travers. C'eſt donc pour remédier à ce défaut qu'il faut galoper un cheval l'épaule en dedans, pour lui apprendre à approcher la jambe de derriere de dedans de celle de dehors, & lui faire baiſſer la hanche; & lorſqu'il a été aſſoupli & rompu dans cette poſture, il lui eſt aiſé de galoper enſuite les hanches unies & ſur la ligne des épaules; enſorte que le derriere chaſſe le devant, ce qui eſt le vrai & le beau galop.

Un autre défaut qu'ont beaucoup de Cavaliers, c'eſt qu'ils ne s'attachent point dans les commencemens à ſentir leur galop, ce qui eſt pourtant une choſe eſſentielle; c'eſt pour cela que j'ai jugé à propos d'enſeigner ici un moyen de le ſentir en peu de temps; je le tiens d'un ancien Écuyer qui étoit en grande réputation pour les chevaux de courſe.

Ce moyen eſt de prendre un cheval de campagne qui aille un pas allongé & étendu, & de s'attacher à ſentir la poſition des pieds de devant. Pour ſentir cette poſition, il eſt néceſſaire de regarder dans les commencemens le mouvement de l'épaule, pour voir quel pied poſe à terre & quel pied leve, en comptant ce mouvement dans ſa tête, & en diſant, un, deux. Par exemple, lorſque le pied gauche de devant ſe poſe à terre, il

faut en soi-même dire, un; & quand le pied droit se pose à son tour, il faut dire, deux; & ainsi de suite en comptant toujours, un, deux.

Ce n'est pas une chose bien difficile, que de compter à la vûe cette position de pieds; mais l'essentiel est de faire passer ce sentiment dans les cuisses & dans les jarrets; ensorte que l'impression que fait, par exemple, le pied gauche lorqu'il se pose à terre, passe dans le jarret gauche, sans plus regarder le mouvement de l'épaule, en comptant toujours, comme on l'a fait en le regardant, un; & de même lorsque le pied droit se pose, il faut, sans regarder le mouvement de la jambe, dire, deux. Avec un peu d'attention, en observant cette méthode, on sentira en peu de temps dans ses jarrets, quel pied pose & quel pied leve; & quand on sera bien sûr de ce mouvement au pas, il faudra pratiquer la même chose au trot, qui est un mouvement plus détaché de terre, plus vîte, & par conséquent plus difficile à sentir; c'est pourquoi il faut dans cette allure commencer par regarder le mouvement de l'épaule pour être sûr de saposition, & faire passer ce sentiment dans les jarrets, comme on a fait au pas.

Lorsqu'on sentira bien au trot la position des pieds de devant, sans regarder lépaule, on le sentira en peu de temps au galop, parce que la position des pieds de devant au galop se fait en deux temps comme au trot, un, deux.

Quand on sera sûr de son galop, il sera facile de sentir quand il se désunira; car un cheval désuni a l'allure si incommode, que pour peu qu'on soit bien en selle, il faudroit être privé de tout sentiment pour ne pas sentir le dérangement que

cause ce changement déréglé dans son assiette.

Quoique ce soit une chose qui mérite plus d'attention que de science, que de sentir bien son galop, elle est pourtant absolument nécessaire à savoir, pour mener un cheval dans les régles ; & tout Cavalier qui ne sent pas le galop du cheval, ne peut jamais passer pour homme de cheval.

M. de la Broue dit, que le beau galop doit être racourci du devant & diligent des hanches. Cette définition regarde le galop de manége, dont nous parlons ici ; car pour celui de chasse ou de campagne, dont nous parlerons dans le Chapitre des chevaux de chasse, il doit être étendu. Cette diligence dans le train de derriere, qui forme la vraie cadence du galop, ne s'acquiert que par les envies d'aller, les demi-arrêts, & les fréquentes descentes de main. Les envies d'aller déterminent un cheval plus vîte que sa cadence ordinaire ; le demi-arrêt soutient le devant du cheval, après l'avoir déterminé quelques pas ; & la descente de main est la récompense qui doit suivre immédiatement après l'obéissance du cheval, & qui l'empêche de prendre la mauvaise habitude de s'appuyer sur le mors.

Lorsqu'un cheval prend facilement l'envie d'aller, qu'il est assuré & obéissant à la main au demi-arrêt, & qu'il ne met point la tête en desordre dans la descente de main, il faut alors le régler dans un galop uni, qui est celui dans lequel le derriere chasse & accompagne le devant d'une cadence égale sans traîner les hanches, & que l'envie d'aller & les demi-arrêts soient, pour ainsi dire, imperceptibles, & ne soient sensibles qu'au cheval.

Pour parvenir à donner ce galop cadencé & uni, il faut examiner ſoigneuſement la nature de chaque cheval, afin de pouvoir diſpenſer à propos les leçons qui lui conviennent.

Les chevaux qui retiennent leurs forces, doivent être étendus & déterminés ſur de longues lignes droites avant que de régler leur galop; ceux au contraire qui ont trop d'ardeur, doivent être tenus dans un galop lent & racourci, qui leur ôte l'envie de ſe hâter trop, ce qui en même temps augmentera leur haleine.

Il ne faut pas toujours galoper ſur des lignes droites, mais ſouvent ſur des cercles les chevaux qui ont trop de rein, parce qu'étant obligés de tenir leurs forces plus unies pour tourner que pour aller droit, cette action leur diminue la force des reins, leur occupe la mémoire & la vue, leur ôte la fougue & l'envie de tirer à la main.

Il y a d'autres chevaux qui avec aſſez de rein, ont de la foibleſſe, ou reſſentent de la douleur, ſoit dans les épaules ou dans les jambes, ou dans les boulets, ou dans les pieds, par nature ou par accident. Comme ces ſortes de chevaux ſe défient de leurs forces, ils ſe préſentent ordinairement de mauvaiſe grace au galop; il ne faut pas leur demander de longues repriſes, afin de conſerver leur courage & de ménager leur peu de vigueur.

Il y a encore deux autres natures de chevaux, dont la maniere de galoper eſt différente. Quelques-uns nagent en galopant, c'eſt-à-dire, qu'ils alongent les jambes de devant, en les levant trop haut; d'autres au contraire galopent trop près de terre. Pour remédier au défaut des premiers, il

faut baiſſer la main & pouſſer le talon bas en appuyant ſur les étriers, dans le temps que les pieds de devant ſe poſent à terre : il faut rendre la main quand le devant eſt en l'air, à ceux qui galopent trop près de terre & qui s'appuient ſur le mors, en les ſecourant des gras de jambes, & en ſoutenant de la main près de ſoi dans le tems qu'ils retombent des pieds de devant à terre, ſans trop peſer ſur les étriers.

On doit toujours galoper un cheval d'une piſte, juſqu'à ce qu'il galope facilement aux deux mains ; car ſi on vouloit trop tôt le preſſer d'aller de côté, c'eſt-à-dire avant qu'il eût acquis la ſoupleſſe & la liberté du galop, il s'endurciroit l'appui de la bouche, deviendroit roide dans ſon devant, & on lui donneroit par-là occaſion de ſe défendre. On connoîtra facilement, quand il ſera en état de galoper les hanches dedans ; parce qu'en lui mettant la croupe au mur, s'il ſe ſent aſſez ſouple & libre pour obéir, pour le peu qu'on l'anime de la langue & qu'on le diligente de la jambe de dehors, il prendra de lui-même le galop, que l'on continuera quelques pas ſeulement, l'arrêtant & le flatant après, & en lui faiſant pratiquer cette leçon de tems à autre juſqu'à ce qu'on le ſente en état de fournir une repriſe entiere.

Toutes ces leçons bien exécutées, appropriées à la nature de chaque cheval, perfectionnées par l'épaule en dedans, la croupe au mur, ſuivies de la ligne droite par le milieu du manége, ſur laquelle ligne il faut toujours finir chaque repriſe, pour unir & redreſſer les hanches, rendront avec le temps un cheval libre, aiſé & obéiſſant dans

ſon galop, qui eſt une allure qui fait autant de plaiſir à ceux qui voient galoper un cheval de bonne grace, qu'elle eſt commode & agréable au Cavalier.

CHAPITRE XVII.

Des Voltes, des Demi-voltes, des Paſſades, des Pirouettes, & du Terre-à-terre.

ARTICLE PREMIER.

Des Voltes.

Les anciens Écuyers inventerent les voltes pour rendre leurs chevaux plus adroits dans les combats d'épée & de piſtolet, leſquels étoient fort en uſage avant la défenſe des duels. On s'attacha à donner aux chevaux beaucoup d'obéiſſance & de vîteſſe ſur le cercle pour les rendre plus agiles & plus prompts à entourer diligemment & pluſieurs fois la croupe, ſoit pour gagner celle de ſon ennemi, ou pour éviter de laiſſer gagner la ſienne, en faiſant toujours tête à celle de ſon adverſaire. Dans la ſuite, on fit auſſi de cet exercice un manége de carriere, dans lequel on renferma davantage les hanches, pour faire voir la ſcience du Cavalier & l'adreſſe du cheval; c'eſt pourquoi on peut admettre deux ſortes de voltes : celles qui ſervent au manége de guerre, & celles qui ſe font pour le plaiſir de la carriere.

Dans les voltes qui repréſentent le combat, il ne faut point mener un cheval ſur un quarré, ni aller de deux piſtes; parce que dans cette poſ-

ture, on ne pourroit pas joindre la croupe de ſon ennemi : il faut que ce ſoit ſur une piſte ronde, & tenir ſeulement une demi-hanche dedans, afin que le cheval ſoit plus ferme ſur ſon derriere. Comme l'on tient ſes armes dans la main droite, qu'on appelle pour cette raiſon, *La main de l'épée*, il faut qu'un cheval de guerre ſoit très-ſouple à droite, parce qu'il eſt rare qu'on change de main, à moins qu'on n'ait affaire à un gaucher.

A l'égard des voltes qui regardent le manége d'Ecole, elles doivent ſe faire de deux piſtes, ſur un quarré, dont les quatre coins ou angles ſoient arrondis avec les épaules ; ce qu'on appelle, *Embraſſer la volte.* Ce manége de deux piſtes eſt tiré de la croupe au mur ; leçon après laquelle on commence à mettre un cheval ſur les voltes renverſées, qui ſervent de principe pour bien exécuter les voltes ordinaires.

Lors donc qu'un cheval ſera obéiſſant aux deux mains la croupe au mur le long d'une muraille, il faudra en renverſant l'épaule dans chaque coin du manége, continuer de le tenir dans cette poſture le long des quatre murailles, juſqu'à ce qu'il obéiſſe librement à chaque main. Il faut enſuite réduire le quarré long, que forment les quatre murailles du manége, dans un quarré étroit ; comme il eſt repréſenté dans le plan de terre en tenant la tête & les épaules vers le centre, & en renverſant, ou plutôt en arrêtant les épaules au bout de chaque ligne du quarré, c'eſt-à-dire, à chaque coin, afin que les hanches puiſſent gagner l'autre ligne.

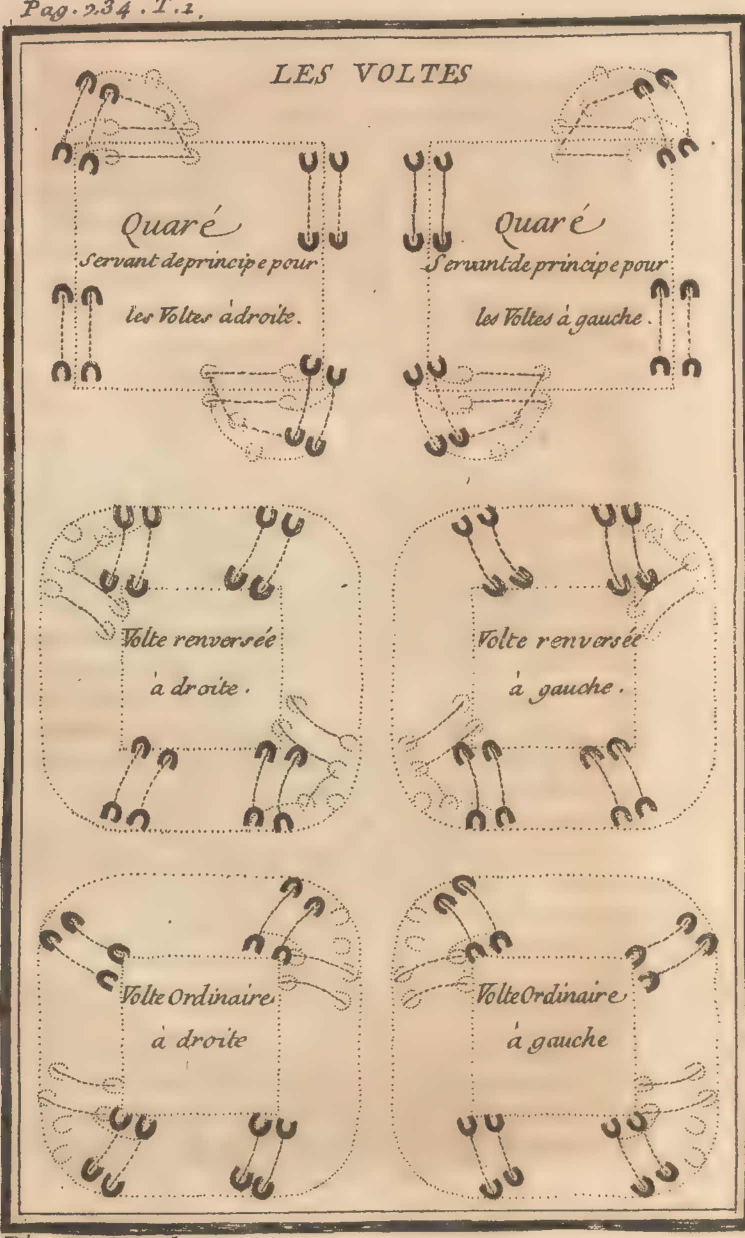
Quoique la tête & les épaules d'un cheval qu'on trote à la longe, ou qu'on élargit ſur des cercles

la croupe dehors, ſoient vers le centre; il ne faut pas croire pour cela que ce ſoient des voltes renverſées, comme quelques Cavaliers confondent: la différence eſt bien grande; car lorſqu'on mene un cheval ſur des cercles la tête dedans la croupe dehors, ce ſont les jambes de dedans qui s'élargiſſent, c'eſt-à-dire qui paſſent par-deſſus celles de dehors, ce qui eſt la leçon que nous avons donnée, pour préparer un cheval à aller l'épaule en dedans; mais dans les voltes renverſées, ce ſont les jambes de dehors qui doivent paſſer & chevaler par deſſus celles de dedans, comme dans la croupe au mur; ce qui eſt bien plus difficile à faire exécuter au cheval, parce qu'il eſt plus racourci & plus ſur ſes hanches dans cette derniere poſture: c'eſt auſſi pour cela qu'on ne lui demande ce manége que lorſqu'il commence à bien connoître la main & les jambes, & qu'il va facilement de côté.

Toute la difficulté des voltes renverſées conſiſte à plier le cheval à la main où il va, à faire marcher les épaules les premieres, & à ſavoir les arrêter dans les quatre coins du quarré pour ranger les hanches ſur l'autre ligne; ce que le cheval ne manquera par d'exécuter facilement & en peu de temps, ſi auparavant il n'a été rendu ſouple & obéiſſant la croupe au mur, à laquelle leçon il faudra revenir, s'il ſe défend dans le quarré étroit, dans lequel on doit renfermer un cheval, pour faire ce qu'on appelle, *Volte renverſée*.

Si-tôt que le cheval obéira librement de deux piſtes aux deux mains, ſur des quarrés larges & étroits, à la leçon des voltes renverſées, il





Dheulland Sculp.

faudra le mettre vers la volte ordinaire, en lui tenant la croupe ſur le centre, & la tête & les épaules vis-à-vis, & à deux ou trois pieds en deçà de la muraille ; enſorte que les épaules décrivent le plus grand quarré, & la croupe étant vers le centre, le plus petit. Il faut arrondir chaque coin avec les épaules, en portant & en tournant diligemment la main ſur l'autre ligne, en tenant les hanches dans une ferme poſture lorſqu'on tourne le devant ; mais la piſte des hanches doit être tout-à-fait quarrée. En portant ainſi un cheval de côté, de coin en coin, il n'eſt jamais couché dans la volte ni entablé. Ce dernier défaut eſt conſidérable, en ce qu'il eſtropie les hanches & ruine les jarrets d'un cheval ; déſordres que quelques hommes de cheval attribuent aux voltes en général : mais c'eſt ſans doute des voltes entablées & acculées dont ils entendent parler ; car je ne crois pas qu'un Cavalier ſenſé puiſſe tenir un pareil diſcours, à l'occaſion d'un air qui fait ſi bien paroître l'obéiſſance & la gentilleſſe d'un cheval, qui embellit ſon action, & qui donne une grace infinie au cavalier, lorſqu'il exécute bien ce manége.

Le ſavant M. de la Broue qui le premier a trouvé la juſteſſe & la proportion des belles voltes, donne encore une excellente leçon pour préparer un cheval à cet air. C'eſt de le mener d'abord au pas d'Ecole, droit & d'une piſte ſur les quatre lignes d'un quarré, la tête placée en dedans, & au bout de chaque ligne, lorſque les hanches ſont arrivées dans l'angle qui forme la rencontre de l'autre ligne, de tourner les épaules juſqu'à ce qu'elles ſoient arrivées ſur la ligne des han-

ches, comme on peut le voir dans le plan de terre. Cette leçon eſt d'autant meilleure, qu'elle maintient un cheval droit dans ſes jambes, & qu'elle lui donne une grande ſoupleſſe d'épaules. Les pas faits par le droit, lui ôtent l'occaſion de ſe retenir droit & de s'acculer, & l'arrondiſſement des épaules au bout de chaque ligne du quarré apprend à un cheval à tourner facilement ; & les hanches en reſtant fermes & pliées dans ce mouvement, ſont occupées à ſoutenir l'action de l'épaule & du bras du dehors. La pratique de ces régles du quarré bien appropriées au naturel du cheval, en retenant ſur la ligne droite celui qui peſe ou qui tire à la main ; en chaſſant celui qui ſe retient, & en diligentant les épaules des uns & des autres dans chaque coin, ajuſte peu-à-peu & ſans violence, la tête, le col, les épaules & les hanches d'un cheval, ſans qu'il s'apperçoive preſque de la ſujétion où cette leçon ne laiſſe pas de le tenir.

Afin de pouvoir tourner plus facilement les épaules, & que les hanches ne s'échappent pas au bout de chaque ligne du quarré, il faut marquer un demi-arrêt avant que de tourner le devant ; & après le demi-arrêt il faut diligenter la main, afin que l'action libre des épaules ne ſoit point empêchée ; il faut auſſi que le cheval ſoit plié à la main où il va, afin qu'il porte enſemble la tête, la vûe & l'action ſur la piſte & la rondeur de chaque coin de la volte. Lorſque le cheval ſera obéiſſant à cette leçon au petit pas d'Ecole, il faudra la lui faire faire au paſſage animé & relevé, pour enſuite la lui faire pratiquer au galop, toujours dans la même poſture, c'eſt-à-dire, droit d'épaules & des hanches, & plié à la main où il va.

Chaque reprise, soit au passage ou au galop, doit finir dans le centre de la volte en tournant le cheval au milieu d'une des lignes du quarré, en l'avançant jusqu'au centre, & en l'arrêtant droit dans les jambes, après quoi on le descend.

Lorsque le cheval passagera librement d'une piste sur les quatre lignes du quarré ; qu'il aura acquis dans la même posture la facilité d'un galop uni, & dans un beau pli aux deux mains ; il faudra ensuite le passager de deux pistes, en observant, comme nous l'avons dit plusieurs fois, & comme on ne sauroit trop le répéter, de faire marcher les épaules les premieres, afin de donner à l'épaule hors la volte, la facilité de faire passer le bras de dehors par dessus celui de dedans, ce qui est la plus grande difficulté ; car en retenant le libre mouvement des épaules, le cheval seroit couché & entablé dans la volte : il faut pourtant tenir les hanches un peu plus sujettes & plus en dedans aux chevaux qui pesent ou qui tirent à la main, afin de les rendre plus legers du devant ; mais il ne faut pas pour cela que la croupe marche avant les épaules : au contraire, ceux qui ont plus de légereté que de force, ne doivent pas être si renfermés des hanches, afin qu'ils puissent marcher plus librement en les maintenant toujours dans une action libre & avancée.

Il ne faut pas observer trop de justesse dans les commencemens qu'on travaille un cheval sur les voltes; car il arriveroit que celui qui est naturellement impatient, entreroit dans une inquiétude qui occasionneroit beaucoup de désordres, & que celui qui est paresseux & d'humeur flegmatique, assoupiroit sa vigueur & son courage. On ne doit

pas non plus rechercher d'abord ſur les voltes ; un cheval qui a eu quelques jours de repos ; il arriveroit qu'étant trop gai, il ſe ſerviroit de ſes reins & ſe défendroit. Il faut étendre au galop d'une piſte de ces ſortes de chevaux, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé leur gaieté & baiſſé leur rein ; c'eſt pourquoi il eſt de la prudence d'un habile Cavalier, d'interrompre l'ordre des proportions qui regardent la juſteſſe, & de revenir aux premieres régles, lorſqu'il arrive le moindre deſordre.

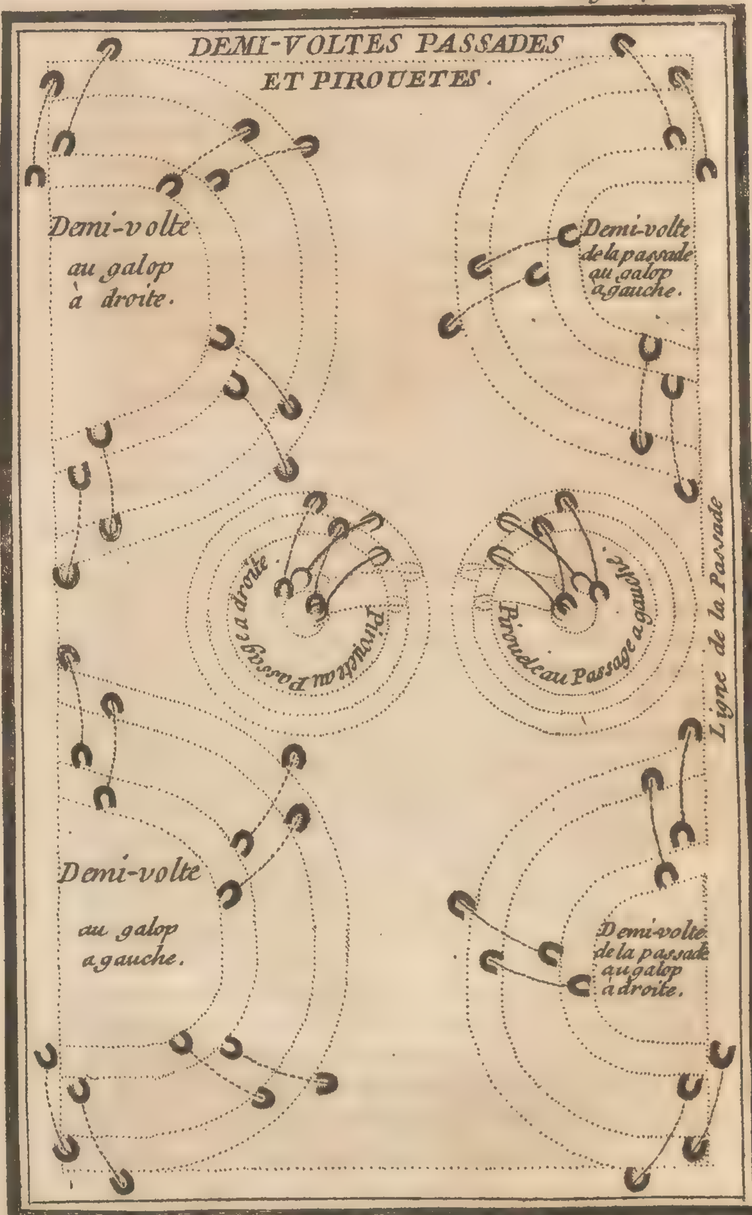
Il faut long-temps paſſager un cheval ſur les voltes de deux piſtes, avant de le faire galoper dans cette poſture, & lorſqu'on le ſentira ſouple & aiſé, pour le peu qu'on l'anime, il prendra de lui-même un galop racourci, diligent, & coulé ſur les hanches, qui eſt le vrai galop des voltes.

On appelle voltes redoublées, celles qui ſe font pluſieurs fois de ſuite à la même main ; mais il faut qu'un cheval ait acquis beaucoup de liberté, qu'il ſoit en haleine, & qu'il comprenne bien les juſtes proportions de cet exercice, avant que de le faire redoubler ſur les voltes ; car une leçon trop forte confondroit ſes eſprits & ſa vigueur : c'eſt pourquoi il faut dans les commencemens à chaque fin de volte, l'arrêter & le careſſer un peu, afin de raſſurer ſa mémoire & ſes forces, & de lui donner le temps de reprendre haleine. On doit auſſi le changer de main & de place pour lui ôter l'appréhenſion que pourroit lui cauſer cette ſujétion.

Les changemens de main ſur les voltes, ſe font de deux maniéres, tantôt en hehors, tantôt en dedans.

Pour





Dheulland Sculp.

Pour changer de main en dehors de la volte, il faut ſimplement lui placer la tête, & le plier à l'autre main ; & en lui faiſant fuir la jambe de dedans, qui devient alors jambe de dehors, il ſe trouvera avoir changé de main.

Le changement de main dans la volte, ſe fait en tournant le cheval ſur le milieu d'une des lignes du quarré, le portant enſuite en avant ſur une ligne droite vers le centre de la volte, en le rangeant enſuite de côté juſqu'à l'autre ligne, pour le placer & reprendre à l'autre main. Lorſque ce dernier changement de main commence & finit les hanches dedans, on l'appelle, *Demi-volte dans la volte.*

A l'égard de la largeur d'une volte, elle doit ſe proportionner à la taille & à la longueur d'un cheval ; parce qu'un petit cheval ſur un grand quarré, & un grand cheval ſur un petit auroient mauvaiſe grace. Les hommes de cheval ont trouvé une juſte proportion, en donnant l'eſpace de deux longueurs de cheval, d'une piſte à l'autre des pieds de derriere, enſorte que le diamétre d'une volte réguliere doit etre compoſé de quatre longueurs de cheval.

ARTICLE II.

Des Demi-voltes.

LA demi-volte eſt un changement de main étroit les hanches dedans, qui ſe fait, ou dans la volte, comme nous venons de le dire, ou au bout d'une ligne droite. Une demi-volte doit être compoſée de trois lignes ; dans la premiere, on fait aller un cheval de côté deux fois ſa lon-

gueur, sans avancer ni reculer; on tourne ensuite les épaules sur une seconde ligne d'égale longueur, & après l'avoir tourné sur la troisieme ligne, on porte un peu le cheval en avant, & l'on ferme la demi-volte en arrivant des quatre jambes sur la ligne de la muraille pour reprendre à l'autre main. La raison pour laquelle il faut que le cheval en finissant la demi-volte arrive des quatre pieds sur la même ligne; c'est qu'autrement la demi-volte seroit ouverte, & le derriere étant élargi & écarté de la piste des pieds de devant, le cheval ne reprendroit en avant qu'avec la hanche de dedans & non avec les deux, ce qui le feroit abandonner sur les épaules. Il faut donc à la fin de chaque changement de main, ou de chaque demi-volte, que le cheval arrive droit, afin qu'il puisse se servir de ses deux hanches ensemble pour chasser le devant & le rendre leger.

Avant que de commencer une demi-volte, il faut marquer un demi-arrêt, le contre-poids du corps un peu en arriere, afin que le cheval se mette sur les hanches: il ne faut pas que la parade soit foible ni desunie, mais vigoureuse & nette autant que le permet la nature du cheval, afin que la demi-volte soit également fournie, d'air, de justesse & de vigueur.

Il ne faut point mettre un cheval sur les demi-voltes, qu'il ne sçache auparavant passager librement sur la volte entiere; parce que dans une proportion de terrein plus étroite, il pourroit se serrer & s'acculer; ce qui n'arrivera pas, s'il a été confirmé dans un passage d'une piste, animé & relevé sur les quatre lignes du quarré de la volte: & lorsqu'il se couche ou se retient, il faut le

chasser en avant ; & de même s'il s'abandonne trop sur la main & sur les épaules, il faudra le reculer. Lorsqu'il obéira au passage sur la demi-volte, il faudra l'animer à la fin de la troisieme ligne pour lui faire faire quatre ou cinq temps de galop racourci, bas, & diligent, ensuite le flater ; & quand on le sentira bien disposé, il faudra commencer & finir la demi-volte au galop.

Tant dans les voltes que dans les demi-voltes, il faut souvent varier l'ordre de la leçon, en changeant de main & de place ; car si on faisoit toujours les demi-voltes dans le même endroit, le cheval préméditant la volonté du Cavalier, voudroit les faire de lui-même.

S'il arrive que le cheval résiste aux régles de la proportion & de la justesse des voltes & des demi-voltes, il faudra le remettre l'épaule en dedans & la croupe au mur ; par ce moyen il passera sa colere & diminuera sa fougue ; mais ces désordres n'arrivent qu'à ceux qui ne suivent pas la nature, & qui veulent trop presser les chevaux & les dresser trop vîte : Il faut au contraire, les faire venir à force d'aisance & de souplesse, & non par la violence ; car à mesure qu'un cheval devient souple, & qu'il comprend la volonté du Cavalier, il ne demande qu'à obéir, à moins qu'il ne soit d'un naturel absolument rebelle, auquel cas il ne faut point lui demander de manége régulier, mais une simple obéissance, de laquelle on puisse tirer le service à quoi on le destine & qui convient à sa disposition.

ARTICLE III.

Des Passades.

LA Passade est, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre des Mouvemens artificiels, une ligne droite sur laquelle un cheval passe & repasse [ce qui lui a donné le nom de passade] aux deux bouts, de laquelle ligne on fait un changement de main ou une demi-volte.

La ligne de la passade doit être d'environ cinq longueurs de cheval, & les demi-voltes ne doivent avoir qu'une longueur dans leur largeur; ensorte qu'elles soient plus étroites de la moitié qu'une demi-volte ordinaire; parce que comme ce manége est fait pour le combat, lorsqu'un Cavalier a donné un coup d'épée à son ennemi, plutôt il peut retourner son cheval après cette action, plutôt il est en état de repartir & de fournir un nouveau coup. Ces sortes de demi-voltes de combat se font aussi en trois tems, & le dernier doit fermer la demi-volte: il faut qu'un cheval soit racourci & sur les hanches en tournant, afin d'être plus ferme sur ses pieds de derriere, & de ne pas glisser: le Cavalier en est aussi plus à son aise & mieux en selle.

Il y a deux sortes de passades: celles qui se font au petit galop, tant sur la ligne de la passade que sur les demi-voltes; & celles qu'on appelle furieuses, dans lesquelles on part à toutes jambes, depuis le milieu de la ligne droite, jusqu'à l'endroit où l'on marque l'arrêt pour commencer la demi-volte: ainsi dans les passades furieuses, après

avoir fini la demi-volte, on continue d'aller au petit galop jusqu'au milieu de la ligne droite, tant pour s'affermir dans la selle, que pour examiner les mouvemens de son ennemi, sur lequel on échappe son cheval en partant de vîtesse; & on le rassemble ensuite pour l'autre main.

Quand le cheval sera obéissant aux passades le long de la muraille, & qu'il changera de pied facilement & sans se désunir en finissant chaque demi-volte, il faudra les lui faire faire sur la ligne du milieu du manége; car comme cet exercice est fait pour le combat, il faut qu'il se fasse en liberté, afin de pouvoir aller à la rencontre de son ennemi.

On fait aussi dans un manége des passades, dont les demi-voltes sont de la largeur des demi-voltes ordinaires; & alors ce n'est plus un manége de guerre, mais d'Ecole, qui se fait pour le plaisir, ou pour élargir un cheval qui se serre trop; de même qu'on fait aussi la ligne de la passade plus ou moins longue, selon que le cheval s'abandonne ou se retient, afin de le rendre toujours attentif à l'action des jambes & de la main du Cavalier.

Quoique ce manége soit aussi beau que difficile à exécuter, nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, puisqu'on y emploie les mêmes régles que dans celui des voltes, dont nous venons de parler: si le cheval refuse d'obéir, ce sera ou mauvaise nature, ou faute de souplesse & d'obéissance, auquel cas il faudroit avoir recours aux principes que nous avons établis.

ARTICLE IV.

De la Pirouette.

UNE Pirouette n'eſt autre choſe qu'une volte dans la longueur du Cheval ſans changer de place : les hanches reſtent dans le centre & les épaules fourniſſent le cercle. Dans cette action la jambe de derriere de dedans ne ſe leve point, mais tourne dans une place, & ſert comme de pivot, autour duquel les trois autres jambes & tout le corps du cheval tournent.

La demi-pirouette, eſt une demi-volte dans une place & dans la longueur du cheval ; c'eſt une eſpéce de changement de main, qui ſe fait en tournant un cheval de la tête à la queue, les hanches reſtant dans une même place.

Les paſſades & les pirouettes, de même que les voltes & les demi-voltes, ſont des manéges de guerre, qui ſervent à ſe retourner promptement de peur de ſurpriſe ; à prévenir ſon ennemi, à éviter ſon attaque, ou à l'attaquer avec plus de diligence.

Il ſe trouve peu de chevaux qui puiſſent fournir pluſieurs pirouettes de ſuite avec la même égalité, qui eſt la beauté de cet air, parce qu'il y en a peu qui ayent les qualités qui conviennent à cet exercice, dans lequel un cheval doit être extrêmement libre d'épaules, très-ferme, & aſſuré ſur les hanches. Ceux, par exemple, qui ont l'encolure & les épaules trop charnues, ne ſont pas bons pour ce manége.

Avant que de diligenter un cheval au galop

à pirouettes, il faut lui faire faire d'abord quelques demi-pirouettes au pas à chaque main, tantôt dans une place, tantôt dans une autre ; & à mesure qu'il obéit sans désordre, on le rassemble au passage, & on lui en demande d'entieres; ensorte que sans déranger les hanches, la tête & les épaules se retrouvent à la fin de la pirouette dans l'endroit d'où elles sont parties : par ce moyen, il acquerra bientôt la facilité de les faire au galop.

Si un cheval après avoir été rendu suffisamment souple & obéissant, se défend à cet air ; c'est une preuve que ses hanches ne sont pas assez bonnes pour soûtenir sur son derriere toutes les parties de devant, & le poids du Cavalier ; mais s'il a les qualités requises, il fournira avec le tems, autant de pirouettes que la prudence du Cavalier l'exigera.

Pour changer de main à pirouettes, il faut promptement placer la tête à l'autre main, & soûtenir de la jambe de dehors, pour empêcher la croupe de sortir du centre; mais il ne faut pas que le cheval soit autant plié dans cet air, que sur la volte ordinaire; parce que si la tête étoit trop dedans, la croupe sortiroit du centre en pirouettant.

On varie les pirouettes suivant la disposition du cheval : on en fait quelquefois dans le milieu d'un changement de main sans interrompre l'ordre de la leçon, que l'on continue à l'ordinaire: mais ce qui fait bien voir l'obéissance & la justesse d'un cheval, c'est lorsqu'en maniant sur les voltes, on étrecit de plus en plus le cheval jusqu'à ce qu'il soit arrivé au centre de la volte, où on lui fait faire tout d'une haleine autant de pirouettes

que sa ressource & son haleine lui permettent d'en fournir.

ARTICLE V.

Du Terre-à-terre.

SUivant la définition de M. le Duc de Newcastle, qui est très-juste, le terre-à-terre est un galop en deux tems, de deux pistes, beaucoup plus racourci & plus rassemblé que le galop ordinaire, & dont la position des pieds est différente, en ce qu'un cheval leve les deux jambes de devant ensemble, & les pose de même à terre; les pieds de derriere accompagnent ceux de devant d'un même mouvement, ce qui forme une cadence tride & basse, dans laquelle il marque tous les temps avec un fredon de hanches, qui part comme d'une espéce de ressort. Pour en avoir une idée encore plus nette, il faut se figurer cet air comme une suite de petits sauts fort bas, près de terre, le cheval allant toujours un peu en avant & de côté; comme les hanches dans cette posture n'avancent pas tant sous le ventre qu'au galop, c'est ce qui en rend l'action plus tride, plus basse, & plus déterminée.

Il faut encore observer qu'au terre-à-terre, le cheval est plus appuyé sur les jambes de dehors que sur celles de dedans, lesquelles sont un peu plus avancées, & entament le chemin, mais pas tant qu'au galop: & comme la croupe est fort assujettie dans un air si pressé & si tride des hanches, il se trouve être plus élargi du devant que du derriere; ce qui met l'épaule de dehors un peu en arriere, & donne la liberté à celle de dedans.

Il eſt aiſé de juger par la ſujétion où cet air tient un cheval, que cet exercice ne laiſſe pas d'être violent, & que peu de chevaux ſont capables de l'éxecuter avec toute la juſteſſe & toute la netteté néceſſaires. Il faut qu'un cheval ſoit bien nerveux & bien ſouple pour lui demander ce manége : ceux qui ont moins de force & de pratique que de légereté & de courage, craignent la ſujétion des régles ſi recherchée ; auſſi les vrais hommes de cheval regardent ce manége, qui eſt devenu très-rare, comme la pierre de touche, par laquelle on voit la ſcience d'un Cavalier & l'adreſſe d'un cheval.

Il ne faut pas tomber dans l'erreur de ceux qui donnent indifféremment le nom de terre-à-terre à l'allure des chevaux qui manient bas & traînent un mauvais galop près de terre, ſans aucune action tride qui preſſe & détermine leurs hanches à former cette cadence ſerrée & diligente, dont le ſeul frédon fait voir la différence du vrai terre-à-terre au mauvais galop. Souvent faute de ſavoir la véritable définition de chaque air de manége, on n'eſt pas en état, ni de juger de la capacité d'un cheval, ni par conſéquent de lui donner l'air qui convient à ſa diſpoſition. Cette erreur de confondre ainſi les airs qui font l'ornement des beaux manéges, fait attribuer à quelques Cavaliers, dont la plus grande capacité conſiſte en routine, un prétendu ſavoir, qui n'exiſte que dans leur ſuffiſance mal fondée & dans l'aveugle admiration de ceux qui les prônent ſans aucune connoiſſance dans l'Art de la Cavalerie.

Comme la perfection du terre-à-terre, eſt d'avoir la hanche de dehors ſerrée, il faut dans les

voltes à cet air, que le quarré soit encore plus parfait qu'à celles qui se font au simple galop de deux pistes; mais il faut prendre garde dans les coins, que la jambe de derriere de dedans n'aille pas avant les épaules; car alors le cheval étant trop élargi des hanches, il seroit entablé, & pourroit faire un élan en forçant la main du Cavalier pour se tirer de cette fausse position. On doit aussi prendre garde de n'avoir pas la main trop haute; car il ne pourroit pas aller bas & tride, ni couler également vîte.

Les fautes les plus ordinaires qu'un cheval fait en maniant terre-à-terre, sont de s'acculer, de lever trop le devant, ou de traîner les hanches: il faut lorsque quelqu'un de ces désordres arrive, déterminer le cheval en avant avec les éperons, afin de le corriger, de l'avertir de se tenir plus ensemble, & de diligenter davantage sa cadence; & comme dans cet exercice, les parties du cheval, sont extrêmement travaillées, il faut toujours sentir en quel état d'obéissance il tient ses forces & son courage pour finir la reprise avant que la lassitude lui donne occasion de se défendre.

Les régles pour dresser un cheval au terre-à-terre, se tirent de la connoissance qu'on a de son naturel, & de la disposition qu'on lui trouve pour cet air, laquelle on connoît facilement, lorsqu'après avoir été assoupli dans les régles, en le recherchant & en le rassemblant, il prend de lui-même ce fredon de hanches dont nous venons de parler, il aura sans doute de la disposition pour exécuter ce manége; mais il faut bien ménager ses ressors, sur-tout dans les commencemens, en ne lui demandant que quatre demi-voltes de suite

au plus, qu'il fournira aisément, s'il y a été préparé par les principes qui doivent le conduire à cette leçon. A mesure que ses forces & son haleine le rendront plus souple & plus dispos, on pourra, après qu'il aura fourni quatre demi-voltes, c'est-à-dire, deux de chaque main, le délasser au petit galop, lent & écouté, pour le rassembler ensuite sur le quarré du milieu de la place, & le rechercher sur deux ou trois voltes de son air, puis le finir & le descendre.

CHAPITRE XVIII.

Des Airs relevés.

NOUS avons dit que tous les sauts qui sont plus détachés de terre que le terre-à-terre, & qui sont en usage dans les bonnes Ecoles, s'appellent *Airs relevés*. Ils sont au nombre de sept; savoir: la Pesade, le Mézair, la Courbette, la Croupade, la Balotade, la Cabriole & le Pas-&-le Saut.

Avant que d'entrer dans le détail des régles qui conviennent à chacun de ces airs, il est, ce me semble, à propos d'examiner quelle nature de chevaux il faut choisir pour cet usage, quelles qualités un cheval doit avoir pour résister à la violence des sauts, & quels sont ceux qui n'y ont point de disposition.

Il faut qu'un cheval ait une inclination naturelle, & qu'il se présente de lui-même à quelqu'air, pour en faire un bon sauteur; autrement on perdroit son temps, on le rebuteroit & on le ruine-

roit, au lieu de le dreſſer. Une erreur qui n'eſt que trop ordinaire, c'eſt de croire que la grande force eſt abſolument néceſſaire dans un ſauteur. Cette extrême vigueur, qu'ont certains chevaux, les rend roides & mal-adroits, leur fait faire des ſauts & des contre-tems qui les épuiſent, ce qui incommode extrêmement un Cavalier, parce qu'ordinairement ces ſauts déſunis & ſans régle ſont accompagnés d'efforts violens que leur ſuggere leur malice. Les chevaux de ce caractere doivent être confinés dans les piliers, où une continuelle routine de ſauts d'Ecole, les punit aſſez de leur mauvais naturel. Un cheval qui eſt doué de médiocre force, & qui a beaucoup de courage & de légereté, eſt incomparablement meilleur, parce qu'il donne ce qu'il peut de bonne volonté, & qu'il dure long-tems dans ſon exercice; au lieu que celui qui a beaucoup de force & de mauvaiſe volonté ſe trouve uſé avant que d'être dreſſé, par les remédes violens qu'il faut employer pour domter ſa rebellion. Il ſe trouve encore certains chevaux qui, avec des hanches un peu foibles, ne laiſſent pas de former des ſauteurs paſſables, parce qu'ils aiment mieux s'élever & ſe détacher de terre, que de s'aſſeoir ſur les hanches.

On appelle un cheval de bonne force, celui qui eſt nerveux & léger; qui diſtribue ſes forces naturellement, uniment & de bonne grace; qui a l'appui de la bouche léger & aſſûré; qui a les membres forts, les épaules libres, les boulets, les paturons & les pieds bons, & qui eſt de bonne volonté.

Ceux qui n'ont point de diſpoſition pour les airs relevés, ſont ceux qui ſont trop ſenſibles,

impatiens & coleres ; qui entrent facilement en fougue & en inquiétude ; se serrent, trépignent & refusent de se lever. Il y en a d'autres qui crient par malice & par poltronerie, quand on les recherche ; qui font des sauts désordonnés qui témoignent leur vice, & l'envie qu'ils ont de jetter leur homme par terre : il y en a encore d'autres qui péchent pour avoir les pieds douloureux ou défectueux, & en retombant à terre, la douleur qu'ils ressentent les empêche de fournir un nouveau saut ; ceux qui ont la bouche fausse & l'appui foible, ont presque toujours la tête en désordre à la descente de chaque saut, ce qui est très-désagréable : ainsi quand on trouve un cheval qui a quelqu'une de ces imperfections, il ne faut point songer à en faire un sauteur.

Il y a encore une chose à examiner ; c'est lorsqu'on a rencontré un cheval de bonne force & de bonne disposition, de savoir juger quelle nature de saut lui est propre, afin de ne le point forcer à un air qui ne convient ni à son naturel, ni à sa disposition ; & avant que de lui former cet air, il faut qu'il ait été assoupli & rendu obéissant aux leçons dont nous avons donné les principes. Entrons présentement dans le détail de chaque air.



ARTICLE PREMIER.

Des Pesades.

LA Pesade, comme nous l'avons déja définie, est un air dans lequel le cheval léve le devant fort haut & dans une place, tenant les pieds de derriere fermes à terre sans les avancer ni les remuer. Ce n'est point à proprement parler un air relevé que la pesade, puisque le derriere n'accompagne point le devant comme dans les autres airs, & ne se détache point de terre; mais comme on se sert de cette leçon pour apprendre à un cheval à lever légerement le devant, à plier les bras de bonne grace, & à s'affermir sur les hanches, pour le préparer à sauter avec plus de liberté, on le met à la tête de tous les airs relevés, comme en étant le fondement & la premiere régle. On se sert encore de la pesade pour corriger le défaut de ceux qui dans les airs de mézair & de courbette, battent la poussiere en maniant trop près de terre, & en brouillant leur air avec les jambes de devant : c'est aussi pour cela qu'à la fin d'un droit de courbettes, on a coûtume de faire la derniere haute du devant & dans une place, ce qui n'est autre chose qu'une pesade; & que l'on fait non-seulement pour la grace de l'arrêt, mais encore pour entretenir la legereté du devant.

Il ne faut pas confondre la pesade avec le contre-tems que font les chevaux qui se cabrent, quoique ceux-ci levent aussi le devant fort haut & qu'ils demeurent le derriere à terre : la diffé-

rence en eſt bien grande ; car dans l'action que fait le cheval, lorſqu'il léve à peſade, il doit être dans la main & plier les hanches & les jarrets ſous lui, ce qui l'empêche de lever le devant plus haut qu'il ne doit ; & dans la pointe que fait un cheval qui ſe cabre, il eſt étendu roide ſur les jarrets, hors de la main, & en danger de ſe renverſer.

Il ne faut point faire faire de peſades à un cheval, qu'il ne ſoit ſouple d'épaules, obéiſſant à la main & aux jambes, & confirmé au piaffer ; & lorſqu'il eſt à ce point d'obéiſſance, on l'anime de la chambriere dans les piliers, en le touchant légerement de la gaule ſur les jambes de devant, dans le tems qu'il donne dans les cordes & qu'il avance les hanches ſous lui : pour le peu qu'il ſe léve, il faut l'arrêter & le flater ; & à meſure qu'il obéira, on le touchera plus vivement, afin qu'il léve plus haut le devant. Comme dans tous les airs relevés, un cheval doit plier les bras de maniere que les pieds ſe retrouſſent preſque juſqu'au coude, (ce qui lui donne beaucoup de grace), il faut corriger la vilaine action de ceux qui, au lieu de plier les genoux, allongent les jambes en avant, en croiſant les pieds l'un par-deſſus l'autre: ce défaut qu'on apelle *Jouer de l'épinette*, eſt aiſé à corriger en le châtiant de la gaule ou du fouet, & lui en apliquant fort ſur les genoux & ſur les boulets. Un autre défaut, c'eſt lorſqu'un cheval ſe leve de lui-même, ſans qu'on le lui demande ; le châtiment pour ceux-ci, eſt de les faire ruer : c'eſt ainſi qu'on corrige un défaut par ſon contraire ; & pour éviter qu'il ne continue ce déſordre, il faut toujours commencer

chaque reprise par le piaffer, lui demander ensuite quelque pesade & finir par le piaffer. Cette variété de leçon rendra un cheval attentif à suivre la volonté du Cavalier.

Lorsqu'il obéira facilement dans les piliers à l'air des pesades, il faut ensuite le monter, & en le passageant en liberté, lui en demander une ou deux dans une place sans qu'il se traverse, & après la derniere, marcher deux ou trois pas en avant. Si en retombant des pieds de devant à terre, il s'appuie ou tire à la main, il faut le reculer, lever ensuite une pesade, & le caresser s'il obéit. Si au contraire il se retient & s'accule, au lieu de lever le devant, on doit le chasser en avant; & lorsqu'il prend bien les jambes, marquer un arrêt suivi d'une pesade, en se contentant de peu; car comme les chevaux les plus sages marquent toujours quelque sentiment de colere, lorsqu'on commence à les mettre aux airs relevés, il ne faut pas tirer d'eux autant de temps de leur air qu'ils pourroient en fournir; parce qu'il arriveroit qu'ils s'endurciroient, perdroient l'habitude de tourner facilement, & même se serviroient de leur air pour se défendre, en se levant lorsqu'on ne le leur demande pas: ainsi on doit dans les commencemens les ménager beaucoup, & prendre garde qu'ils ne tombent dans aucun de ces vices, qui pourroient les rendre rétifs.



ARTICLE

ARTICLE II.

Du Mézair.

LE Mézair, comme le définissent fort bien quelques Écuyers, n'est autre chose qu'une demi-courbette, dont le mouvement est moins détaché de terre, plus bas, plus vîte & plus avancé que la vraie courbette; mais aussi plus relevé & plus écouté que le terre-à-terre.

Il est aisé de voir dans les piliers, si un cheval a plus de penchant pour le mézair que pour tout autre saut; parce que si la nature lui a donné de l'inclination pour cet air, lorsqu'on le recherchera, il se présentera de lui-même dans une cadence plus relevée que le terre-à-terre, & plus tride que la courbette: & quand par plusieurs leçons réitérées, on aura reconnu sa disposition, il faudra le confirmer dans cet air, en se servant des mêmes régles que pour les pesades, c'est-à-dire, commencer chaque reprise par le piaffer, suivi de quelques temps de mézair, en se servant de la gaule devant, & de la chambriere derriere; & ainsi alternativement. Lorsqu'on jugera à propos de lui faire pratiquer cette leçon en liberté, il faut, après l'avoir passagé d'une piste, le rassembler pour le faire aller de son air, soit dans le changement de main, soit dans la demi-volte, toujours de deux pistes; car il n'est pas d'usage d'aller d'une piste du mézair, ni au terre-à-terre.

Les aides les plus utiles & les plus gracieuses dont on se sert pour faire aller un cheval à mézair, c'est de toucher légerement & de bonne grace, de la gaule sur lépaule du dehors,

en l'aidant & le secourant des gras de jambes. Lorsque la croupe n'accompagne point assez le devant, on croise la gaule sous main pour toucher sur la croupe, ce qui fait rabatre le derriere plus tride.

Si le cheval tombe dans les défauts ordinaires à presque tous les chevaux qu'on dresse aux airs détachés de terre, qui sont, ou de retenir leur force, ou de s'abandonner trop sur la main, ou de manier de soi-même sans attendre les aides du Cavalier, il faut y apporter les remédes ci-dessus, & les employer avec le jugement, la prudence & la patience qui sont nécessaires à un homme de cheval.

On doit encore dans cet air observer la même proportion de terrein qu'au terre-à-terre, c'est-à-dire, le tenir dans le juste espace des voltes & des demi-voltes; car comme ces airs ont beaucoup de rapport l'un à l'autre, & qu'ils forment un manége serré & tride, la posture du cheval doit être la même dans ces deux airs.

ARTICLE III.

Des Courbettes.

LA Courbette est un saut plus relevé de devant, plus écouté & plus soutenu que le mézair. Les hanches doivent rabbatre & accompagner le devant d'une cadence égale, tride & basse, dans l'instant que les jambes de devant retombent à terre. Il y a donc cette différence entre le mézair & la courbette; que dans le premier, le cheval est moins détaché de terte du devant, & qu'il avance & diligente plus la cadence de son air que pour la courbette, dans laquelle il est plus

T. 1 Page 258.



C. Parrocel inv. L. Desplaces Sculp.

La Courbette.

relevé, plus ſoûtenu du devant, & qu'il rabat les hanches avec plus de ſujétion, en ſoûtenant le devant plus long-temps en l'air. Il faut remarquer qu'au galop, au terre-à-terre, & à la pirouette, le cheval porte ſes jambes l'une devant l'autre, tant du devant que du derriere; mais au mézair, aux courbettes, & à tous les autres airs relevés, elles doivent être égales & n'avancer pas plus l'une que l'autre, lorſqu'elles ſe poſent à terre; ce qui ſeroit un grand défaut, qu'on appelle, *Traîner les hanches.*

Outre la diſpoſition naturelle qu'un cheval doit avoir pour bien aller à courbettes, il faut encore beaucoup d'art pour l'acheminer & le confirmer dans cet air, qui eſt de tous ceux qu'on appelle *relevés*, le plus à la mode & le plus en uſage; parce que c'eſt un ſaut gracieux dans un manége; qui, ſans être rude, prouve la bonté des hanches d'un cheval, & fait paroître un Cavalier dans une belle poſture. Cet air étoit fort en uſage autrefois parmi les Officiers de Cavalerie, qui ſe piquoient d'avoir des chevaux dreſſés, ſoit à la tête de leur troupe, ou dans des jours de parade; on leur voyoit de tems à autre détacher quelques belles courbettes, qui ſervoient autant à animer un cheval, lorſqu'il ralentiſſoit la nobleſſe de ſon pas, qu'à le tenir dans ſon obéiſſance, & à lui donner enſuite un pas plus relevé, plus fier & plus léger.

Il ne faut point demander de courbettes à un cheval, qu'il ne ſoit obéiſſant au terre-à-terre & au mézair; car un bon terre-à-terre & un véritable mézair, font plus de la moitié du chemin pour arriver à la courbette, au cas qu'un che-

val ait de la diſpoſition pour aller à cet air. Ceux qui n'y ſont pas propres, ſont les chevaux pareſſeux, peſans, ou ceux qui retiennent leurs forces par malice : & de même ceux qui ſont impatiens, inquiets & pleins de feu & de fougue ; parce que tous les airs relevés augmentent la colere naturelle de ces ſortes de chevaux, leur font perdre la mémoire & leur ôtent l'obéiſſance : il faut donc que celui qu'on deſtine à cet exercice, ſoit nerveux, léger & vigoureux; & avec cela, ſage, docile & obéiſſant.

Quand avec ces qualités, on verra dans les piliers que l'air favori d'un cheval, eſt celui de la courbette, il faut, après lui avoir appris à bien détacher le devant par le moyen des peſades, lui animer enſuite les hanches avec la chambriere pour faire rabatre la croupe & baiſſer le devant, afin qu'il prenne la juſte cadence & la vraie poſture de ſon air. Lorſqu'il y ſera en quelque ſorte réglé, & qu'il en fournira quatre ou cinq de ſuite ſans déſordre, & dans les régles, il faut commencer à lui en faire faire quelques-unes en liberté, ſur la ligne du milieu du manége, & non le long de la muraille ; car ceux que l'on accoûtume à lever le long du mur, ne vont que de routine, & ſe dérangent quand on leur demande la même choſe ailleurs. On ne doit pas demander dans les commencemens pluſieurs courbettes de ſuite ; mais en faiſant paſſager & piaffer un cheval ſur la ligne droite, lorſqu'on le ſent bien enſemble & dans un bon appui, on lui en dérobe deux ou trois bien détachées & bien écoutées ; on continue enſuite quelques pas de paſſage, & on le finit par deux ou trois temps de piaffer ; parce

qu'il arriveroit que si on finissoit le dernier temps par une courbette, le cheval se serviroit de cet air pour se défendre.

Pour bien aider un cheval à courbettes, il faut que le temps de la main soit prompt & agile, afin de lever le devant ; les jambes du Cavalier doivent suivre le temps des courbettes sans trop le chercher ; car un cheval prend naturellement son temps & sa cadence propre, quand il commence à s'ajuster. On ne doit point surtout roidir les jarrets, parce qu'en l'aidant trop vivement, il se presseroit trop ; il faut au contraire, être souple depuis les genoux jusqu'aux étriers, & avoir la pointe du pied un peu basse, ce qui lâche les nerfs : le seul mouvement du cheval, lorsqu'on garde l'équilibre dans une posture droite & aisée, fait que les gras de jambes aident le cheval sans les approcher, à moins qu'il ne se retienne, auquel cas, il faut se servir plus vigoureusement de ses aides & se relâcher ensuite.

Les courbettes doivent être ajustées au naturel du cheval, celui qui a trop d'appui, doit les faire plus courtes & plus soutenues sur les hanches ; & celui qui se retient, doit les avancer davantage ; autrement les uns deviendroient pesans & forceroient la main, & les autres pourroient devenir rétifs. Pour remédier à ces défauts, on leur met souvent l'épaule en dedans au passage : cette leçon les entretiendra dans la liberté qu'ils doivent avoir pour obéir facilement à leur air.

Lorsqu'un cheval obéira librement & sans se traverser sur la ligne droite à courbettes ; il faudra pour le préparer à aller sur les voltes de son air, le promener sur le quarré que nous avons donné

pour régle des voltes de galop ; & lorſqu'on le ſentira droit au paſſage & dans la balance des talons ſur les quatre lignes du quarré, il faut de temps à autre lui détacher quelque courbette, excepté dans les coins du quarré, où on ne doit pas le lever, mais tourner les épaules librement ſur l'autre ligne, ſans que la croupe ſe dérange ; car ſi on vouloit le lever en tournant, il s'endurciroit & s'aculeroit. Lorſqu'il exécutera bien cette leçon ſur ces quatre lignes & qu'il ſera aſſez avancé & aſſez en haleine pour fournir tout le quarré à courbettes, on pourra commencer à lui apprendre à en faire les hanches dedans ; & pour cela il faut le paſſager la croupe au mur, & dans cette attitude, lui tirer une ou deux courbettes de deux piſtes : elles ne ſe font point en l'aidant quand il eſt en l'air ; mais dans l'inſtant qu'il retombe des pieds de devant à terre, on l'aide de la jambe de dehors, pour le porter un temps de côté, enſuite une courbette avec les deux gras de jambes, en le ſoutenant de la main, & ainſi de ſuite un pas de côté ſuivi d'une courbette. Lorſqu'il ira bien la croupe au mur, il faudra le mettre ſur le quarré dans le milieu de la place, & en le tenant de deux piſtes, l'accoûtumer à lever de ſon air dans cette poſture, en proportionnant la force de cette leçon à ſon obéiſſance & à ſa diſpoſition. On ne doit pas tenir autant les hanches dedans ſur les voltes à courbettes, qu'au terre-à-terre & au mézair ; car ſi la croupe étoit trop aſſujettie, il ne pourroit pas rabatre les hanches avec aſſez de liberté ; c'eſt pourquoi il ne faut ſeulement tenir qu'un peu plus que la demi-hanche dedans. On ne doit pas nonplus plier un cheval autant ſur les voltes à courbettes qu'au galop & au terre-

à-terre, il doit regarder ſeulement d'un œil dans la volte; & lorſqu'on fait des courbettes par le droit d'une piſte, il ne faut pas qu'il ſoit du tout plié, mais droit de tête, d'épaules & de hanches.

Outre les courbettes ſur les voltes, il s'en fait encore de deux autres manieres, qui ſont, la croix à courbettes, & la ſarabande à courbettes.

Pour accoûtumer un cheval à faire la croix à courbettes, il faut le paſſager d'une piſte ſur la ligne droite, d'environ quatre longueurs de cheval, le reculer après ſur la même ligne, revenir enſuite juſqu'au milieu de la ligne droite, le porter après de côté ſur le talon droit, environ deux longueurs de cheval, enſuite de côté ſur le talon gauche encore deux longueurs au de-là du milieu de la ligne droite; on revient enfin de côté ſur le talon droit finir au milieu de la ligne, où on l'arrête & on le flate. Lorſqu'il ſait paſſager ſur ces lignes ſans ſe traverſer, en avant, en arriere, & de côté ſur l'un & l'autre talon, on leve une courbette au commencement, au milieu & à la fin de chaque ligne; & ſi après pluſieurs leçons il ne ſe défend point, on entreprend de lui faire fournir toute la croix à courbettes. Lorſqu'on le leve en reculant, il ne faut pas que le corps ſoit en arriere; mais droit, & même un tant ſoit peu en avant, ſans que cela paroiſſe, afin de donner plus de liberté à la croupe. C'eſt quand il retombe des pieds de devant à terre, & non quand il eſt en l'air, qu'il faut l'aider en le tenant de la main, afin qu'il recule un pas ſans lever; on leve enſuite une courbette, & ainſi alternativement.

Dans la ſarabande à courbettes, on fait deux courbettes en avant, autant en arriere, deux autres

de côté ſur un talon & ſur l'autre, & ainſi de ſuite; en avant, de côté & en arriere indifféremment, ſans obſerver de proportion de terrein comme dans la croix; on lui en fait faire tout d'une haleine, autant que ſa diſpoſition & ſes forces lui permettent d'en fournir; mais un Cavalier doit être bien maître de ſes aides, & le cheval bien ajuſté & bien nerveux pour exécuter ces deux manéges de croix & de ſarabande à courbettes avec la grace & la liberté qu'il doit avoir: auſſi ce manége s'eſt perdu de nos jours.

ARTICLE IV.

De la Croupade & de la Balotade.

LA Croupade & la Balotade ſont deux airs qui ne différent entr'eux, que dans la ſituation des jambes de derriere.

Dans la croupade lorſque le cheval eſt en l'air des quatre jambes, il trouſſe & retire les jambes & les pieds de derriere ſous ſon ventre, ſans faire voir ſes fers; & dans la balotade, lorſqu'il eſt au haut de ſon ſaut, il montre les pieds de derriere, comme s'il vouloit ruer, ſans pourtant détacher la ruade, comme il fait aux caprioles.

Nous avons déja dit, que l'art ne ſuffit pas pour donner aux chevaux deſtinés aux airs relevés, ces différentes poſtures de jambes dans leurs ſauts; la nature jointe à l'art & à la diſpoſition naturelle preſcrit des régles, qu'il faut ſuivre pour les ajuſter & leur faire exécuter de bonne grace ces différens manéges.

C'eſt toujours dans les piliers qu'il faut d'abord

saisir l'air d'un cheval. Ceux qui veulent commencer par dresser un sauteur en liberté, sans être assoupli ni réglé au piaffer, & sans avoir étudié leur air dans les piliers, se trompent; car tout sauteur, outre sa disposition naturelle à se détacher de terre, doit connoître parfaitement la main & les jambes, afin de pouvoir sauter légérement & dans la main, quand le Cavalier l'exige, & non par fantaisie & par routine.

Lorsqu'un cheval fera facilement & sans colere quelques croupades ou balotades dans les piliers, en suivant la volonté du Cavalier, il faudra ensuite lui en demander quelques-unes en liberté, en suivant le même ordre qu'aux airs ci-dessus, surtout celui des courbettes. Il est seulement à remarquer que plus les airs sont détachés de terre, plus un cheval emploie de force pour les fournir; & que le grand art est de conserver son courage & sa légereté, en lui demandant peu de sauts, sur-tout dans les commencemens. Et lorsqu'il a donné de bonne volonté quelque tems de son air, il faut le flater & le descendre.

Lorsqu'il fournit un droit de croupades ou de balotades en liberté, sans se traverser, il faut le préparer à lever de son air sur les quatre lignes qui forment la volte, l'y passageant & de temps à autre, lui dérobant quelque temps: & si on le sent disposé à bien obéir, il faudra profiter de sa bonne volonté, en le détachant de terre sur les quatre lignes, excepté, comme nous l'avons dit, dans les coins, où on ne doit point le lever en tournant. Il faut encore faire attention qu'aux airs de croupade, de balotade & de capriole, il ne faut jamais aller de deux pistes, mais seu-

lement une demi-hanche dedans ; autrement le derriere étant trop assujetti, il ne pourroit pas si facilement accompagner l'action des épaules. On doit aussi prendre garde, que dans les quatre coins de la volte, la croupe ne s'échappe, lorsqu'on tourne le devant sur l'autre ligne ; il faut la fixer & la soutenir avec la jambe de dehors.

Les aides pour les airs relevés, sont la gaule devant, en touchant légerement & de suite sur l'épaule de dehors, & non brusquement & avec de grands coups, comme font quelques Cavaliers, qui assomment l'épaule d'un cheval. Pour toucher de bonne grace, il faut avoir le bras plié & le coude levé à la hauteur de l'épaule. On se sert aussi, comme nous l'avons expliqué, de la gaule sous main & croisée sur la croupe pour animer les hanches. L'aide du pincer délicat de l'éperon, est aussi excellente dans les airs relevés, lorsqu'un cheval ne se détache pas assez de terre; parce que cette aide qui ne laisse pas d'être vive, leve plus un cheval qu'elle ne le fait avancer.

Quoiqu'on ne doive pas aller de deux pistes ; lorsqu'on leve un cheval aux airs relevés, il faut pourtant entretenir un cheval dans cette posture, tant au passage qu'au galop ; parce que dans cette action les hanches étant plus serrées, plus basses & plus sujettes, cela lui rend le devant plus leger & le prépare mieux à sauter. On ne doit pas non plus tomber dans le défaut de ceux qui ne semblent dresser leurs chevaux, que pour leur faire faire de grands efforts qui accablent leurs forces: ce n'est pas là l'intention de la bonne Ecole; on doit au contraire le maintenir dans la souplesse, dans l'obéissance & dans la justesse qu'on

tire des vrais principes de l'Art; autrement l'Ecole seroit toujours confuse, & l'égalité de mesure que doit avoir chaque air relevé, seroit interrompue; & c'est une perfection qu'il ne faut pas négliger.

ARTICLE V.

Des Caprioles.

LA Capriole est, comme nous l'avons dit en définissant cet air, le plus élevé & le plus parfait de tous les sauts. Lorsque le cheval est en l'air également élevé du devant & du derriere, il détache la ruade vivement, les jambes de derriere dans ce moment sont l'une près de l'autre, & il les allonge aussi loin qu'il lui est possible de les étendre; les pieds de derriere dans cette action, se levent à la hauteur de la croupe, & souvent les jarrets craquent par la subite & violente extension de cette partie. Le terme de Capriole, est une expression Italienne, que les Ecuyers Napolitains ont donnée à cet air, à cause de la ressemblance qu'il a avec le saut du chevreuil, nommé en Italien, *Caprio*.

Un cheval qu'on destine aux caprioles, doit être nerveux, léger, & de bon appui; avoir la bouche excellente, les jambes & les jarrets larges & nerveux, les pieds parfaitement bons, & propres à soutenir cet air; car si la nature ne l'a formé dispos & léger, c'est en vain qu'on le travaillera; il n'aura jamais l'agrément ni l'agilité qui font un bon sauteur.

Afin qu'une capriole soit dans sa perfection, le cheval doit lever le devant & le derriere d'égale hauteur, c'est-à-dire, qu'il faut qu'au haut de son saut, la croupe & le garot soient de niveau, la tête

droite & assurée, les bras également pliés, & qu'à chaque saut le cheval n'avance pas plus d'un pied de distance. Il y en a qui, en sautant à caprioles, retombent des quatre pieds ensemble sur la même place, & se relevent de la même force & de la même cadence, en continuant autant que leur vigueur leur permet : ce manége est très-rare & ne dure pas long-temps. Il s'appelle *Saut d'un temps* ou de *Ferme-à-ferme*.

Pour dresser un cheval à caprioles, lorsqu'on lui trouve les qualités & la disposition que nous venons d'expliquer, il faut, après l'avoir assoupli l'épaule en dedans, & lui avoir donné la connoissance des talons au passage & au galop, le faire ensuite lever à pesades dans les piliers, & qu'elles se fassent lentement dans les commencemens & fort hautes du devant, afin qu'il ait le temps d'ajuster ses pieds & qu'il leve sans colere. Lorsqu'il fait lever facilement, & haut du devant, en pliant bien les bras, il faut lui apprendre à détacher la ruade par le moyen de la chambriere, & prendre le temps pour l'appliquer, que le devant soit en l'air & prêt à retomber; car si on lui en donnoit dans le temps qu'il s'éleve, il feroit une pointe & se roidiroit sur les jarrets. Quand il saura détacher vigoureusement la ruade, le devant en l'air, ce qui forme la capriole, il faut peu-à-peu diminuer le nombre des pesades & augmenter celui des caprioles, & cesser de le faire sauter, lorsqu'on s'apperçoit qu'il commence à se lasser; car son courage étant abatu, ses forces seroient désunies, & ses sauts ne seroient plus que des contre-temps & des défenses.

Lorsqu'il sera obéissant à ce manége dans les

piliers, on le passagera en liberté, & on lui dérobera quelques temps de son air sur la ligne droite, en l'aidant de la gaule sur l'épaule, lorsque le devant commence à s'abaisser, & non quand il se léve, ce qui l'empêcheroit d'accompagner de la croupe. Quand on se sert du poinçon, il faut observer la même chose, c'est-à-dire, l'appuyer sur le milieu de la croupe, lorsque le cheval est prêt à retomber du devant par la même raison. A l'égard des jambes du Cavalier; elles ne doivent point être roides ni trop tendues, mais aisées & près du cheval. Lorsque le cheval se retient, il faut se servir des gras de jambes; cette aide donne beaucoup de liberté à la croupe; & quelquefois aussi le pincer délicat de l'éperon, lorsqu'il se retient davantage. On doit aussi au haut de chaque saut, tenir un instant le cheval de la main, comme s'il étoit suspendu, & c'est ce qu'on appelle *Soutenir*.

L'air des caprioles sur les voltes, c'est-à-dire, sur le quarré que nous avons proposé pour régle des autres airs, forme le plus beau & le plus difficile de tous les manéges, par la grande difficulté qu'il y a d'observer sa proportion du terrein, d'entretenir un cheval dans une cadance égale, sans qu'il se dérobe ni du devant ni du derriere, ce qui arrive le plus ordinairement. Comme le mouvement de la capriole est plus étendu & plus pénible que celui de tout autre air, il faut que l'espace du terrein soit plus large & moins limité, afin de donner plus de vigueur & de légereté aux sauts. Il ne faut mettre qu'une demi-hanche dans la volte, comme nous l'avons dit; ce qui rend ce manége plus juste & plus parfait; & l'assiette du Ca-

lier plus ferme & plus belle. On ne doit pas ſuivre du corps les tems de chaque ſaut, mais ſe tenir de façon qu'il paroiſſe que les mouvemens que l'on fait ſoient autant pour embellir ſa poſture que pour aider le cheval.

Le Pas-&-le-Saut, & le Galop-Gaillard.

Lorſque les chevaux dreſſés à caprioles commencent à s'uſer, ils prennent d'eux-mêmes, comme pour ſe ſoulager, un air auquel on donne le nom de *Pas-&-le-Saut*, qui ſe forme en trois temps; le premier eſt un temps de galop racourci, ou terre-à-terre; le ſecond, une courbette, & le troiſiéme, une capriole. On peut auſſi régler à cet air les chevaux qui ont plus de légereté que de force, afin de leur donner le temps de raſſembler leurs forces, en ſe préparant par les deux premiers mouvemens à mieux s'élever à celui de la capriole; & ainſi de ſuite.

Il y a une ſorte de chevaux qui interrompent leur galop, en faiſant quelques ſauts de gaieté, ſoit parce qu'ils ont trop de rein, ou trop de repos, ou que le Cavalier les retient trop: c'eſt ce qu'on nomme *Galop-gaillard*; mais ce manége ne doit point paſſer pour un air; puiſqu'il naît du caprice & de la fantaiſie du cheval, qui par-là fait ſeulement voir ſa diſpoſition naturelle à ſauter, lorſque cette gaieté eſt ordinaire, & qu'elle n'eſt pas la ſuite d'un trop long repos.





C. Parocel inv. et Sculp.

Cavalier



T 1 Page 271. 1. f.



C. Parrocel inv et Scu

Officier de Cavalerie.

CHAPITRE XIX.

Des Chevaux de guerre.

L'ART de la Guerre, & l'Art de la Cavalerie se doivent réciproquement de grands avantages. Le premier a fait connoître de quelle néceſſité il eſt de ſavoir mener ſûrement un cheval; & cette connoiſſance a engagé à établir des principes pour y parvenir : Delà eſt venu l'établiſſement des Académies , que les grands Princes ſe ſont toujours fait honneur de protéger. Ces principes mis en pratique , ont contribué à la juſteſſe des différens mouvemens qui ſe font dans les armées. Il ne ſera pas difficile de ſe l'imaginer , en conſidérant que chaque air de manége conduit à une évolution de Cavalerie.

Le paſſage, par exemple, rend noble & relevée l'action d'un cheval qui eſt à la tête d'une troupe.

En apprenant un cheval à aller de côté , on lui apprend à ſe ranger ſur l'un & l'autre talon , ſoit dans le milieu , ou à la tête de l'eſcadron, quand il en faut ſerrer les rangs , & dans quelque occaſion que ce ſoit.

Par le moyen des voltes , on gagne la croupe de ſon ennemi , & on l'entoure diligemment.

Les paſſades ſervent à aller à ſa rencontre & à revenir promptement ſur lui.

Les pirouettes & les demi-pirouettes donnent la facilité de ſe tourner avec plus de vîteſſe dans un combat.

Et si les airs relevés n'ont pas un avantage de cette nature, ils ont du moins celui de donner à un cheval la légereté dont il a besoin, pour franchir les haies & les fossés : ce qui contribue à la sureté & à la conservation de celui qui le monte.

Enfin il est constant que le succès de la plûpart des actions militaires, est dû à l'uniformité des mouvemens d'une troupe ; laquelle uniformité ne vient que d'une bonne instruction ; & qu'au contraire, le désordre qui se met souvent dans un escadron, est causé ordinairement par des chevaux mal dressés ou mal conduits.

De pareilles réflexions ne suffisent - elles pas pour détruire quelques critiques mal-fondées de ce qu'on enseigne dans nos Ecoles ?

Le rapport qui se trouve dans ces deux Arts, a donc fait naître l'émulation parmi la Noblesse, pour acquerir de la capacité dans l'art de monter à cheval, afin de servir son Prince & sa Patrie avec plus de fruit. C'est par un motif si glorieux que les anciens Ecuyers se sont efforcé de donner au Public les moyens de dresser des chevaux propres pour la guerre : & c'est en marchant sur leurs traces, que nous allons tâcher d'éclaircir ce qu'ils ont dit de bon sur cette matiere.

Il y a deux choses à observer dans un cheval de guerre ; ses propres qualités, & les régles qu'on doit mettre en usage pour le dresser.

Un cheval destiné pour la guerre, doit être de médiocre stature, c'est-à-dire de quatre pieds 9 à 10 pouces de hauteur, & qui est celle qu'on demande en France dans presque tous les corps de Cavalerie. Il faut qu'il ait la bouche bonne, la tête assurée, & qu'il soit léger à la main : ceux qui cherchent

chent dans un cheval de guerre un appui à pleine main, se trompent; parce que la lassitude le fait peser & appuyer sur son mors. Il doit être de bonne nature, sage, fidéle, hardi, nerveux; d'une force pourtant qui ne soit pas incommode au Cavalier, mais liante & souple: il faut qu'il ait l'éperon fin & les hanches bonnes, pour pouvoir partir & repartir vivement, & être ferme & aisé à l'arrêt. Il ne doit être aucunement vicieux ni ombrageux; car quand même il auroit d'ailleurs assez de force, & qu'on l'auroit rendu obéissant, il arrive souvent qu'après quelques jours de repos, ou que par quelque mauvaise main, il retombe dans son vice. Comme il faut toujours être en garde sur ces sortes de chevaux, ils ne sont bons qu'à être confinés dans une Ecole; car ce seroit trop que d'avoir son ennemi à combattre & son cheval à corriger. Le vice le plus dangereux que puisse avoir un cheval de guerre, est celui de mordre, & de se jetter sur les autres chevaux; parce que dans un combat où il est animé, on ne peut lui ôter ce défaut.

Lorsqu'on trouvera dans un cheval toutes les bonnes qualités que nous venons de décrire, il sera aisé à un homme de cheval de le dresser au manége de guerre, en suivant les régles que nous avons données, lesquelles regardent la souplesse & l'obéissance, afin de le rendre prompt à obéir à la main & aux jambes; ce qu'il fera facilement, si après avoir été assoupli au trot, on l'a confirmé ensuite dans la leçon de l'épaule en dedans & celle de la croupe au mur; si on lui a appris à tourner diligemment & facilement sur les voltes de combat, c'est-à-dire, sur un cercle la demi-hanche dedans; si on l'a rendu obéissant au partir de la ligne

droite des paſſades ; facile & aiſé à ſe raſſembler aux deux extrémités de la même ligne pour former la demi-volte à chaque main ; ſi on l'a rendu prompt & agile à bien exécuter une pirouette & une demi-pirouette. Voilà eſſentiellement ce qu'un cheval de guerre doit ſavoir pour ce qui regarde la ſoupleſſe & l'obéiſſance ; mais une autre choſe abſolument néceſſaire, c'eſt de l'aguerrir au bruit des armes, en l'accoûtumant au feu, à la fumée & à l'odeur de la poudre, au bruit des tambours, des trompettes, & au mouvement des armes blanches. Il y a de très-braves chevaux qui tremblent de frayeur à la vue d'un ou de pluſieurs de ces objets ; & quoiqu'ils ayent les barres ſenſibles & la bouche bonne, ils perdent tout ſentiment de la bride, des éperons, & de toute autre aide, auſſi-bien que des châtimens, & s'abandonnent à d'étranges caprices pour fuir l'objet de leur appréhenſion : Il faut même tenir toujours ces chevaux en exercice lorſqu'ils ſont dreſſés ; car le repos leur fait prendre de nouvelles allarmes ; ce qui prouve que l'art le plus ſubtil ne peut tout-à-fait effacer ni vaincre les vices naturels.

M. de la Broue dit, que le reméde le plus court & le plus ſimple pour accoutumer en peu de temps un cheval au bruit des armes à feu & des autres rumeurs guerrieres, c'eſt de tirer un coup de piſtolet dans l'écurie, & de faire battre la caiſſe une fois le jour par un palfrenier, poſitivement dans le temps qu'on va leur donner l'avoine, & que peu de temps après ils ſe réjouiront à ce bruit, comme ils faiſoient auparavant au ſon du crible.

Il y en a de tellement ombrageux, qu'ils demeurent à ce bruit les oreilles tendues & droites,

roulent & blanchiſſent les yeux dans la tête, tremblent & ſuent d'effroi, tiennent une poignée de foin ſerrée entre les dents ſans remuer les mâchoires, & enfin ſe jettent dans la mangeoire & à travers les barres ; mais avec la patience & l'induſtrie d'un Cavalier intelligent, on vient à bout des chevaux de ce naturel.

Il y a une autre façon d'accoutumer les chevaux au feu ; je l'ai ſouvent expérimentée & vu pratiquer ; c'eſt de les mettre dans les piliers : là, ſans aucun danger, il eſt aiſé de les accoutumer à tout ce qui peut leur porter ombrage. On leur fait d'abord voir & ſentir un piſtolet ſans être chargé ; on fait jouer la batterie, parce qu'il y en a beaucoup qui s'effrayent au bruit de la détente & du cliquetis. Quand ils ſont faits à ce bruit, on brûle une amorce en ſe tenant loin du cheval, le dos tourné vis-à-vis de ſa tête ; on s'en approche après pour lui faire ſentir le piſtolet & l'accoutumer à l'odeur de la fumée. Il faut toujours le flater en l'approchant, & lui donner quelque choſe à manger ; car ce n'eſt que par la douceur & les careſſes qu'on apprivoiſe ces animaux. On met enſuite une nouvelle amorce, en accommodant le piſtolet vis-à-vis de lui ; & lorſqu'il s'eſt fait à l'odeur & à la fumée de la poudre, il faut commencer à tirer en mettant une petite charge d'abord & peu bourer ; on tire le dos tourné & un peu loin, on revient d'abord après le coup lui faire ſentir le piſtolet & le flater ; ſuivant qu'il s'accoutume, on augmente la charge, on tire de plus près, & enfin on tire de deſſus. Il faut avec la même douceur & la même patience, l'accoutumer au bruit des tambours, au mouvement des étendars

& au bruit des armes blanches. Les chevaux timides, qui ordinairement ont peu de force, & ceux qui n'ont pas la vue bonne, s'accoutument au feu plus difficilement que les chevaux vigoureux & dont la vue eſt ſaine ; & quoiqu'avec le temps on en vienne à bout, je ne conſeillerois pas de ſe ſervir de pareils chevaux pour la guerre.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les bornes d'un manége qu'il faut accoutumer un cheval de guerre à tout ce que nous venons de dire ; il faut ſouvent l'exercer en plaine campagne & dans les grands chemins, où il ſe trouve une infinité d'objets qui effrayent ceux qu'on ſort rarement ; les moulins ſur-tout, tant à eau qu'à vent & les ponts de bois, ſont un grand ſujet d'allarmes pour bien des chevaux ; mais s'ils connoiſſent la main & les jambes, que le Cavalier ſache ſe ſervir à propos de ſes aides, & qu'il ait le génie & la patience qu'il faut avoir, il viendra bientôt à bout de ces difficultés. Sur-tout, il ne faut point dans ces occaſions batre les jeunes chevaux ; parce que, comme nous l'avons dit ailleurs, la crainte des coups, jointe à celle de l'objet qui leur fait ombrage, leur accable la vigueur, & les rebute totalement.



CHAPITRE XX.

Des Chevaux de Chaſſe.

QUOIQUE la Chaſſe ne ſoit regardée que comme un amuſement, cet exercice n'en mérite pas moins d'attention; puiſque c'eſt celui que les Rois & les Princes préférent à tous les autres. Cette inclination eſt ſans doute fondée ſur la conformité qui ſe rencontre entre la chaſſe & la guerre : en effet, de part & d'autre on voit un objet à domter, des fatigues à eſſuyer, des dangers à éviter & des ruſes à pratiquer. Il n'eſt donc pas étonnant, qu'un exercice qui a tant de rapport aux ſentimens d'héroïſme inſéparables des grands Princes, fixe leur goût dans leurs plaiſirs. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner toutes les différentes parties de la chaſſe, ni de placer un éloge dont tous ceux qui penſent noblement ſont remplis : mais les jours d'un Souverain ſont trop précieux à ſes ſujets, pour ne le pas exciter à ſa conſervation autant qu'il eſt en leur pouvoir. Nous venons de dire que la chaſſe a ſes dangers auſſi-bien que la guerre; la plûpart des accidens qui y arrivent ſont cauſés par des chevaux mal choiſis ou mal dreſſés; c'eſt pourquoi nous avons recherché avec ſoin tout ce qui peut conduire à la connoiſſance d'un bon cheval de chaſſe, & à la facilité de le dreſſer à cet exercice.

Bien des gens penſent que la façon de dreſſer

des chevaux de guerre & de chaſſe, eſt tout-à-fait oppoſée aux régles du manége. Une opinion ſi mal fondée, & malheureuſement trop générale, fait négliger les vrais principes. N'ayant donc pour guide que la fauſſe pratique de ceux qui ont fait naître & qui favoriſent cette erreur, on n'acquiert qu'une fermeté ſans grace & une exécution forcée & ſans fondement. Pourroit-on avec un peu de jugement, avancer qu'un Cavalier capable de pratiquer les principes d'une bonne Ecole, & par leſquels il eſt en état de juger de la nature de ſon cheval, & de lui former un air, n'a pas plus de facilité encore pour aſſouplir & rendre obéiſſant celui qu'on deſtine à la guerre, & pour étendre & donner de l'haleine à celui qu'il juge propre pour la chaſſe, puiſque ce ne ſont-là que les premiers élemens de l'art de monter à cheval.

Le choix d'un bon coureur eſt très-difficile à faire; car outre les qualités extérieures des autres chevaux, il doit encore avoir particulierement beaucoup d'haleine, de légereté & de ſureté. Ces qualités doivent lui être naturelles; l'art ne peut tout au plus que les perfectionner.

Un cheval de chaſſe ne doit pas être trop traverſé ni trop racourci de corps; parce que ces ſortes de chevaux n'ont pas ordinairement l'haleine & la facilité néceſſaires aux bons coureurs. Il doit être un peu long de corps, relevé d'encolure, & avoir les épaules libres & plates, les jambes larges & nerveuſes, ſans être trop long jointé; il faut avec cela qu'il ſoit naturellement vîte, ſenſible à l'éperon, & dans un appui léger.

M. de la Broue dit, que « les chevaux qui ne » conviennent point pour la chaſſe, ſont ceux

» qu'une timidité naturelle empêche de courir » vîte par la crainte qu'ils ont de hazarder leurs » forces en courant : ceux qui se méfient de leurs » forces par quelque imperfection naturelle ou » accidentelle : ceux qui sont pésans & paresseux » de leur nature : ceux qui sont rebutés à force de » courir, que la seule appréhension de la course » retient, rend vicieux & rétifs : ceux qui avec » beaucoup de rein, aiment mieux fournir un » nombre de sauts, que de distribuer leurs forces » à l'action de la course : ceux enfin que la pure » malice & poltronerie retient. »

Quoique tous ces différens chevaux puissent absolument être dressés à courre, en suivant les régles de l'art ; on ne pourra jamais leur donner les qualités essentielles à un bon coureur, qui sont, comme nous venons de le dire, de galoper légérement, surement & long-temps. Ces qualités ne se trouvent qu'avec une souplesse naturelle dans les membres, & que l'on perfectionne par le trot, une liberté dans les épaules, & un appui léger à la bouche, que l'on confirme par le galop ; une haleine & un courage suffisans, que l'on augmente par l'exercice.

Le trot, qui est la premiere régle pour assouplir toutes sortes de chevaux, doit être plus étendu & plus alongé que relevé dans un cheval de chasse, afin de lui apprendre à bien déployer les bras & les épaules. Le bridon est excellent pour donner cette premiere souplesse à un cheval : on peut avec cet instrument, dont nous avons donné la description & l'usage dans le chapitre troisieme, le plier facilement & sans trop le gêner ; lui apprendre à tourner promptement & librement

aux deux mains, sans lui offenser les barres & la place de la gourmette, ni lui déranger la bouche; & le rendre aussi souple que ses forces & sa disposition lui permettent de le devenir. Il faut le troter aux deux mains sans aucune observation de terrein, mais varier à tous momens l'ordre de la leçon du trot, le tournant tantôt à droite, tantôt à gauche sur un cercle; quelquefois sur une ligne droite, plus ou moins longue, suivant qu'il se retient ou s'abandonne. On doit le tenir sur la leçon du trot, jusqu'à ce qu'il obéisse au moindre mouvement de la main & des jambes, & qu'il ait appris la facilité de tourner promptement & librement aux deux mains. Lorsqu'il est à ce point, on lui met un mors convenable à sa bouche; après quoi on lui donne la leçon de l'épaule en dedans, non seulement pour lui assouplir les côtes, lui faire connoître les jambes & lui faire la bouche; mais essentiellement pour lui apprendre à avancer la jambe de dedans de derriere sous le ventre, qui est une qualité absolument nécessaire dans un cheval de chasse, afin qu'il galope plus uniment, plus commodément & de meilleure grace. Il faut aussi le tenir un peu ensemble en le menant l'épaule en dedans, non pas dans une posture aussi racourcie que si on vouloit le dresser pour le manége; on doit au contraire l'étendre davantage, pour lui donner cette grande facilité de bien déployer & allonger ses bras & ses épaules: il ne faut pourtant pas l'étendre si fort, qu'il contracte le défaut de peser à la main, dont il faudroit le corriger par les arrêts, les demi-arrêts, & le reculer.

Après la leçon du trot perfectionné par celle de l'épaule en dedans, des arrêts, des demi-arrêts,

& du reculer; il faut enfin le galoper pour lui augmenter la legereté des épaules, lui assurer & adoucir l'appui de la bouche, & le confirmer dans l'habitude du galop de chasse. Cette liberté d'épaules, qui est une partie des plus essentielles pour un cheval de chasse, s'acquiert aisément, si après avoir été troté dans les régles, on fait lui étendre les épaules & lui faire déployer les bras, sans que le mouvement du galop soit trop relevé, ni trop près de terre. Par le premier défaut, il feroit ce qu'on appelle, *Nager en galopant*, & il ne pourroit s'étendre: & le second défaut le feroit broncher pour la moindre pierre ou éminence qu'il rencontreroit en rasant de trop près le tapis.

Il faut convenir que la nature semble avoir formé des chevaux exprès, auxquels elle a donné ce mouvement d'épaules libre & allongé, qui fait le plus grand mérite d'un coureur. Les chevaux Anglois plus que tous les autres chevaux de l'Europe, ont cette qualité; aussi leur voit-on fournir avec une vîtesse incroyable des courses de quatre milles d'Angleterre, qui font environ deux petites lieues de France, telles que celles qui se font à Newmarket, où un cheval pour gagner le prix, doit arriver au but ordinairement en huit minutes, quelquefois moins. Les autres chevaux de chasse vont souvent des journées entieres sans débrider, & toujours à la queue des chiens dans leur chasse du renard, en franchissant les haies & les fossés, qui se trouvent fréquemment dans un pays couvert & coupé, comme l'Angleterre. Je suis persuadé que si les chevaux Anglois avec de pareilles dispositions étoient assouplis par les régles de l'Art, ils galoperoient plus surement &

plus commodément, ne se ruineroient pas si-tôt les jambes, comme il arrive à la plûpart, auxquels les jambes tremblent après deux ou trois ans de service. La raison de cette foiblesse qui ne paroît pas naturelle, mais plus vraisemblablement accidentelle, vient sans doute de ce qu'on les galope trop jeunes, sans avoir été auparavant assouplis au trot; & de ce qu'on les galope toujours avec le bridon, duquel on ne doit faire usage que pour les assouplir, cet instrument n'étant point fait pour soutenir le devant ni pour donner de l'appui; il arrive qu'un cheval n'est point soulagé dans son galop, & que le poids du Cavalier, joint à la pesanteur naturelle des épaules, du col & de la tête du cheval, lui fatigue les nerfs, les tendons & les ligamens des jambes; d'où s'ensuit nécessairement la ruine de cette partie, qui occasionne le défaut de broncher: c'est pour cela que les anciens Ecuyers ont inventé le mors, afin de soutenir l'action du cheval dans toutes ses allures, sur-tout celle du galop, où étant plus étendu, il est plus sujet à faire de fausses positions.

Lorsqu'on commence à galoper un cheval destiné pour la chasse, il ne faut pas lui demander d'abord un galop trop étendu, parce que n'ayant point encore l'habitude de galoper librement, il s'appuieroit sur la main; il ne faut pas non plus un galop racourci, qui l'empêcheroit de se déployer comme il le doit: mais il faut le mener dans un galop uni, sans le retenir ni le chasser trop, comme s'il galopoit de lui-même n'étant point monté. C'est la main légere, accompagnée de fréquentes descentes de main, qui

donne le galop dont nous parlons. La descente de main, qui est une aide excellente pour toutes sortes d'airs, semble avoir été inventée exprès pour les chevaux de chasse, afin de leur apprendre à galoper sans bride, & sans que le Cavalier soit obligé de les soutenir à tout moment. Il faut que la leçon du galop se fasse, tantôt sur un cercle large & étroit comme au trot, & tantôt sur la ligne droite, & ne pas faire de longues reprises dans les commencemens : au lieu de lui augmenter l'haleine, & de lui donner la facilité du galop, on l'endurciroit & on le rebuteroit. On doit aussi quitter souvent le galop & reprendre le pas, afin de donner au cheval le temps de respirer ; & si-tôt qu'il a pris haleine, il faut repartir au galop. Cette maniere de mener un cheval alternativement, sans discontinuer, du galop au pas, & du pas au galop, lui donne avec le temps autant d'haleine, que ses forces & son courage lui en permettent. C'est au Cavalier à juger de la longueur de la reprise du galop : lorsqu'il sent que l'haleine commence à lui manquer, il doit le remettre au pas & de même diminuer les temps du pas, lorsqu'il sent qu'il peut fournir plus long-temps au galop. Une autre attention qui est de conséquence, c'est de faire ensorte à chaque arrêt de galop, que le cheval ne fasse pas un seul temps de trot, au lieu de se remettre au pas ; ce qui incommode beaucoup le Cavalier : il faut l'accoutumer à reprendre au pas immédiatement après le dernier temps du galop, & de même pour reprendre du pas au galop, il faut que cela se fasse d'un seul temps.

Quand on s'apperçoit qu'un cheval com-

mence à prendre de l'haleine, & qu'il peut fournir de longues reprises au galop sans soufler ni trop suer, il faut alors le mener dans un galop plus étendu qu'on appelle galop de chasse : sans assujettir la posture de sa tête au principe de la tenir perpendiculaire du front au bout du nez, comme aux chevaux de manége, on la lui doit laisser un peu plus libre, afin qu'il puisse respirer & ouvrir les naseaux avec plus de facilité, sans pourtant qu'il ait le nez au vent ; car tout cheval qui galope la tête haute & déplacée, est plus sujet à broncher que celui qui voit son chemin & l'endroit où il pose les pieds en galopant.

Une excellente leçon que j'ai vu pratiquer à d'habiles gens, pour un cheval de chasse, c'est de galoper sur un cercle large à main gauche en tenant le cheval un peu plié à droite & uni sur le pied droit. Cette façon de tourner à gauche, quoiqu'il galope sur le pied droit, lui apprend à ne se point désunir, lorsqu'on est obligé de lui renverser l'épaule, c'est-à-dire, de tourner tout court à gauche ; ce qui arriveroit souvent, s'il n'étoit pas fait à ce mouvement, & causeroit un contre-temps qui incommoderoit le Cavalier & dérangeroit son assiette. Les anciens Ecuyers avoient une méthode que j'approuve fort pour galoper leurs chevaux de guerre & de chasse : c'étoit de galoper un cheval en serpentant ; c'est-à-dire, au lieu de galoper sur tout le cercle, ils faisoient continuellement des portions de cercle, en renversant à tous momens les épaules sans changer de pied, & en décrivant à peu près le même chemin que celui que fait un serpent ou une anguille lorsqu'ils rempent. Rien ne confirme

mieux un cheval ſur le bon pied, ni lui aſſure tant les jambes que cette leçon. Elle eſt aiſée à pratiquer, lorſque le cheval y a été préparé en le galopant ſur un cercle à gauche, placé & uni à droite.

Ce n'eſt point, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, dans les bornes d'un manége, qu'il faut toujours tenir un cheval qu'on dreſſe pour la guerre ou pour la chaſſe : il faut l'exercer ſouvent en plaine campagne, afin de l'accoutumer à toutes ſortes d'objets, & de lui apprendre auſſi à galoper ſurement ſur toutes ſortes de terreins ; comme terres labourées, terreins gras, prés, deſcentes, montagnes, valons, bois.

Nous ne repétons point ici ce qu'il faut faire pour accoûtumer un cheval au feu, qui eſt une choſe eſſentielle à un coureur ; mais une autre qualité qui doit avoir particulierement un cheval de chaſſe, c'eſt de ſavoir franchir les haies & les foſſés, afin de ne pas demeurer en chemin, lorſqu'on rencontre quelqu'un de ces obſtacles. M. de la Broue donne à ce ſujet une leçon que je crois praticable & bonne ; c'eſt d'avoir une claie d'environ 3 à 4 pieds de large ſur 10 à 12 de long, la tenir d'abord couchée par terre, & la faire ſauter au cheval au pas, au trot, & enſuite au galop ; & s'il met les pieds ſur la claie, au lieu de la franchir, le châtier de la gaule & de l'éperon. On la fait enſuite ſoulever de terre, environ d'un pied, & à meſure qu'il la franchit librement, on la leve de plus en plus juſqu'à ſa hauteur ; enſuite on la garnit de branches & de feuilles. Cette méthode qu'il dit avoir ſouvent pratiquée, apprend ſurement à un cheval à s'étendre & à s'a-

longer pour le ſaut des haies & des foſſés ; mais cette leçon qui eſt néceſſaire pour un cheval de guerre & de chaſſe, ne doit s'employer que lorſqu'il eſt obéiſſant au tourner aux deux mains, au partir des mains, au parer, & lorſqu'il a la tête placée & la bouche aſſurée.

Il y a une autre eſpéce de chevaux de chaſſe que l'on appelle, *chevaux d'arquebuſe* ; ce ſont ordinairement de petits chevaux que l'on dreſſe pour chaſſer au fuſil. Ceux-ci doivent avoir à peu près les mêmes qualités que les coureurs, mais ils doivent être parfaitement apprivoiſés & faits au feu, enſorte qu'ils ſuivent l'homme & qu'ils ſoient inébranlables au mouvement & au bruit du fuſil. Il faut encore qu'ils ne s'épouvantent pas au partir & au vol du gibier. On les accoûtume d'abord à s'arrêter lorſqu'on prononce le terme de *Hou* ; mais les plus ſubtils & les plus adroits apprennent à ces ſortes de chevaux à s'arrêter court & ſans remuer, même en galopant dans le tems qu'ils abandonnent toute la bride ſur le col pour coucher en joue. Un cheval d'arquebuſe, bien ſage & bien dreſſé à cet uſage, eſt très-recherché ; mais comme on a plus beſoin pour toutes ces attentions (qui ſont pourtant eſſentielles) de patience que de ſcience, nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, ce que nous en avons dit nous paroiſſant ſuffiſant.



CHAPITRE XXI.

Des Chevaux de Carosse.

DANS les siécles passés la magnificence des équipages n'étoit en usage que pour les Triomphes, sans qu'on s'embarrassât d'y rechercher la commodité. Mais la volupté qui s'est introduite parmi les Nations, & qui a fait d'âge en âge des progrès incroyables, a contribué à l'invention de plusieurs sortes de voitures, dont la plus simple aujourd'hui surpasse infiniment pour la construction, ces fameux chars.

La perfection que les François ont donnée de nos jours aux carosses, par les ressors qui en rendent les mouvemens imperceptibles, & par la légereté, qui diminue considérablement le travail des chevaux qui les traînent ; cette perfection, dis-je, en a fait une voiture si douce & si commode, que c'est présentement le premier tribut qu'on paye à la Fortune.

Quand on a cru ne pouvoir rien y ajouter pour leur structure, on s'est appliqué à leur décoration, & l'on y a si bien réussi, que rien ne seroit plus capable d'annoncer la dignité des Seigneurs, que la magnificence de leurs équipages, si les chevaux qu'on y attele, étoient mieux choisis & mieux dressés pour cet usage. Cette négligence étoit pardonnable autrefois, parce que la peine que les chevaux avoient à ébranler ces pesantes machines, les privoit de la grace qui fait la beauté de leur action ; mais aujourd'hui il n'y a plus

d'obſtacle qui puiſſe empêcher de donner cette nobleſſe aux équipages leſtes & ſomptueux que nous voyons.

L'Allemagne nous a devancé dans cette exactitude, & le modéle qu'on nous y donne, n'eſt ſuivi dans ce Pays-ci que par un petit nombre de Seigneurs curieux. Il ſeroit à ſouhaiter cependant, que cette curioſité devînt générale, non-ſeulement pour n'avoir rien à ajouter à la magnificence, mais particulierement pour prévenir les accidens auxquels on eſt expoſé, en mettant au caroſſe des chevaux qui n'ont point été aſſouplis, & qui n'ont pas la bouche faite.

On croit faire aſſez pour mettre ſes jours en ſûreté, que d'atteler deux ou trois fois au chariot des chevaux neufs, avant que de s'y confier. Cependant on n'a que trop d'exemples, qui nous prouvent que cette méthode précipitée ne ſuffit pas, pour garantir des dangers, & pour empêcher les chevaux de caroſſe de tirer de mauvaiſe grace, de trotter de travers & ſur les épaules, de baiſſer la tête, de lever les hanches, de tendre le nez, & de forcer la main ; défauts d'autant plus remarquables, que les équipages ſont magnifiques.

Nous allons donc indiquer les qualités que doivent avoir les chevaux de caroſſe, & les moyens de les leur donner.

En général un cheval de caroſſe doit avoir la tête bien placée & l'encolure relevée (ce qu'on appelle, *Porter beau*) & trotter droit & uni dans les traits.

La taille ordinaire d'un beau cheval de caroſſe eſt depuis 5 pieds juſqu'à 5 pieds 3 ou 4 pouces. Il doit être bien moulé & fort relevé du devant ;

vant; quand même il auroit le rein un peu bas, [ce qui feroit un défaut pour un cheval de selle] il n'en paroîtroit que plus relevé du devant au carosse. Il doit être traversé & assez plein de corps pour n'être point efflanqué par le travail. Il ne faut pourtant pas qu'il soit trop chargé d'épaules, ni qu'il ait la poitrine trop large. C'est pour le cheval de charette, une qualité qui le fait mieux donner dans le collier; mais c'est un grand défaut dans les chevaux de carosse, qui doivent avoir l'épaule plate & mouvante pour pouvoir troter librement & avec grace. Il ne doit être ni trop long ni trop court. Ceux qui sont trop courts, ont ordinairement la mauvaise habitude de forger; & ceux qui sont trop longs, se bercent pour la plûpart, & vont sur le mors, n'ayant pas assez de rein pour se soutenir. Un cheval de carosse doit avoir la jambe belle, plate & large, & l'os du canon un peu gros; surtout les pieds excellens; le moindre accident aux pieds est un grand défaut, qui le fait bientôt boiter, parce qu'il ne peut pas soutenir long-temps la dureté du pavé. Il faut encore bien prendre garde aux jarrets; les chevaux de carosse sont plus sujets à les avoir défectueux, que les chevaux de légere taille; parce que la plûpart sont élevés dans des pâturages gras, qui engendrent beaucoup d'humeurs, lesquelles tombent sur les jarrets & sur les jambes. Le boulet trop fléxible est encore un grand défaut, qui empêche un cheval de carosse de reculer & de retenir dans les descentes.

Un cheval de carosse bien choisi, & qui a les qualités que nous venons de décrire, mérite bien qu'on lui donne les deux premieres perfections

que tout cheval dreſſé doit avoir, qui ſont, la ſoupleſſe & l'obéiſſance. Avec ces qualités il trotera de meilleure grace, durera plus long-temps, & répondra mieux à la magnificence & au bon goût de ſon maître.

Il faut d'abord le troter à la longe pour commencer à l'aſſouplir, le monter enſuite & lui mettre l'épaule en dedans, pour l'arrondir, lui donner une belle poſture & lui faire la bouche. On doit auſſi lui apprendre à paſſer les jambes la croupe au mur, afin qu'il prenne ſes tournans avec plus de facilité ; car toutes les fois qu'on tourne un cheval au caroſſe, il décrit de côté une ligne circulaire avec les épaules & avec les hanches, ce qui forme une eſpéce de demi-volte ; & il faut pour cela qu'il ait appris à paſſer librement les jambes l'une par-deſſus l'autre, tant celles de devant que celles de derriere, ſans quoi il s'attraperoit, traîneroit les hanches de mauvaiſe grace, ou tourneroit lourdement. Une autre leçon eſſentielle qu'il faut encore joindre à celle-ci, c'eſt de lui apprendre à piaffer parfaitement dans les piliers, après avoir été aſſoupli au trot. Rien ne donne à un cheval de caroſſe, une plus belle démarche, plus fiere, plus libre & plus relevée que l'action du piaffer. Les piliers ont encore cela d'avantageux, qu'outre la grace & la liberté qu'ils donnent à un cheval, ils lui impriment la crainte du fouet, & le rendent pour toujours obéiſſant au moindre mouvement de cet inſtrument.

Une autre choſe qu'on obſerve rarement, & que tout cheval de caroſſe doit avoir, c'eſt d'être plié à la main où il va. Celui qui eſt ſous la main

doit être un peu plié à droite ; & celui qui est hors la main doit l'être à gauche. Cette posture augmente la grace d'un cheval qui trote bien, lui fait voir son chemin, lui tient la croupe sur la ligne des épaules, & le fait troter ferme & uni d'épaules & de hanches. Ceux qui ne trotent pas dans cette posture, ont le défaut, ou de baisser la tête vers le bout du timon, ce qui leur fait jetter la croupe dehors & sur les traits ; ou au contraire, de tendre le nez & tirer à la main, ce qui est d'autant plus dangereux, qu'ils peuvent forcer la main du cocher ; ce qu'on appelle vulgairement, *Prendre le mors aux dents* ; & ceux qui sont dans le carosse ou aux environs, risquent de perdre la vie, ou d'être estropiés. On voit souvent aussi de deux chevaux, l'un baisser le nez & l'autre lever la tête, posture desagréable & tout-à-fait discordante ; ce qui ne se rencontreroit point s'ils avoient été ajustés.

Si quelqu'un trouve étrange que je donne les mêmes principes pour les chevaux de carosse que pour ceux de manége, qu'il examine les attelages des Seigneurs curieux en beaux équipages, qui font dresser leurs chevaux au manége avant que de les mettre au carosse ; & il sera persuadé de la différence d'un cheval dressé, à celui qui ne l'est point. Je ne demande pas que l'on confirme un cheval de carosse, comme celui de manége, dans l'obéissance pour la main & les jambes ; je veux simplement qu'on le dégourdisse, qu'on lui fasse la bouche, & sur-tout qu'on lui apprenne à piaffer, à craindre le fouet, & à obéir au moindre mouvement qu'on en fait. Je ne conseillerois pas non plus d'employer ces régles pour toute sorte de chevaux de carosse ; je ne parle

que de ceux dont la figure & le prix méritent ce ſoin ; & j'abandonne les chevaux mal bâtis, ou ces gros dourdiers de ſtructure monſtrueuſe, au caprice de leur nature & à la routine des cochers.

CHAPITRE XXII.

Des Tournois, des Joûtes, des Carouſels, & des Courſes de Tête & de Bague.

DANS tous les temps il y a eu des exercices, pour donner aux hommes de la force & de l'adreſſe, & pour entretenir en eux l'inclination guerriere.

Les Romains en avoient eu de pluſieurs eſpéces, comme la courſe, la lute, les combats d'homme à homme avec différentes ſortes d'armes ; les combats des hommes & des bêtes ; & les courſes de chevaux, qui ſe faiſoient dans le cirque.

Par la courſe, ils acqueroient de la vîteſſe.

La lute leur donnoit de la force.

Les combats d'homme à homme leur apprenoient à manier avec adreſſe les armes dont on ſe ſervoit de leur temps.

Les combats des hommes & des bêtes, outre la force qu'ils demandoient, exigeoient une grande prévoyance, pour prendre par leur foible les animaux qu'on avoit à combattre. D'ailleurs, on s'accoutumoit par-là à ne s'effrayer d'aucun danger : mais la barbarie de ces ſortes d'exercices, engagea l'Empereur Conſtantin à les abolir.

Par les jeux du Cirque, on s'accoutumoit à conduire des chariots attelés de deux, de quatre, de six, quelquefois de huit chevaux de front, de maniere qu'ils pussent tourner autour du but sans se briser, en conservant toujours la même rapidité.

On joignit dans la suite à ces courses des actions militaires ; & l'on considéra alors ces exercices comme une Ecole de guerre, où l'on apprenoit à combattre ; ce qui fit que les Princes & la Noblesse prirent plaisir à s'y rendre adroits ; & c'est de là que sont venus les Tournois, les Joûtes, les Carousels, les Courses de Tête & de Bague, dont nous allons parler dans les articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Des Tournois.

LEs Tournois, suivant quelques Auteurs, ont été inventés par Manuel Comnene Empereur de Constantinople. Ce n'étoit dans les commencemens qu'une simple course de chevaux qui se mêloient les uns avec les autres en tournant & retournant de différens côtés, ce qui leur a fait donner le nom de *Tournois*. Ils se servirent ensuite de bâtons qu'ils se jettoient les uns aux autres, en se couvrant de leurs boucliers. Ce jeu de bâtons étoit à-peu-près le jeu de Troye, qui de là passa chez la jeunesse Romaine ; & que les Turcs, les Persans & quelques autres Nations Orientales pratiquent encore aujourd'hui.

Les Mores furent très-adroits dans ces exercices de Tournois. Ils introduisirent les chiffres,

les enlassemens des lettres, les devises & les livrées dont ils ornerent leurs armes & les housses de leurs chevaux. Ils firent aussi une infinité d'applications mystérieuses des couleurs, donnant le noir à la tristesse, le verd à l'espérance, le blanc à la pureté, le rouge à la cruauté, &c. & par cette diversité de couleurs mêlées, ils expliquoient leurs pensées & leurs desseins. Comme ils étoient très-galans, ils donnoient à la fin de leurs Tournois le bal aux Dames, qui distribuoient le prix aux Chevaliers.

Les autres Nations ajouterent quelque chose à ces sortes d'appareils. Les Goths & les Allemans mirent sur leurs casques des dragons aîlés, des harpies, des mufles de lion, & autres choses semblables pour les rendre plus fiers & plus terribles, & ensuite des aigrettes, des bouquets de plume sur de hauts bonnets : c'est ce qu'on nommoit *Cimiers*. Ils ne sont plus employés que dans les armoiries.

Les François se servirent de cotte d'arme, qui étoit un vêtement que les grands Seigneurs & les Chevaliers portoient sur leur cuirasse.

Les armoiries ne furent dans leur origine que la connoissance des écus, & les marques de distinction des Chevaliers, que les François & les Allemans introduisirent dans leurs Tournois, & dans leurs fêtes à cheval. Ils passerent depuis pour une marque de noblesse & de distinction dans les familles.

Henri I. Empereur, sur-nommé l'Oiseleur, introduisit en Allemagne l'usage des Tournois dans le dixieme siécle, pour exercer & donner de l'émulation à la Noblesse. Ces exercices qui furent

ſuivis juſqu'à la fin du quinzieme ſiécle, furent interrompus par le mépris qu'en fit la Nobleſſe, qui préfera la molleſſe à ces nobles exercices.

ARTICLE II.

Des Joûtes.

LEs Joûtes étoient des courſes accompagnées d'attaques & de combats de lances dans la barriere. On donnoit le nom de *Joûte* à cet exercice, parce qu'on y combattoit de près. Ce mot eſt tiré du latin *juxtà pugnare*. Deux Cavaliers armés de toutes piéces, partoient à toute bride l'un contre l'autre, le long d'une barriere qui les ſéparoit, & en ſe rencontrant au milieu de la lice, ils s'atteignoient de leurs lances avec tant de force, que quelques-uns en étoient déſarçonnés, & ſouvent jettés par terre, d'autres renverſés avec leur cheval.

L'uſage des joûtes & des combats à la barriere, a long-temps regné en France avant celui des Carouſels. Les Princes, les Seigneurs & les Gentils-hommes venoient s'y préſenter ſans obſervation de rang; mais ces courſes & ces combats ayant été funeſtes à Henri II, on en a aboli l'uſage & retenu celui des Carouſels, où les courſes de têtes & de bague font voir ſans aucun riſque, la ſcience & l'adreſſe d'un Cavalier.

ARTICLE III.

Des Carouſels.

LE Carouſel eſt une fête militaire ou une image de combat, repréſentée par une trou-

pe de Cavaliers, divisée en plusieurs Quadrilles destinées à faire des courses, pour lesquelles on donne des prix.

Ce spectacle doit être orné de chariots, de machines, de décorations, de devises, de récits, de concerts & de balets de chevaux, dont la diversité forme un magnifique coup d'œil.

Comme ces fêtes se font dans la vue d'instruire les Princes & les personnes illustres en faveur de qui elles se font, ou d'honorer leur mérite, le sujet doit en être ingénieux, militaire, & convenable aux temps, aux lieux & aux personnes.

Il y a plusieurs choses à considérer dans un véritable Carousel.

1°. Le Mestre de Camp & ses Aides.

2°. Les Cavaliers qui composent chaque Quadrille.

3°. Leurs cartels, leurs noms, leurs habits, leurs devises, leurs armes, leurs machines, leurs pages, leurs esclaves, leurs valets de pied, leurs estafiers, leurs chevaux & leurs ornemens.

4°. Les personnes des récits & des machines, & les Musiciens.

5°. Les différentes courses que font les Cavaliers, & pour lesquelles on donne les prix.

Le Mestre de Camp est celui qui conduit toute la pompe, qui régle la marche, qui fait filer les Quadrilles & leurs équipages, qui introduit dans la carriere & dans les lices, qui place les Cavaliers dans leurs postes & qui indique le lieu des machines.

Les Aides de Camp, sont ceux qui le servent en ces fonctions; ils n'agissent que par ses ordres,

en portant comme lui des bâtons de commandement.

Le moindre nombre des Quadrilles pour un véritable Caroufel, eft de quatre, & le plus grand de douze : elles doivent être toutes de nombre pair, afin que les partis foient égaux entr'eux pour combattre, & pour faire les courfes doubles.

Le nombre de Cavaliers, dont chaque Quadrille eft compofée, eft ordinairement de quatre, quelquefois de fix, de huit, de dix, ou de douze, non compris le Chef qui eft la perfonne la plus qualifiée, à moins que les Cavaliers ne foient de condition égale ; & alors on tire au fort celui qui doit l'être, pour éviter les conteftations. Dans les Caroufels célébres, ce font ordinairement les Princes qui font les Chefs.

Il y a deux fortes de Quadrilles ; celles des Tenans & celles des Affaillans. La Quadrille des Tenans eft la plus confidérable.

Les Tenans, font ceux qui ouvrent le Caroufel, & qui font les premiers défis par les cartels que des héraults publient. Ils font dits Tenans, parce qu'ils avancent certaines propofitions qu'ils s'engagent de foûtenir les armes à la main contre tous venans. Ils compofent les premieres Quadrilles.

Les Affaillans, font ceux qui s'offrent, par leurs réponfes, aux défis & aux cartels des Tenans, à foûtenir le contraire ; ils compofent les Quadrilles oppofées.

Le cartel fe fait au nom du Chef de la Quadrille, qui lui donne fes livrées.

Les cartels contiennent ordinairement cinq chofes.

1°. Le nom & l'adresse de ceux que les Tenans envoient défier.

2°. Le sujet que les Tenans ont de défier au combat ceux qu'ils attaquent.

3°. Quelques autres propositions qu'ils veulent soutenir les armes à la main contre tous venans.

4°. Le lieu & la maniere du combat.

5° Le nom des Tenans qui envoient le défi ou le cartel, lesquels noms sont tirés de l'histoire ou de la fable.

Ces cartels peuvent être en prose ou en vers; & comme l'occasion de ces défis est le desir d'acquérir de la gloire & de se faire connoître, ils sont assaisonnés de quelque rodomontade. On excepte les Princes des défis & des cartels que l'on donne aux autres.

Comme les sujets des Carousels sont historiques, fabuleux & emblématiques, les Tenans & les Assaillans y prennent ordinairement des noms conformes aux sujets qu'ils représentent : Par exemple, ceux qui représentent les illustres Romains, prennent le nom de Jules César, Auguste, &c.

On prend aussi des noms de Romans, comme les Chevaliers du Lys, du Soleil, de la Rose &c. Quelquefois ils sont de pure invention, comme Florimond, Lisandre, &c.

Les noms doivent répondre aux devises des Cavaliers, & la Quadrille doit aussi en porter le nom. Leurs habits, leurs livrées, leurs armes, leurs machines, leurs esclaves, leurs cartels doivent être uniformes.

Les Pages sont ordinairement à cheval; ils portent les lances & les devises.

Les Valets de pied & les Estafiers conduisent les chevaux de main & se tiennent auprès des machines ; on les déguise en Turcs, en Mores, en Esclaves, en Sauvages, en Arméniens, en Singes, en Ours, suivant le sujet & la volonté du Chef de la Quadrille.

Les récits, la musique, & la plûpart des machines qui servent à la pompe d'un Carousel, sont de l'invention des Italiens, qui ont toujours recherché en toutes choses le fin de l'application, & qui ont excellé dans ce genre.

Les personnes des récits & des machines, sont comme des Acteurs de Théatre, qui représentent diverses choses, selon le sujet ; il y a aussi quelquefois des vers allégoriques en l'honneur de ceux pour qui l'on fait ces fêtes.

Les Musiciens sont employés aux concerts de voix & d'instrumens, & l'harmonie qu'on emploie à ces fêtes, est de deux sortes ; l'une militaire, c'est-à-dire, fiere & guerriere ; l'autre douce & agréable. La premiere est à la tête de chaque Quadrille, pour animer les Cavaliers, & pour annoncer leur venue, leur entrée dans la carriere qu'on nomme *Comparse*, & leurs courses ; l'autre ne sert qu'aux récits, aux machines & à la pompe.

Pour l'harmonie guerriere on employe des trompettes, des tambours, des timbales, des haut-bois, & des fifres.

Pour celle qui accompagne les chars & les machines, ce sont des violons, des flutes, des musettes, des haut-bois, &c. On fait aussi au son de tous ces instrumens, des danses & des balets de chevaux, comme nous l'expliquerons à l'Article de la Foule.

ARTICLE IV.

Des Courses.

TOUT ce qu'on vient d'expliquer ci-deſſus ne regarde que la pompe & l'appareil d'un Carouſel ; mais la principale choſe conſiſte dans les courſes pour leſquelles on donne des prix, & où un Cavalier fait voir ſon adreſſe dans ces exercices.

Les courſes les plus conſiderables qu'on pratiquoit autrefois, conſiſtoient à rompre des lances en lice les unes contre les autres ; à en rompre contre la quintaine ; à combattre à cheval l'épée à la main ; à courre les Têtes & la Bague ; & à faire la Foule.

Nous avons dit ci-devant, en parlant des Joûtes, de quelle façon on rompoit les lances en lice. Depuis l'invention des armes à feu, qui ont fait abandonner l'uſage des lances dans les armées, on commença à quitter cet exercice, qui étoit très-dangereux.

On rompoit auſſi des lances contre la Quintaine : c'eſt une courſe très-ancienne, dont un nommé Quintus fut l'inventeur. On ſe ſervoit d'un tronc d'arbre, ou d'un pilier contre lequel on rompoit la lance, pour s'accoûtumer à atteindre ſon ennemi par des coups meſurés. On appella auſſi dans la ſuite cette courſe le *Faquin*, parce qu'on ſe ſervoit ſouvent d'un Faquin ou d'un Porte-faix armé de toutes piéces, contre lequel on couroit ; mais la maniere la plus ordinaire, étoit une figure de bois en forme d'homme plantée ſur un pivot, afin qu'elle fût mobile. Ce

qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que cette figure étoit faite de façon, qu'elle demeuroit ferme quand on la frapoit au front, entre les yeux & ſur le nez [c'étoient les meilleurs coups]; & quand on la touchoit ailleurs, elle tournoit ſi vîte que ſi le Cavalier n'étoit pas aſſez adroit pour l'éviter, elle le frapoit rudement d'un ſabre de bois ſur le dos.

Dans le combat de l'épée à la main, les Cavaliers ſe rangeoient dans la carriere entre la lice & l'échafaut des Princes, éloignés de quarante pas l'un de l'autre; & là armés de toutes piéces & l'épée à la main, ils attendoient le ſon des trompettes pour partir; enſuite baiſſant la main de la bride & levant le bras de l'épée, ils partoient avec violence l'un contre l'autre, & en paſſant, ils ſe donnoient un coup d'eſtramaçon ſur la face en tirant un peu du côté gauche; & au même endroit d'où ſon adverſaire étoit parti, on prenoit une demi-volte, & on repartoit ainſi juſqu'à trois fois. Après la troiſiéme atteinte au lieu de paſſer outre, pour aller reprendre une autre demi-volte, on tournoit de part & d'autre ſur les voltes d'une piſte vis-à-vis l'un de l'autre, en ſe donnant continuellement des coups d'eſtramaçon, avec une action vive, & l'on continuoit juſqu'à la troiſiéme volte : ils s'en retournoient après d'où ils étoient partis, faiſant mine d'aller reprendre une autre demi-volte; & dans le même inſtant deux autres Cavaliers venoient remplir la place & exécuter la même choſe.

Le Connétable de Montmorenci ſe rendit très-célébre dans cet exercice; il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût encore en uſage, puiſque c'eſt un vé-

ritable manége de guerre qui apprendroit à se servir, tant de l'épée que du pistolet ; d'autant plus qu'il n'est nullement dangereux, les coups d'épée pouvant se donner au-dessus de la tête par opposition, & de même du pistolet, en le tirant le bout en haut.

De toutes les courses qui étoient anciennement en usage dans les Tournois, & dans les Carousels, on n'a retenu dans les Académies modernes que les courses de Têtes & de Bague. Elles feront le sujet des deux articles suivans.

ARTICLE V.

De la course des Têtes.

LEs Allemans ont pratiqué cet exercice avant les François : les guerres qu'ils avoient avec les Turcs y ont donné occasion : ils s'exerçoient à coure des figures de têtes de Turcs & de Mores, contre lesquels ils jettoient le dard & tiroient le pistolet, & en enlevoient d'autres avec la pointe de l'épée, pour s'accoûtumer à recourir après les têtes de leurs camarades, que les soldats Turcs enlevoient, & pour lesquelles ils avoient une récompense de leurs Officiers.

On se sert dans la course des têtes, de la lance, du dard, de l'épée & du pistolet.

La lance est composée de la fléche, des aîles, de la poignée, & du tronçon. Sa longueur est d'environ six pieds.

Le dard est une sorte de trait de bois dur, long d'environ trois pieds, pointu & ferré par le bout : il y a dans un endroit du bois de petits boutons de fer pour marquer l'endroit où on doit le tenir afin qu'il soit en équilibre.



C. Parrocel del. et Sculp.

Dans une course bien réglée, il y a ordinairement quatre têtes; qui sont toutes de carton. La premiere, est celle de la lance, qui est posée sur une espéce de chandelier de fer attaché au mur ou à un pilier du manége: ce chandelier est mobile & tourne sur deux pitons; il doit être long de deux pieds, & élevé à huit pieds de terre.

La seconde, est une tête de Méduse, plate & large d'un pied plus ou moins, appliqué sur une forte planche un peu plus grande, & l'on attache cette planche au haut d'un chandelier de bois, qui doit être élevé de terre de cinq pieds, ou bien on la place au dessus de la barriere.

La troisieme tête, est celle du More; on la place de même que celle de Méduse, au haut d'un chandelier de bois de même hauteur, ou au-dessus de la barriere.

La quatriéme tête, est celle de l'épée, qui doit être posée à terre sur une petite éminence, à deux pieds & demi du mur ou de la barriere.

Il faut placer les têtes suivant la longueur du manége, qui, comme nous l'avons dit, doit être un quarré long d'environ 120 pieds, & large de 36. Cela supposé, la tête de la lance doit être placée aux deux tiers de la course, c'est-à-dire, à 80 pieds du coin du manége, où l'on prend la premiere demi-volte.

La tête de Méduse doit être placée à 5 pieds du mur, du même côté que celle de la lance, & à moitié du manége, si le lieu de la course est fermé de mur; mais lorsqu'il ne l'est que par

une barriere, on la pose sur cette barriere, de même que la tête du More, qui se place vis-à-vis de celle de Méduse de l'autre côté du manége.

La tête de l'épée se met à terre du côté de celle du More, à deux pieds & demi du mur & à 40 pieds du coin où l'on finit la course.

Quand on se sert du pistolet, on attache un carton à la muraille à hauteur de la tête d'un homme à cheval; mais quelques-uns tirent sur la tête du More, au lieu de se servir du dard, le pistolet étant plus utile que cet instrument.

Une chose très-difficile dans la course des têtes, c'est de faire de bonne grace la levée de la lance: il faut pour cela se placer à trois longueurs de cheval, au-dessus du coin où l'on doit commencer la premiere demi-volte, tenir quelque temps le cheval droit dans une place, la lance dans la main droite, & posée sur le milieu de la cuisse, ce qu'on appelle, *la tenir en arrêt*, la pointe de la lance haute, un peu penchée en avant, au-dessus de l'oreille droite du cheval.

Avant que de partir au petit galop, qui doit être uni & rassemblé, il faut commencer par lever le bras de la lance, tenir le doigt indice étendu le long de la poignée; placer le coude à la hauteur de l'épaule, & depuis le coude jusqu'au poignet, le bras placé droit en avant; en sorte que de l'épaule au coude, & du coude au poignet, cela forme un angle droit; car si la main de la lance étoit vis-à-vis de la tête, la lance brideroit le visage, & si la main & le bras étoient placés trop haut ou trop bas, cela seroit de mauvaise grace.

La

La lance étoit ainsi placée dans la demi-volte : il faut ensuite observer les mouvemens nécessaires pour bien faire la levée de la lance en allant à la tête ; il y en a quatre principaux. Le premier temps se fait en baissant le doigt indice & un peu le poignet, & levant aussi un peu le coude, sans que la pointe de la lance varie ni s'écarte ; il faut ensuite baisser insensiblement le bras à côté du corps, jusqu'auprès de la hanche, ce qui fait le deuxieme temps ; & là en ouvrant un peu le poignet en dehors, il faut relever le bras à côté du corps, sans le porter ni en avant ni en arriere, & le tenir étendu jusqu'à ce que la main soit arrivée au-dessus & à côté de la tête, ce qui fait le troisieme temps ; le quatrieme temps est de tourner les ongles du côté de la tête, & de descendre insensiblement la lance dans la posture où elle étoit avant que de commencer la levée, c'est-à-dire, le coude à la hauteur de l'épaule.

La course de la tête de la lance se divise en trois parties : dans la premiere, on mene le cheval au petit galop depuis le coin jusqu'au tiers de la ligne ; on échape ensuite le cheval en baissant insensiblement la pointe de la lance jusqu'à la tête qu'il faut enlever d'un coup d'estocade, c'est-à-dire, allongeant un peu les bras pour la détacher de dessus le chandelier.

Depuis la tête jusqu'au coin, on remet son cheval au petit galop, en levant le bras pour faire voir la tête au bout de la lance.

On quitte ensuite la lance, & l'on prend à l'endroit où l'équilibre est marqué, un des deux dards qui doivent être placés sous les cuisses, & retenus par les genoux du Cavalier, les pointes du

côté de la croupe, de façon qu'ils se croisent. Il faut ensuite porter le dard en avant, le bras libre, étendu & élevé un peu plus haut que la tête, en observant que la pointe du dard soit du côté du coude, & que le bout qui est à l'opposite de cette pointe soit un peu plus haut & au-dessus de l'oreille gauche du cheval, le tenant dans l'équilibre & le bras ouvert: dans cette posture, on tourne par le milieu du manége pour venir à la tête de Méduse, on tourne le dard par-dessus la tête, pour présenter la pointe & le lancer; & il faut un peu retirer le bras en arriere, afin de le darder avec plus de force.

Après avoir jetté le dard, il faut tourner le cheval pour aller à l'autre muraille, & en prenant la troisiéme demi-volte dans le coin du côté de la tête de l'épée, faire avec le dard le même mouvement, & venir le lancer de la même maniere qu'on vient de le dire pour la Méduse. Cette tête se court aussi au pistolet.

Il faut ensuite tourner son cheval, & en arrivant à l'autre muraille, on commence la quatriéme demi-volte, en tirant l'épée de bonne grace par-dessus le bras gauche, & non par-dessous le poignet, parce qu'on peut s'estropier en la tirant de cette maniere. On doit la tenir haute & droite, le bras libre, étendu & élevé au-dessus de sa tête, & la faire briller en la remuant; & au tiers de la course, il faut partir à toutes jambes jusqu'à la tête, en baissant le corps sur l'épaule droite du cheval, faire entrer l'épée de tierce, la relever de quarte, & la placer haut pour faire voir la tête au bout de la course.

Il y a des choses essentielles à observer dans la

course des Têtes, qui sont, de ne jamais galoper faux ni désuni; de ne point laisser tomber son chapeau, & de ne point perdre son étrier: si l'un de ces cas arrive, on perd la course, quand même on auroit pris les Têtes; c'est pourquoi avant que de commencer la course, il faut s'asseoir juste dans la selle, ferme dans ses étriers & enfoncer son chapeau. Il faut aussi tenir les rênes un peu plus longues dans les courses que dans les manéges renfermés, afin que le cheval ait la liberté de s'étendre, sans pourtant trop abandonner l'appui, afin que le Cavalier & le cheval soient plus assurés dans la course.

ARTICLE VI.

De la Course de Bague.

CET exercice n'étoit point en usage chez les Anciens; il fut introduit lorsqu'on fit, par galanterie & par complaisance, les Dames Juges de ces Exercices; & les prix qui étoient auparavant militaires, furent changés en Bagues, qu'il falloit enlever à la pointe de la lance pour remporter le prix, ce qui donna occasion à la course de bague.

La bague doit être placée aux deux tiers de la course, comme la tête de la lance; elle doit être à la hauteur du front du Cavalier, au-dessus de l'oreille droite du cheval.

La potence, est un bâton rond & long d'environ deux pieds, au bout duquel pend le canon où est attachée la bague. Cette potence doit être plus élevée que la bague de 7 à 8 pouces, de crainte

que dans la course on ne bride la potence ; cela veut dire en terme de course, la toucher avec la tête ou avec la lance, ce qui estropiroit un Cavalier, comme il est quelquefois arrivé.

A l'égard de la levée de la lance, on la fait de la même maniere que nous l'avons expliqué en parlant des têtes : la seule différence est, que dans la course de bague, on ne donne point de coup d'estocade comme à la tête.

Il faut encore bien observer, comme nous l'avons déjà dit, de ne commencer à baisser la pointe de la lance qu'au tiers de la course, en échappant son cheval au grand galop, sans remuer la tête ni les épaules, tenant le coude haut, afin que le tronçon de la lance ne touche ni au bras ni au corps ; mais que la main seule soutienne la lance ; il ne faut pas non plus que la lance soit trop croisée en dehors du côté de l'oreille gauche du cheval, elle doit être au contraire au-dessus de l'oreille droite ; parce qu'autrement, le vent de la course l'ébranleroit, & lui feroit perdre la ligne de direction. Le but, ou le point de la course, doit être au bord d'en haut de la bague sur la ligne du canon, ce qui dépend de ne pas baisser trop vîte la pointe de la lance.

Après avoir passé la bague, il faut reprendre au petit galop & lever peu-à-peu la pointe de la lance, & au bout de la carriere, faire la levée de la même maniere qu'on a commencé, sans regarder derriere soi, pour voir si on a emporté la bague, comme font quelques Cavaliers, quand même on auroit fait un dedans. Il ne faut pas non plus en parant son cheval au bout de la course, mettre le corps en arriere : cette action n'est point belle la lance à la main.

On appelle en terme de bague, *faire une atteinte*, lorſqu'on touche avec la pointe de la lance le bord de dehors de la bague ſans l'enfiler ; & on appelle, *faire un dedans*, lorſqu'on la prend.

Il arrive quelquefois qu'on la prend au nombril, qui eſt un trou dans la chape où elle eſt attachée ; mais la courſe ne vaut rien, à moins qu'on n'ait averti qu'on vouloit la prendre en cet endroit.

A l'égard des prix, tant pour la bague que pour les têtes, chacun fait trois courſes pour les remporter.

Celui qui a le plus de dedans ou le plus d'atteintes, a l'avantage pour la bague ; s'ils ſont égaux en l'un & en l'autre, ou qu'aucun n'ait ni atteintes ni dedans, on recommence les trois courſes.

Pour les têtes, celui qui en enleve le plus remporte le prix ; & en cas qu'elles ſoient toutes priſes par ceux qui courent, ce ſera celui qui les prendra entre les deux yeux, ou qui approchera le plus près de cet endroit.

Il y a dans un Carouſel des Juges pour cela, qu'on choiſit parmi d'anciens Cavaliers, qui ſe ſont rendus célébres dans ces exercices.

Il y avoit autrefois pluſieurs prix ; ſavoir, le grand prix, qu'on donnoit à celui qui avoit fait plus de dedans, qui avoit emporté plus de têtes, ou qui avoit fait les meilleurs coups à la Quintaine ; il y avoit enſuite le prix de la courſe des Dames ; celui de la meilleure deviſe ; & le prix de celui qui couroit de meilleure grace.

ARTICLE VII.

De la Foule.

ON appelle en terme de Caroufel faire la Foule, du mot Italien, *far la Fola*, lorfque plufieurs Cavaliers font manier à la fois un certain nombre de chevaux fur différentes figures.

Ce manége eft une efpéce de ballet de chevaux, qui fe fait au fon de plufieurs inftrumens : il a été imaginé par les Italiens, qui ornerent leurs Caroufels d'une infinité d'inventions galantes, dont le fpectacle étoit auffi furprenant qu'agréable.

Il faut des chevaux bien dreffés, bien ajuftés, & des cavaliers bien habiles & bien adroits, pour exécuter ce manége, à caufe de la difficulté qu'il y a d'obferver la jufte proportion du terrein, & d'entretenir le cheval dans l'égalité de fon air & de fa cadence.

Pour donner une idée de toutes les foules que l'on voudra inventer, il fuffit d'en donner un exemple.

Il faut placer le long des deux murailles, ou des deux barrieres du manége, fur la même ligne, quatre Cavaliers de chaque côté, éloignés l'un de l'autre d'environ dix à douze pas, plus ou moins, fuivant la longueur du terrein ; en forte que les uns foient placés à droite & les autres à gauche, vis-à-vis les uns des autres. Il en faut encore placer trois autres fur la ligne du milieu du manége, dont l'un occupera le centre, & les autres fur la même ligne, & éloignés de celui du milieu à égale diftance. Ces onze Cavaliers doi-

vent être rangés ſur trois lignes, & ils doivent avoir la tête de leurs chevaux, placée en face d'un des bouts du manége.

Les huit qui ſont rangés le long de la muraille, c'eſt-à-dire les quatre de chaque côté, font des demi-voltes, changeant & rechangeant toujours de main, chacun ſur ſon terrein; & des trois qui occupent la ligne du milieu, celui qui eſt au centre, tourne à pirouettes, & les deux autres manient ſur les voltes, l'un à droite & l'autre à gauche.

Ils doivent tous partir enſemble au ſignal que leur donne celui qui conduit le Carouſel, & arrêter de même, en finiſſant la repriſe, ou à courbettes, ou à l'air auquel leurs chevaux ont été dreſſés.

Tous les Exercices dont nous venons de donner les regles & la deſcription dans ce Chapitre, furent inſtitués pour donner une image agréable & inſtructive de la guerre, & pour entretenir l'émulation parmi la Nobleſſe. Ils étoient fort en uſage en Italie vers la fin du 16ᵉ. ſiécle. Rome & Naples étoient le ſéjour des plus célébres Académies, dans leſquelles les autres Nations venoient ſe perfectionner : c'eſt dans la pratique de ces Exercices, qui faiſoient autrefois les divertiſſemens des Princes & de la Nobleſſe, qu'on cherchoit à ſe diſtinguer pour ſe rendre capables de ſervir ſon Prince avec honneur, & pour acquérir des vertus & des talens, qui doivent être inſéparables de tous ceux qui ſont profeſſion des Armes.

Fin de la ſeconde Partie.



TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES
Contenus dans ce premier Volume.

PREMIERE PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

De la maniere de dresser les Chevaux, suivant les différens usages auxquels on les destine.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

Des Allures naturelles.

ARTICLE II.

Des Allures défectueuses.

Fin de la Table.